



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

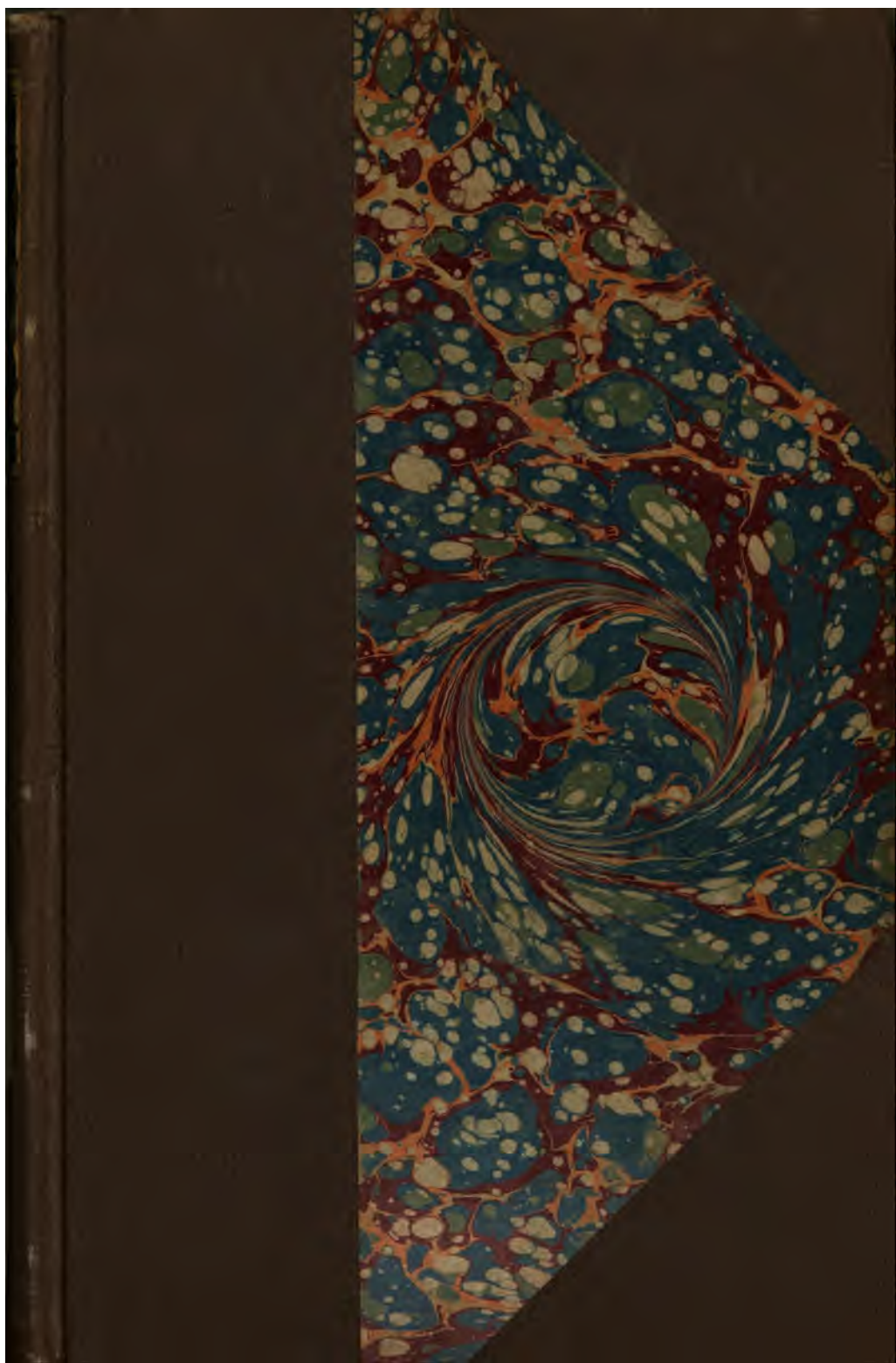
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

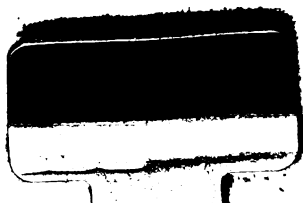
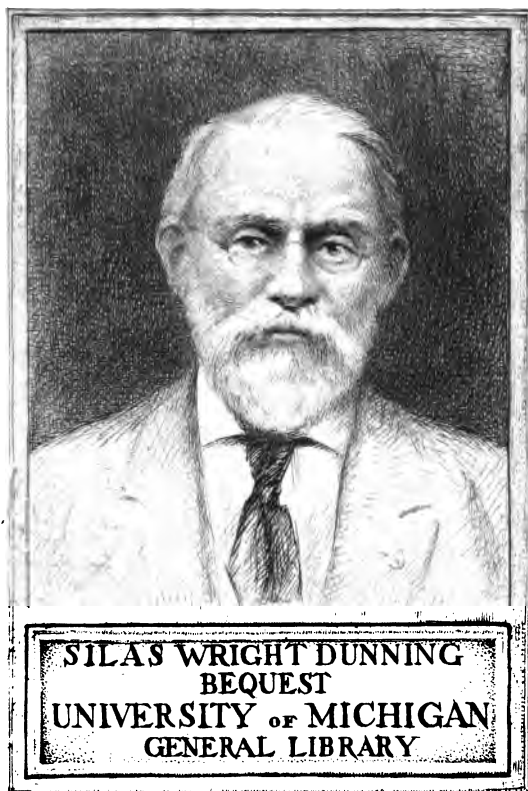
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2pt













# HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

## THÉÂTRES

DE TOUTES LES NATIONS,

*Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;*

Par une Société de Gens de Lettres.

---

---

*Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.*

---

---

TOME IX. 1<sup>re</sup> PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Montmartre, la porte cochère.  
vis-à-vis la rue du Jour.  
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,  
au Temple du Goût.  
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques

---

M. DCC. LXXX.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

808.2  
H668  
v. 9



724-82538



# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



## PREMIÈRE PARTIE

du neuvième Volume.

SUITE DE LA CHEVALERIE.

L'ÉDUCATION des *Pages* & des *Ecuyers*, la création des *Chevaliers*, leurs prérogatives, les *fraternités d'armes*, les cérémonies qui se pratiquaient à leur dégradation & à leurs funérailles, nous ont fourni la matière de la seconde Partie de notre huitième Volume, & dans celle-ci, nous

Tome IX. Part. I.

A

allons jeter un coup - d'œil sur l'utilité de la *Chevalerie*, sur les abus qui en affaiblirent l'esprit, en un mot, sur son extinction dont nous fixerons l'époque : ces différens articles renferment une foule de traits dont la connaissance n'est pas moins nécessaire aux amateurs du Théâtre, que celle de l'invention des *armoiries* & des *devises*, de la différence des *armures*, de l'origine & de l'appareil des *Tournois* &c. En suivant cette marche, nous donnerons une description des Cours *plénieres*, nous recueillerons ce qu'il est possible de rassembler sur le tribunal des Dames & sur les arrêts d'amour, nous offrirons un tableau des fêtes célébrées dans les différens siècles de la *Chevalerie*, des petits spectacles imaginés sous les règnes de Charles V & de Charles VI, des ballets exécutés sous Charles IX, François II, Henri III, Henri IV; des carousels de Louis XIII & de Louis XIV; des *plaisirs de l'Ile enchantée*, des *inaugurations*, des *naumachies*, en un mot, de tous les objets relatifs à l'ouvrage que nous avons entrepris. La suite fera voir que ces détails exigent des instructions préliminaires sans lesquelles nous serions obligés de nous arrêter à chaque instant pour éclaircir des choses dont l'explication interromprait le fil de notre Histoire.

## UTILITÉ DE LA CHEVALERIE.

Lorsque la guerre offrait l'occasion de combattre pour sa patrie, il n'était pas un seul *Chevalier* qui ne la fît avec empressement & qui ne brûlât d'y soutenir la gloire qu'il avait acquise dans les *Tournois*. Des sermens inviolables obligeaient également les Chefs & ceux qu'ils commandaient, à répandre tout leur sang pour l'intérêt de l'Etat ; mais outre les vœux généraux qu'ils prononçaient au moment de la bataille, ils en formaient encore de particuliers d'après lesquels ils bravaient les périls les plus évidens. Tel Duguesclin étant devant la place de Moncontour que Clisson assiégeait depuis long-tems sans pouvoir la forcer, jura de ne manger de viande & ne se deshabiller qu'il ne l'eût prise. *Jamais ne mangerai de chair, ne depouillerai ne de jour, ne de nuit.* Tel au siège de Bressière en Poitou, son *Ecuyer* d'honneur promit à Dieu de planter dans la journée sur la tour de cette Ville, une bannière de son Maître qu'il portait, d'y crier *Duguesclin*, & de mourir plutôt que d'y manquer. De-là, ces prodiges de valeur que nous regarderions comme fabuleux, s'ils n'étaient attestés par tous les Historiens. De-là, ce trait inconcevable de soixante *Chevaliers* qui sous la conduite du Comte de Foix, volent à Meaux où la Duchesse de Normandie, femme du Régent, la

Duchesse d'Orléans, le Duc d'Orléans lui-même & plus de trois cens Dames allaient être les victimes d'une faction connue sous le nom de la *Jacquerie*, faction qui, de concert avec cent mille paysans, avait juré d'exterminer la Noblesse, ravageait les terres, brûlait les châteaux, assassinait les gentilshommes, & n'épargnait ni les femmes, ni les enfans. Le Comte de Foix accompagné du *Capital Buch Chevalier Anglais*, se rend avec les cinquante-huit autres auprès du Duc d'Orléans, attend les rebelles, les repousse, les ébranle, leur tue sept mille hommes, & laisse à *Enguerrand de Coucy* le soin de poursuivre les fuyards qui battus de tous les côtés, abandonnèrent le malheureux projet qu'ils avaient conçu.

Ce fut d'après une foule d'exemples de cette espèce, que Charles V ne négligea rien pour faire revivre l'esprit de l'ancienne *Chevalerie* dont la bravoure était le seul rempart qu'il pût opposer à la multitude d'ennemis dont son Royaume était inondé. Charles VI en retira les mêmes avantages, ainsi que Charles VII, & il n'est presque aucun de leurs successeurs qui, comme eux, n'ait pris les armes au péril de sa vie, soit pour délivrer son peuple des vexations des Seigneurs particuliers, soit pour repousser les efforts des Souverains étrangers qui voulaient envahir les domaines de la France.

» La *Chevalerie*, dit M. de Sainte-Palaye, la

*Chevalerie*, toujours protégée par nos Rois qui lui servirent toujours & de guides & de modèles, mit elle seule ce Royaume dans l'état florissant où nous le voyons ; enforte que si nous voulions faire l'histoire des triomphes de notre *Chevalerie*, il faudrait répéter ici tout ce qu'on lit dans les Fastes de notre nation. Les autres corps de Milice contribuèrent faiblement à la gloire de nos armes. Quelques Archers qui, pour l'ordinaire, valaient encore moins que ceux de nos ennemis ; des communes nombreuses, très-mal disciplinées, encore plus mal aguerries, ne rendaient presque d'autres services que d'égorger & de dépouiller les troupes que la *Chevalerie* avait rompues & mises en fuite. C'était donc proprement elle qui portait seule tout le poids de la guerre, qui faisait & soutenait tous les sièges, toujours également prête à combattre à cheval, ou à mettre pied à terre pour forcer des retranchemens, ou pour monter à l'assaut «.

Les *Ecuyers* cherchaient toutes les occasions de se distinguer dans ces attaques ; aussi, pendant plusieurs siècles, n'a-t-on point vu de bataille qui n'ait été précédée ou suivie d'une promotion de *Chevaliers*, & ceux que l'on décorait de ce titre avant l'action, étaient ordinairement mis au premier rang, afin de leur donner le moyen de justifier l'opinion que l'on avait conçue de leur intrépidité, ou si l'on veut, de *gagner leurs espérans*, c'était

ainsi que l'on s'exprimait. *Adonc*, dit Froissart, *Liv. III, pag. 25*, en parlant de la bataille de Juberother contre les Castillans, année 1385, *adonc fit le Roy demander parmy l'ost, que quiconque vouloit devenir Chevalier, se tirast avant, & lui donneroit l'Ordre de Chevalerie au nom de Dieu & de S. Georges; & me semble, selon ce que je fus informé, qu'il y eut là fait soixante Chevaliers nouveaux, desquels le Roy eust grande joye, & les mist au premier front de la bataille & leur dit au departir de luy : Beaux Seigneurs, l'Ordre de Chevalerie est si noble & si haute, que nul erreur ne sauroit penser, & ne doit Chevalier estre à ordure, n'a villeté, n'a coardie, mais doit estre fier & hardy comme un lyon quand il a le bassinet en la teste & il voit ses ennemis, & pour ce que je veux que vous montrez huy prouesse là où il appartiendra à montrer, je vous envoie & ordonne au premier Chef de la bataille, & faites tant que nous y ayons honneur & vous aussi, car autrement vos esperons ne seroient pas bien assis.*

Ordinairement ces promotions faites à la guerre, étaient nombreuses, & à la journée de Rosebeck en 1382, on créa 467 Chevaliers Français, 500 à celle d'Azincourt en 1415. *Et prestement*, dit Olivier de la Marche *Liv. I, pag. 361*, au sujet des actions de valeur que firent quelques Guerriers du Duc de Bourgogne dans une escarmouche contre les Gantois, devant Overmècre en 1452; *& prestement*



*rompirent lesdits Gantois & se meirent en fuyte , & certes il en mourut bien en cette rencontre quinze cens , & fut un droit énoyffellement ( curée ) & un gibier pour les jeunes & nouveaux Chevaliers. La même chose arriva en 1500 à la bataille de Novarre , au moment de laquelle Louis de la Trimouille demanda si là estoient nuls Gentilshommes qui l'Ordre de Chevalerie voulussent prendre , dont grand nombre de gens d'armes François qui à ce jour à l'exercice des armes vouloient la force de leurs bras desployer & perpétuer leurs noms pour ouvrir au courage le chemin de prouesse , se voulurent enrichir du titre de Chevalerie. ( Jean d'Auton , Annales de Louis XIII , pag. 100 ).*

Ce titre imposait l'obligation de marcher à la gloire & de vaincre l'ennemi , quelque chose qu'il pût en coûter. Boucicaut en offre un exemple frappant. Il était encore très-jeune lorsqu'il suivit le Roi Charles VI à la guerre contre les Flamands , il y fut fait *Chevalier* par le Duc de Bourbon , & jaloux de justifier l'honneur qu'il venait de recevoir , il voulut , à la bataille de Rosebeck , se mesurer avec un Flamand *grand & corsu*. En conséquence , il s'avança vers lui & allait lui porter un coup de sa hache qu'il tenait à deux mains , lorsque son ennemi le regardant d'un air de dédain & lui faisant voler sa hache , lui dit : *Va teter : or veois-je bien que les François ont faute de gens , quand les enfans*

*menent en bataille.* Boucicaut furieux d'avoir perdu son arme, se glisse sous le bras du Flamand, tire sa dague, la lui plonge dans le flanc malgré sa cuirasse, & l'étend par terre en lui disant à son tour : *les enfans de ton pays se jouent-ils à tels jeux ?*

Cependant on a vu quelques Nobles qui ne se sont pas rendus dignes du titre qui leur avait été conféré ; aussi Brantome préférerait-il la *Chevalerie* donnée après la bataille, à celle que l'on accordait avant qu'elle fût commencée, & à ce sujet, il cite une réponse que lui fit un jour feu M. de Sanfac. Voici ses termes : *Le bonhomme, très-digne Chevalier de son tems & qui entendoit bien les choses Chevaleresques, me dit que tel estoit l'humeur d'aucuns qui vouloient ainsi gagner les devants, craignant que le Roy ou Général y mourust ou fust pris, & par ainsy qu'ils fussent frustrés de ce bel honneur qu'ils prétendoient & désiroient, ou bien s'ils venoient à y mourir eux-mêmes, que pour le moins, cela leur demeurast & servist de perpétuelle mémoire de gloire & à leurs héritiers, que pour le moins, on eust pu dire qu'ils estoient morts Chevaliers faits de la main du Roy..... Aujourd'hui cette petite usance de cérémonie d'ambition ne se pratique guère plus, car, ou mourant vaillamment là, ou survivant ayant très-bien fait, l'on est aussi honorablement créé comme si cette cérémonie s'y fust solemnisée, & possible encore mieux.*

*Il y a aussi un abus que tel estoit accolé ou touché qui venant puis après au combat , au lieu de bien faire ou de bien combattre , il s'enfuyoit à bon escient de la bataille , ne faisant rien qui vaille , & voilà une chevalerie & une accolade bien employée. Et c'est pourquoi , disoit M. de Sansac , qu'il estoit bien meilleur une fois & plus honorable de se faire créer Chevalier après la bataille , ayant très-bien combattu & fait bien le devoir de Chevalier , ainsy que le Roy François I voulut estre fait Chevalier de la main du brave Bayard , après la bataille des Suisses , & comme de notre tems fut fait M. de Tavannes , Chevalier tant de l'honneur que de l'Ordre du Roy Henry , après la bataille de Renty.*

Mais si quelques Nobles ont dégradé le titre dont ils étaient revêtus , le plus grand nombre en a soutenu la gloire dans toutes les occasions , & cette émulation a souvent produit des duels ou combats particuliers à nombre égal , de plusieurs *Chevaliers* ou *Ecuyers* Français contre des Anglais ou des Portugais.

» Le Sire de Clari , dit M. de Sainte-Palaye d'après Froissart , *Liv. IV* , p. 15 & *suiv.* , le Sire de Clari reconduisant en 1389 en Angleterre le Sire de Courtenai qui avait jouté une fois seulement contre Gui de la Trimouille , dissimula les propos injurieux de l'Anglais contre la *Chevalerie* Française. Il les avait entendus sans rien dire , dans

la crainte de violer la fauve-garde qui lui avait été confiée ; mais il les avait encore sur le cœur , lorsqu'ayant remis l'Etranger sur les terres des Anglais, il crut n'être plus obligé à garder aucun ménagement : alors il les releva avec fierté , combattit l'Anglais à fer émoulu ; lui perça l'épaule & le renversa par terre. Au lieu de la gloire que le Français comptait avoir acquise , il fut au retour mis en prison par un Jugement du Connétable & des Maréchaux de France , pour avoir joûté sans la permission du Roi , & encore contre un Etranger dont la garde lui avait été remise. Ses terres furent saisies quelque tems , & peu s'en fallut qu'il ne subît le bannissement , mais les Seigneurs & Dames obtinrent enfin la rémission d'une faute à laquelle ils ne pouvaient refuser leurs éloges.

La loi qui exigeait la permission du Roi pour ces défis , continue le même Auteur , n'était peut-être pas bien précise , ou fut souvent négligée. Dans la suite , un grand Seigneur d'Angleterre , nommé *Cornouaille* , en 1409 , étant passé en France sans un sauf-conduit , pour faire armes à outrance pour *l'amour de sa Dame* , trouva un *Chevalier* tout prêt à lui *accomplir le fait d'amour*. Comme ils étaient sur le point de commencer le combat , ils furent séparés par ordre du Roi qui fit en même-tems une loi portant défense *que jamais nuls ne fussent reçus au Royaume de France à faire gage de bataille*

*ou fait d'armes , sinon qu'il eût gage jugé par le Roi ou la Cour du Parlement.*

En 1390 , pendant une trêve qui promettait une paix prochaine avec l'Angleterre , quelques propos échapés à des Anglais , allumèrent la colère de la noblesse Française. Trois de nos *Chevaliers* dont le plus grand était à peine d'une taille médiocre , se présentèrent pour venger notre gloire attaquée , non-seulement contre les Anglais , mais même contre toutes les Nations qui voudraient les essayer. La permission du Roi fut accordée malgré la faiblesse apparente des champions dans une affaire de cette importance. Deux *écus* furent arborés , l'un pour la joute à la lance , & l'autre pour le combat à l'épée. Grand nombre de redoutables combattans accourus de toutes parts , ne firent que redoubler l'ardeur des tenans. Deux des trois étant blessés , furent contraints de garder le lit pendant neuf jours avant que de recommencer , & le troisième qui seul avait combattu pour les trois , ne put se trouver au dernier combat. Cependant l'entreprise fut terminée à la gloire des Français , & le détail de leurs actions est fidèlement rapporté par le Moine de Saint-Denys , ainsi que les exploits des plus grands Guerriers de l'Europe , qui vinrent s'éprouver contre ceux de Roie , Sampi & Boucicaud. «

„ Ce tournoi de France , ajoute dans un autre endroit l'Ecrivain que nous venons de citer , me

fait ressouvenir d'un combat que les Portuguais vinrent chercher en France , & que j'aurais tort d'oublier pour l'honneur de la patrie , puisque les Français en remportèrent toute la gloire , au jugement même des Anglais qu'on ne saurait soupçonner de nous avoir été trop favorables sur une chose qu'ils nous envient. La fierté , je n'ose dire la présomption de cette nation étrangère , en fit sortir vingt braves *Chevaliers* de naissance illustre avec un pompeux équipage , qui vinrent supplier notre Roi , par beaucoup d'instances , de leur permettre de s'éprouver contre autant de Français , à toutes sortes d'armes , soit en duel d'un contre un , soit en nombre égal , à condition que le vainqueur pourrait tuer son vaincu , s'il ne se rendait à rançon ; ils dirent l'avoir ainsi juré entr'eux , & quoique les plus sages jugeassent qu'il y avait d'autant plus de cruauté en ce défi , que c'était faire une inimitié gratuite entre des gens qui n'avaient aucun sujet de haine , il ne fut pas possible de les en détourner , & il fut bien aussi difficile au Roi de refuser à nos Français d'accepter un parti où il s'agissait de l'honneur de la nation contre des gens dont il fallait rabattre les fumées , & qui se vanteraient éternellement de nous avoir fait peur. Il leur échappa même fort galamment de dire au Roi que l'honneur de la France était naturellement si cher à ses enfans , que si le diable même sortait d'Enfer pour



un défi de valeur , il se trouverait des gens pour le combattre.

Quelque expérience à toutes sortes d'armes & quelque valeur que montraissent ces Portugais , l'avantage demeura aux Français. Un autre Portugais ne fut pas plus heureux contre un *Ecuyer* de Bretagne , qui pendant un combat d'une heure & demie , à grands coups de lance & avec un chapelis d'épées qui faisait horreur , n'avait pas levé sa visière une seule fois pour reprendre haleine & pour se rafraîchir , & trois autres encore disputèrent long-tems le terrain. *En ce tems aussi estoient Chevaliers d'Espagne & de Portugal , dont trois de Portugal , bien renommez de Chevalerie , prindrent , par je ne sais quelle folle entreprise , champ de bataille encontre trois Chevaliers de France . . . & fut à oultrance ordonné . . . & fut avant soleil . . qu'ils entraissent au champ , mais en bonne vérité de Dieu , ils ne mirent pas tant qu'on mettroit à aller de la porte Saint-Martin à la porte Saint-Antoine à cheval , que les Portugallois ne fussent deconfix par les trois François. ( Journal de Paris , sous Charles VI & VII , p. 25. )*

Plusieurs Portugais , presque coup sur coup , se présentèrent ainsi pour s'éprouver contre nos gens , & tous eurent le même sort. *Enfin , dit l'Historien , délivrés de la vanité qui leur enstoit le courage , ils s'en retournèrent dans leur pays , bien*

*heureux d'estre obligés d'avouer, par une juste confusion, qu'ils avoient trop présumé de leur valeur, & qu'ils étoient venus de bien loin & à grands frais pour faire humilier leur orgueil. A quantité d'autres de ces combats qui se sont donnés en différens tems, on peut ajouter le défi que Henri IV, en 1590, après la levée du siège de Paris, offrit par un Hérault, au Duc de Mayenne, pour vuidier leur querelle & mettre fin aux calamités de la France. Ut pralii copiam faceret, & finem Gallia calamitatibus semel imponeret.*

L'amour étoit presque toujours de moitié dans ces différens combats, & la galanterie, le désir de plaire à sa Dame mettaient le comble à l'intrépidité d'un Chevalier. On en a vu prendre les noms de *poursuivans* d'amour, & parés de la devise, ainsi que de la livrée de leurs Maitresses, aller dans les sièges ou dans les batailles, disputer à un ennemi l'avantage d'avoir une Dame plus belle, plus vertueuse que la sienne, & de l'aimer avec plus de passion. Peu avant la bataille de Poitiers, Jean Chandos Anglais, s'étoit avancé pour observer l'armée Française, & au retour, il fut rencontré par Jean de Clermont, l'un des Maréchaux de France, qui de son côté, avoit été curieux d'examiner la position des troupes Anglaises : *Si portoit chacun d'eux une même devise d'une bleue Dame, œuvrée d'une bordure au ray ( rayon ) du soleil.*

*soleil , & toujours dessus leurs hauts vêtemens en quelque estat qu'ils fussent. Si dit Monseigneur de Clermont : Chandos , depuis quand avez-vous emprins à porter ma devise ? mais vous la mienne , répondit Chandos , car autant bien elle est mienne comme vôtre. Je vous le nie , dit Monseigneur Jehan de Clermont , & si la souffrance ne fust entre les vôtres & les nôtres , je vous montrasse tantost que vous n'avez nulle cause de la porter. Ah ! dit Monseigneur Jehan de Chandos , vous me trouverez demain tout appareillé de deffendre & de prouver par fait d'armes que aussi bien elle est mienne comme vostre. Monseigneur Jehan de Clermont dit à Chandos : ce sont bien les paroles de vos Anglois qui ne savent adviser rien de nouvel , mais quant qu'ils voient leur estre bel. A tant passèrent outre , ni nyeut adonc plus fait , ne plus dit , & chacun s'en retourna vers ses gens. ( Froissart , Liv. IV, p. 182 & suiv. )*

Le Sire de Languerant poussa les choses plus loin en 1378. Les Anglais occupaient la forteresse de Cardillac ; il s'avança tout seul jusqu'aux barrières , & s'adressant à la garde : Où est , demanda-t-il , Bernard Courant vostre Capitaine ? dites-luy que le Sire Languerant luy demande une jousté ; il est bien si bon homme d'armes & si vaillant , qu'il ne la refusera pas pour l'amour de sa Dame ; & s'il la refuse , ce luy tournera à grand blâme , & diray par-tout où je viendrai , qu'il m'aura refusé par couardise une jousté

de fer de lance. Bernard Courant accepta le défi, & Languerant y perdit la vie. (*Froissart*, Liv. II, p. 43.)

Dans le défi d'armes qui fut proposé en 1414, pendant le siège d'Arras, à Lens en Artois, entre quatre Français conduits par le bâtard de Bourbon jeune enfant, & quatre Bourguignons dont était Chef le Chevalier Cottebrune qui depuis devint Maréchal : *Celui-ci qui grant & puissant estoit, fit apporter grosses lances à merveilles & les plus beaux fers de lances que jamais on peust voir, mais quand il sceult qu'il avoit affaire à un enfant, il trouva manière d'avoir lances gracieuses desquelles il fist ses armes à l'encontre du bâtard de Bourbon si gracieusement, que nul ne fust blessé.*

Ce passage fait voir que la *courtoisie* était une des premières qualités d'un Chevalier, & qu'à la guerre même, il conservait cet esprit de galanterie que lui inspiroient les Dames, lorsqu'il combattait pour elles dans les *Tournois*.

J'ai vu encore, ajoute M. de Sainte-Palaye dans ses notes qu'il a tirées de l'Histoire de Charles VI, par Jean le Fèvre de Saint-Remi, j'ai vu encore quelque part que nos armées étant en présence, se livraient carrière & laissaient entr'elles un terrain réglé tel qu'il le fallait pour la course des chevaux & pour asseoir le coup de lance dans une proportion convenable : c'est ainsi qu'Olivier de la Marche

explique la manœuvre de ces hommes préposés dans les *Tournois*, qui à chaque course, à chaque attaque, ne manquaient pas de prendre de nouveau, avec une corde nouée, la dimension du lieu d'où les joûteurs devaient repartir pour recommencer une nouvelle joûte. Aux armes qui se firent dans les mines au même siège d'Arras, entre Montaigu Commandant de la place, & le Comte d'Eu, tout y fut réglé comme on aurait pu le faire dans une joûte de courtoisie, jusques-là que le vaincu, suivant les conditions stipulées auparavant, devait donner au vainqueur un diamant de cent écus. Le Comte d'Eu, jeune & vigoureux, ayant si bien défendu le passage, que Montaigu ne put jamais le forcer, celui-ci *paya volontiers le diamant qu'il fit présenter au Comte d'Eu pour donner à sa Dame.*

Froissart dit en parlant de Monseigneur Eustache d'Auberthicourt qui, à la tête de sept cens hommes, avait fait des prises considérables dans la Champagne & tenait douze forteresses sous ses ordres. *Il aima donc par amours & depuis épousa Madame Ysabelle de Julliers, fille jadis au Comte de Julliers. Cette Dame avoit aussi en amour Monseigneur Eustache pour les grandes appertisses d'armes qu'elle en oyait recorder, & luy envoya ladite, haquenées & courriers & lettres amoureuses, par quoi, ledit Messire Eustache en estoit plus hardi & faisoit*

*tant de chevaleries & faits d'armes , que chacun gaignoit avec luy.*

C'étoit ainſi que les Dames encourageaient les guerriers qu'elles aimaient , & les guerriers croyaient ne pouvoir s'en rendre dignes qu'en cueillant de nouveaux lauriers qu'ils venaient dépoſer aux pieds de celle qui leur avait ſervi de guide. M. de Randan *eſtant à Metz* , dit Brantome. (*cap. fr. Tom. IV, p. 238*) *un Cavalier de Dom Louys d'Avila Colonel de la Cavalerie de l'Empereur , ſe préſenta & demanda à tirer un coup de lance pour l'amour de ſa Dame. M. de Randan le prit auſſi-toſt au mot par le congé de ſon Général , & s'eſtant mis ſur les rangs , fuſt , ou pour l'amour de ſa Maitreſſe qu'il épouſa depuis , ou pour l'amour de quelqu'autre bien grande , car il n'en eſtoit point dépourveu , jouſta ſi furieufement & dextrement , qu'il en porta ſon ennemi par terre à demy-mort , & retourna tout victorieux & glorieux dans la Ville , ayant fait & apporté beaucoup d'honneur à luy & à ſa patrie , & dont chacun le loua & en eſtima extrêmement , & non ſans cauſe.*

Le même eſprit de galanterie exiſtait encore dans les guerres de Henri IV & de Louis XIV : quelquefois on y faiſait le coup de piſtolet pour l'amour de ſa Dame , & au ſiége d'une Place , on vit un Officier qui rendait le dernier ſoupir , écrire ſur un gabion le nom de ſa Maitreſſe.

Pour ajouter encore à cet excès de bravoure , la



politique avait imaginé d'assigner des récompenses à ceux qui s'étaient signalés dans une action, & l'article suivant donnera une idée des distinctions qui leur étaient accordées.

#### PRIX DE LA VALEUR.

Ce prix se décernait par-tout où la *Chevalerie* était connue, & les guerriers l'obtenaient sur le rapport des *Hérauts d'armes* qui étaient chargés d'examiner leur conduite depuis le commencement de l'action jusqu'à la fin. Chacun des combattans s'efforçait de le mériter, & la gloire que l'on y attachait, lui assurait une place parmi les plus braves *Chevaliers* de son siècle : aussi Joinville ne crut pouvoir mieux faire l'éloge de Messire Henri de Cone son oncle, qui mourut couvert de blessures dans une attaque contre les Turcs, qu'en ajoutant ces paroles : *Et lui quis dire à sa mort, qu'il avoit esté en son tems en trente-six batailles & journées de guerre, desquelles souventes fois il avoit remporté le prix d'armes.*

Lorsque le Roi Jean voulut ranimer la *Chevalerie* languissante, il institua l'ordre de l'*Etoile* ou de la *noble Maison*, & en même-tems, il eut grand soin de rappeler dans ses statuts les anciennes loix qui servaient d'aiguillon au courage. En conséquence, il ordonna que la veille & le jour de la première fête de la *noble Maison*, il y aurait une

table d'honneur à laquelle seraient assis les neuf plus braves hommes qui s'y trouveraient & qui étaient admis dans le nouvel Ordre. Ils devaient être choisis dans les trois différens états qui distinguaient alors les *Chevaliers* : Savoir , *les trois plus souffisans Princes* , *les trois plus souffisans Bannereux* , *les trois plus souffisans Bacheliers* , c'est-à-dire simples *Chevaliers* , & le mot *souffisans* est le synonyme de *capables*. Tous les ans au même jour , on devait choisir pareil nombre de confrères qui dans le cours de l'année , auraient fait le plus d'exploits en armes de guerre , & non de paix , car les *Tournois* n'étaient pas mis en ligne de compte.

Les Anglais décernaient également des honneurs à celui qui dans une action , avait surpassé tous les autres combattans , & après la bataille de Poitiers , James d'Endelée reçut les plus grands éloges du Prince de Galles. *Par votre vaillance* , lui dit ce Prince qui lui-même s'était couvert de gloire , *avez huy acquis la grace & renommée de nous tous , & estes tenu par certaine science pour le plus preux. Messire James* , ajouta-t-il encore , *je & tous les nostres , vous tenons à la journée d'huy pour le meilleur de nostre costé.*

» Edouard III , dit M. de Sainte-Palaye , eut la générosité de couronner un ennemi qui ne l'avait point ménagé. En 1347 , le calme semblait régner entre les Français & les Anglais sur la foi d'une

trève, lorsque le Seigneur Geoffroi de Charni qui commandait à Saint-Omer, peu fidèle aux devoirs les plus essentiels d'un loyal *Chevalier*, & poussé d'un zèle indiscret pour les intérêts de sa patrie, osa former, sans l'aveu du Roi, le dessein de surprendre Calais. Edouard averti de ce projet, passe la mer presque seul avec son fils le Prince de Galles. A peine est-il arrivé, qu'il se range sous la bannière du Seigneur de Mauni son sujet, auquel il avait donné le Commandement, & marche contre les Français rangés en bataille aux portes de la Ville dont ils se croyaient déjà les maîtres. On s'attaque de part & d'autre avec une égale ardeur dans l'obscurité de la nuit, & le Roi vient aux mains avec Eustache de Ribaultmont, *fort hardi Chevalier qui deux fois l'abbat à genoux*. Le Monarque se relève toujours, & prenant enfin le dessus, il force ce redoutable ennemi de lui remettre son épée & de se rendre le lendemain matin. Les Anglais vainqueurs rentrèrent dans la Ville avec les principaux Français qu'ils avaient faits prisonniers. Dès le soir même, Edouard voulut célébrer sa victoire & la solennité du jour; c'était le premier de l'année 1348. Il donna donc à souper à ses *Chevaliers*, après les avoir revêtus de robes neuves, aussi-bien que les Français. *Le Roi s'assit*, ajoute Froissart, & fit seoir les *Chevaliers* (Français) *deleux lui moult honorablement, & les servit*

du premier metz le gentil Prince de Galles & les Chevaliers d'Angleterre , & au second metz , ils s'en allèrent seoir à une autre table..... Quand l'on eut soupé , l'on leva les tables : si demoura le Roi en sa salle entre les Chevaliers François & Anglois , & estoit à nu chef , & portoit un chapelet de fines perles sur son chef : si commença le Roy d'aller de l'un à l'autre , & après avoir fait au Seigneur de Charni Chef de l'entreprise , quelques reproches mêlés d'une plaisanterie douce sur l'envie qu'il avait eue de lui enlever Calais , il vint à Messire Eustache de Ribautmont.

*Vous estes , lui dit-il , le Chevalier au monde que veisse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis , ne son corps deffendre , ni même trouvai oncques en bataille où je veisse qui tant me donnast affaire corps à corps que vous avez hui fait. Si vous en donne le prix sur tous les Chevaliers de ma Court par droite Sentence. Adonc print le Roy son chapelet qu'il portoit sur son chef & qui estoit bon & riche , & le mist sur le chef de Monseigneur Eustache , & dit : Monseigneur Eustache , je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux du dedans & du dehors , & vous prie que vous le portez cette année pour l'amour de moi. Je sai que vous êtes gai & amoureux , & que volontiers vous trouvez entre Dames & Damoiselles , si dites par-tout où vous irez , que je le vous ai donné. Si vous quitte*

*votre prison , & pouvez partir demain , s'il vous plaît.*

Après la bataille de Poitiers , le Prince de Galles n'eut pas moins de courtoisie pour le Roi Jean qu'il avait fait prisonnier , & il poussa le respect si loin , qu'il refusa constamment de s'asseoir à la table de ce Monarque. *Il m'est avis* , lui dit-il , pour le consoler des disgrâces du sort , *que vous avez grand raison de vous élever ; combien que la journée ne soit tournée à votre gré , car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse , & avez passé aujourd'hui tous les mieux faisans de votre côté. Je ne le die mie , cher Sire , pour vous louer , car tous ceux de nostre partie qui ont vu les uns & les autres , se sont , par pleine conscience , à ce accordés , & vous en donnent la chappelet.*

Indépendamment de la récompense qui était assignée au plus brave Chevalier du jour , quelquefois au sortir d'un combat ou d'un assaut , les guerriers qui s'étaient le plus distingués , obtenaient des chaînes d'or qu'ils portaient à leur col , & dont les chaînons étaient multipliés à proportion de leur mérite. M. de Sainte-Palaye présume qu'ordinairement ces chaînes avaient servi d'attache au bouclier qui était fait pour garantir le combattant des coups de ses adversaires , & que ces mêmes chaînes dont on décorait un Chevalier , étaient un gage de l'intérêt que l'on prenait à la conservation de sa

personne. On donna depuis à ce présent une signification allégorique, & l'on voulut faire entendre à ceux qui le recevaient, que leur valeur n'avait besoin que d'être enchaînée. *Par la Pâque Dieu*, dit Louis XI, en donnant une chaîne d'or de 500 écus au brave Raoul de Lannoi, *par la Pâque Dieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat: il vous faut enchaîner, car je ne veux point vous perdre, desfrant me servir de vous plus d'une fois.* Ces chaînes se distribuaient sur le champ de bataille, & par cette raison, elles ne pouvaient être accordées ni à la faveur ni à l'intrigue.

Jusqu'en 1614, & même en 1668, nos Rois étaient dans l'usage d'en donner aux Colonels des régimens Suisses, & dans les renouvellemens d'alliance, ils en donnent encore aux Ambassadeurs de cette Nation. Souvent aussi ils accordèrent la même distinction aux autres Officiers de leurs armées, & même à ceux de leurs alliés. En 1666, Louis XIV envoya son ordre de Saint-Michel à l'Amiral Ruitier avec une chaîne d'or & son portrait; plusieurs de nos Souverains ont poussé la générosité jusqu'à récompenser leurs plus redoutables ennemis par ces marques glorieuses de leur estime, & Louis XII attacha lui-même une de ces chaînes au col de Confalve, en témoignage de la considération que méritait ce guerrier qui lui avait enlevé le Royaume de Naples. Que l'on se rappelle

ce que nous avons dit des Romains dans nos premiers volumes, & l'on verra que nous leur sommes encore redevables de l'établissement du *prix de la valeur*. Les différentes couronnes que la République assignait à ses héros, entretenait dans leur âme cette bravoure qui la rendit la maîtresse du monde, & ce sont ces exemples qui nous ont fait imaginer des récompenses pour des *Chevaliers* qui long-tems ont été le soutien & la gloire de la Monarchie Française. Nous avons dit quelque chose des vœux qu'ils prononçaient au moment d'une attaque, & celui du *Paon* nous a paru mériter un chapitre séparé, parce qu'il présente un appareil absolument relatif au spectacle.

#### V Œ U D U P A O N.

Le *Paon* ou le *Faisan* que l'on qualifiait de nobles oiseaux, dit l'Auteur d'un chapitre inséré dans le tome XX des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, représentaient parfaitement par l'éclat & la variété de leurs couleurs, la majesté des Rois & les superbes habillemens dont ces Monarques étaient parés pour tenir ce que l'on nommait *Tinol* ou *Cour plénière*. La chair de ces oiseaux, si l'on en croit nos vieux Romanciers, était la nourriture particulière des *Preux* ainsi que des amoureux, & leur plumage avait été regardé par les Dames des cercles de Provence, comme le plus riche ornement

dont elles pussent décorer les Troubadours. Dans la description qu'il fait d'une fête donnée pour la paix en 1659, parla Ville de Marseille, le P. Ménéstrier dit que les *Troubadours* venoient au septieme rang, tous couronnés de plumes de *Paon* qui leur furent autrefois consacrées dans les fameux cercles des *Dames* de cette province. Le Pape Paul III, envoyant au Roi Pépin une épée bénite, accompagna ce présent d'un manteau tissu de ces mêmes plumes, & on lit dans la Bible de Guiot de Provins, quelques vers qui furent faits à ce sujet. Ces couronnes formées, par les *Dames*, étaient données comme la récompense des talens Poétiques, employés alors à célébrer la valeur & la galanterie, & selon Mathieu Paris, une figure de *Paon* servait de but aux *Chevaliers* qui s'exerçaient, soit à la course des chevaux, soit au maniement de la lance.

Le jour donc que l'on devait prendre l'engagement solennel, un *Paon* ou bien un *Faisan*, quelquefois rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, était apporté majestueusement par des *Dames* ou par des *Demoiselles*, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de l'assemblée des *Chevaliers* convoqués. On le présentait à chacun d'eux, & chacun d'eux faisait son vœu sur l'oiseau. Ensuite on le reportait sur une table, pour être distribué à tous les assistans, & l'habileté de celui qui le tranchait, consistait à ce que tous pussent



en avoir ; mais avant que l'on commençât à le dépecer , les Dames ou les Demoiselles choisissaient un des plus braves *Chevaliers* qui avec elles allait le présenter à celui qu'il estimait le plus *Preux*. Il mettait le plat devant lui , coupait l'oiseau & en faisait la distribution sous ses yeux. Mais pour satisfaire pleinement le Lecteur sur le détail de cette cérémonie , continue M. de Sainte-Palaye , je vais la rapporter en abrégé , telle qu'on la fit à Lille en 1553 , à la Cour de Philippe-le-Bon , Duc de Bourgogne , pour la croisade contre les Turcs qui venaient d'achever la conquête de l'Empire d'Orient par la prise de Constantinople.

Le tems nécessaire pour les apprêts & pour attendre les *Chevaliers* , s'était passé en divers festins donnés par les principaux Seigneurs : le dernier fut celui du Duc de Clèves , où l'on proclama le banquet de son oncle , le Duc de Bourgogne , qui devait se donner dix-huit jours après , suivant la coutume. Par un degré fait exprès , une Dame monta sur la table où le Duc de Bourgogne avait pris sa place , se mit à genoux devant lui & posa sur la tête de ce Prince un chapelet , c'est-à-dire , une couronne ou guirlande de fleurs. L'usage d'offrir dans les bals un bouquet à la personne qui doit donner le bal suivant , est apparemment imité de là.

Cette première cérémonie fut l'annonce des hauts mystères de Religion & de *Chevalerie* qui de-

vaient se manifester dans le banquet où le Duc de Bourgogne réunit toute sa Cour & toute la Noblesse de ses Etats.

Enfin le jour du festin arriva. Si la magnificence du Prince fut admirée dans la multitude & l'abondance des services, elle éclata sur-tout dans les spectacles connus alors sous le nom d'*entremets*, ( nous les ferons connaître. ) & la fête n'en devint en même-tems que plus amusante & plus solennelle. On vit paraître dans la salle diverses décorations, des machines, des figures d'hommes & d'animaux extraordinaires, des arbres, des montagnes, des rivières, une mer, des vaisseaux. Tous ces objets entremêlés de personnages, d'oiseaux & d'autres animaux vivans, étaient en mouvement dans la salle ou sur la table, & représentaient des actions relatives au dessein que le Duc avait formé. C'étaient les fêtes du Palais d'Alcine de notre ancienne Cour. On ne peut imaginer sans étonnement quelle devait être l'étendue de cette salle qui contenait une table si spacieuse, ou plutôt un vaste théâtre, avec tout le terrain nécessaire pour faire mouvoir tant de machines & de personnages, sans compter la multitude des convives & la foule des spectateurs.

Tout-à coup entra un géant armé en Sarrazin de Grenade & à l'antique : il conduisait un éléphant qui portait un château dans lequel était une Dame.

éplorée & vêtue de longs habits de deuil , en forme de Religieuse , ou de femme dévote. Quand elle se vit dans la salle , au milieu de l'assemblée , elle récita un triolet pour ordonner au géant de s'arrêter , mais celui-ci la regardant d'un œil fixe , continua sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant la table du Duc. Dans ce moment , la Dame captive qui représentait la Religion , fit une longue complainte en vers sur les maux qu'elle souffrait sous la tyrannie des Infidèles , elle se plaignit de la lenteur de ceux qui devaient la secourir & la délivrer. Cette lamentation finie , Toison d'or ( *Roi d'armes de l'Ordre de la Toison.* ) précédé d'une longue file d'Officiers d'armes , portant sur le poing un *Faisan* en vie , orné d'un collier d'or enrichi de pierres & de perles , s'avança vers le Duc de Bourgogne & lui présenta deux Demoiselles dont l'une était Yolande , fille bâtarde de ce Prince , & l'autre Isabeau de Neufchâtel , fille du Seigneur de Montaigu , chacune accompagnée d'un *Chevalier* de la Toison d'or. En même-tems , le *Roi d'armes* offrit au Duc l'oiseau qu'il portait , au nom des mêmes Dames qui se recommandaient à la protection de leur Souverain , *afin* , disent les Auteurs de la relation , ( Mathieu de Couci & Olivier de la Marche , témoins oculaires de cette fête ) *de se conformer aux anciennes coutumes , suivant lesquelles , dans les grandes fêtes & nobles assemblées ,*

*on présente aux Princes , Seigneurs & nobles hommes un Paon , ou quelque'autre noble oiseau , pour faire des vœux utiles aux Dames & Demoiselles qui implorent leur assistance.*

Le Duc , après avoir attentivement écouté la requête du Roi d'armes , lui remit un billet dont la lecture fut faite à haute voix & qui commençait par ces mots : *Je voue à Dieu mon Créateur tout premièrement & à la très-glorieuse Vierge sa mère , & après , aux Dames & au Faisan &c.* Le reste contenait des promesses authentiques de porter la guerre chez les Infidèles pour la défense de l'Eglise opprimée. Le vœu du Duc fut un signal auquel toute sa Cour répondit par d'autres vœux diversifiés à l'infini. Chacun d'eux tendait à signaler son courage contre les Turcs par quelque exploit rare & singulier , soit seul , soit avec un autre Chevalier qui faisait le même vœu , & tous s'imposaient des pénitences arbitraires qu'ils juraient de continuer jusqu'à l'entier accomplissement de leur vœu. Les uns devaient ne point coucher dans un lit , les autres ne point manger sur nappe ; ceux-ci s'abstenir de viande ou de vin , certains jours de la semaine ; ceux-là ne porter jamais certaine partie de leur armure , ou la porter jour & nuit , & quelques autres se vêtir d'étamine ou de haire &c.

La conclusion des vœux fut célébrée par un nouveau spectacle. Une Dame vêtue de blanc , en habit  
de

de Religieuse & portant sur son épaule un rouleau dans lequel était écrit en lettres d'or, *grace-Dieu*, vint remercier l'assemblée & présenta douze Dames conduites par autant de *Chevaliers*. Ces Dames qui figuraient différentes Vertus dont chacune portait son nom sur l'épaule dans un billet ou brevet, devaient être les compagnes du voyage pour en assurer le succès. Elles passèrent en revue & présentèrent, l'une après l'autre, leur brevet à *grace-Dieu* qui en faisait lecture, & récitait chaque fois un couplet de huit vers. Ces Vertus étaient la foi, la charité, la justice, la raison, la prudence, la tempérance, la force, la vérité, la largesse, la diligence, l'espérance & la vaillance. Après la lecture des brevets, toutes commencèrent à danser en guise de momeries & à faire bonne chère, pour remplir & rachever plus joyeusement la fête.

Dans ces tems reculés, le *Paon* était si fort en considération, que plusieurs *Chevaliers* l'avaient pris pour symbole, & dans la généalogie de la maison de Montmorenci, par Duchesne, on voit un guerrier de cette famille, sous Philippe le Bel, porter sur son timbre, cet oiseau faisant la roue. Lorsque Gaston V, Infant de Navarre, fut fiancé avec la fille de Charles VII, il donna un banquet dans lequel on apporta dans un navire un *Paon* vif qui avait à son col les armes de la Reine de France. Des banderolles rangées tout autour du vaisseau

portaient aussi celles des Princesses & Dames de la Cour.

Le vœu du *Paon* était donc celui de tous qui se faisait avec le plus d'appareil, & afin de n'être point obligés de revenir sur cette matière, nous allons donner une idée de ceux que prononçaient les *Chevaliers* avant que de commencer les Tournois. Dans celui qui se fit entre les châteaux de Sydrac & de Tantalou, au couronnement du Roi Gadifer d'Ecosse, je ne trouve rien de si admirable, dit la Colombière, que les vœux que formèrent douze combattans pour l'amour de Pergamon le vieux *Chevalier*, & de ses douze nièces les plus belles & les plus gentilles Damoiselles qu'on eût pu trouver au monde, & dont la plus âgée n'avait pas vingt ans : Pergamon avait fait dresser un échafaud garni de feuillée, non-seulement pour voir à son aise tous les beaux faits d'armes qui se feraient dans ce Tournoi, mais aussi pour y recevoir & y faire bonne chère à tous les *Chevaliers* qui le voudraient voir. Il en avait amené avec lui douze des plus vaillans qui tous ensemble prononcèrent les vœux que voici :

Premièrement le *Chevalier* à l'éprevier, qui portait pour armes de gueules à une main & bras senestre, portant un éprevier, le tout au naturel, fit vœu à Dieu, & au bon *Chevalier* Pergamon, & aux nobles Damoiselles qui étoient dans la feuillée,

& particulièrement à la belle & gentille pucelle qui près de moy fiet, & son cœur m'a donné, laquelle *Blanche* s'appelle, que quand je serai appareillé de mes armes, & monté sur mon cheval, j'entreray dans le *Tournoy*, & livreray au Roy d'Ecosse tant à faire, & le tiendray si court en fait d'armes, qu'il ne se pourra esloigner de vostre feuillée plus loing que d'un trait d'un arc; il sera ainsi si mort ne me devance, ou affoleure de membres. Ce vaillant & courtois Chevalier fit ce vœu pour favoriser le bon Chevalier & Hermite *Pergamon* & ses douze nièces, afin que les uns & les autres pussent facilement voir toutes les vaillances qui se feraient au *Tournoi*.

Le Chevalier à l'Aigle d'or, qui portoit sur son escu de gueules à un aigle d'or, fit un semblable vœu pour l'amour de *Pergamon*, & de toutes ses nieces, & particulièrement pour la belle *Cassandre*, & promit de faire tant par armes, que le gentil Roy de Bretagne, *Parcesforest*, ne les esloignervit, en sorte qu'ils ne pussent connoistre son escu, & les escus de ceux que à luy tournoyeroient; ainsi vous le promet, dit-il, se mort ou affolure ne me desbourné, & si j'ay voué trop outrageusement pour l'honneur du gentil Prince, je prie à amours & à beauté d'amie, qu'ils me vouillant excuser.

Le Chevalier à la Fleur de Lys, qui portoit d'azur à une fleur de lys d'or, voua à Dieu, & promit à la belle *Cresside*, que d'abord qu'il seroit dans le

Tournoy, il se mettroit du party le plus foible, & feroit tant par force d'armes à l'ayde d'amours & d'amie, que ceux qui auroient du pire deviendroient victorieux; & tout au contraire ceux qui croiroient tenir la victoire seroient vaincus, en sorte que son bras donneroit l'honneur du Tournoy à ceux du costé desquels il se rangeroit. Il promit aussi de faire reculer jusques à la feuillée du Chevalier Pergamon & des Pucelles, les uns & les autres, afin qu'ils peussent voir ceux qui feroient le mieux au Tournoy.

Le Chevalier au cœur Enfermé, qui portoit sur son escu d'argent à un cœur navré & enfermé de gueules, voua à Dieu & promit à la belle Esmeraude, que lorsque le Chevalier à la Fleur de Lys aura, comme il dit, remis au-dessus celle des deux parties, du costé des autres, & feray tant par force d'armes qu'ils seront remis au-dessus; & demoureront en estat souverain dès-lors-en-avant, & en fassent luy, & tous ses aydans du mieux qu'ils pourront; car ainsi l'ay voué, si le tiendray.

Le Chevalier au noir Léopard, fit vœu à Dieu & promit à la Pucelle Codrille, que lorsqu'il seroit dans le tournoy, il feroit tant par force d'armes avant qu'il fust failly, qu'il démontreroit par trois fois le Roy d'Ecosse, & qu'il amèneroit les trois chevaux jusques à la feuillée de l'ancien Chevalier Pergamon, & les présenteroit à la Pucelle Codrille, non



*pas*, dit-il, *que l'excellent Prince ne soit plus preux à cent doubles que je ne suis : mais ainsi le voudra fortune.*

Le *Chevalier* au noir Lyon, qui avoit pour armes, *d'or à un lyon de sable*, ayant de l'inclination pour le Roy d'Ecosse, fit vœu à Dieu & promit à la belle *Plaisance*, que tout incontinent que le *Chevalier* au noir Léopard auroit démonté par force d'armes ledit Roy d'Ecosse, il le remonteroit sur un autre cheval qu'il prendroit par force au Roy de Bretagne, & qu'à la fin il prendroit prisonnier ledit *Chevalier* au noir Léopard, & l'envoyeroit à la Reine d'Ecosse, pour à luy demander pardon de ce qu'il auroit fait au Roy son mary.

Le *Chevalier* aux trois Papegaux qui portoit *d'argent à trois papegaux de Sinople*, voua à Dieu, & promit à la belle *Camille*, qu'il seroit des premiers au Tournoy, & des derniers, faisant toujours très-bien son devoir, en sorte qu'il ne seroit jamais veu sans frapper ou sans recevoir, & qu'il ne seroit jamais renversé par aucun *Chevalier*, pour vaillant qu'il peust estre, mais qu'il la viendrait prendre dans la feuillée pour la ramener dans son hostel.

Le *Chevalier* à la blanche Estoile, qui portoit *de sable à une estoile d'argent*, voua à Dieu, & promit à la belle *Heleine*, que devant le Tournoy fini, il gagneroit par droit d'armes, tous les che-

vaux des onze *Chevaliers* qui avoient fait, ou qui feroient des vœux, & qu'il les luy présenteroit tous, s'ils ne mouroient dans l'estour du Tournoy.

Le *Chevalier* au Cerf azuré, qui portoit d'or à un cerf d'azur, despité contre le *Chevalier* à la blanche Estoile, voua à Dieu, & promit à la belle Pucelle *Andromata*, qu'il jousteroit deux fois contre ledit *Chevalier* à la blanche Estoile, l'une en présence du Roy Gadifer d'Ecosse, & l'autre en présence du Roy Perceforest, & qu'il le feroit tomber à terre d'un seul coup de lance; & outre cela qu'il l'amèneroit par force, luy & son cheval devant la feuillée, vis-à-vis de ladite Pucelle *Andromata*, que là bon-gré mal-gré qu'il en eust, il le renverferoit de son cheval à terre par force d'armes.

Le *Chevalier* aux trois Lyonceaux, qui portoit de gueules à trois lyonceaux d'azur, voua à Dieu, & promit à la Pucelle *Minerve* de jouster contre le plus vaillant *Chevalier* qui fust avec le Roy d'Ecosse, nommé le Bossu de Suave, lequel jamais aucun *Chevalier* n'avoit peu mettre ins d'un coup de lance: mais pourtant son vœu fut, que s'il ne tenoit à glus ou à ciment, il le porteroit d'un coup de lance emmy le pré, & après cela qu'il luy ayderoit à remonter à cheval, & puis à force d'armes & de bras, il le tireroit hors de la selle, & le jetteroit à terre, & présenteroit son cheval à la belle *Minerve*, en la

*beauté de laquelle il avoit prins ce hardement ; & outre cela il lui promit d'aller tournoyer contre Claudius , le Seigneur de Carleir , & faire tant par sa valeur , qu'il l'amèneroit prisonnier à ladite Pucelle.*

Le Chevalier au Griffon qui portoit d'or à un griffon volant de gueules , voua à Dieu , & promit à la Pucelle *Marmona* , qu'il feroit de si beaux faits d'armes , dans le Tournoy , qu'il vaincroit tout le monde , & emporteroit l'honneur & le prix qui estoit réservé à celuy qui feroit jugé y avoir le mieux fait ; c'estoit un chapelet de perles , que les Anciens appelloient le *chapelet de prouesse*.

Le Chevalier au Dauphin , qui portoit d'or à un dauphin d'azur , fit vœu à Dieu , & promit à la belle *Genièvre* , & à toutes les autres Pucelles , de gagner à force d'armes , la plus belle & la plus riche chose qu'elles verroient dans le Tournoy ; à favoir chevaux , bannières , escus , heaumes , couronnes , bourlets , cimiers , caparaçons , & autres ornemens dont les Chevaliers sont parés , & delà leur apporter dans leur feuillée , & ainsi il doit aller à toutes les Damoiselles l'une après l'autre , tant qu'il aura à toutes douze leurs cœurs accomplis & leurs desirs , & elles luy ont promis de demander sans feindre leurs propres desirs.

Voilà les douze vœux que les douze Chevaliers

firent pour l'amour de Pergamon ( qui les avoit si bien reçus & si bien festinez dans son chasteau ), & pour l'amour de ses douze niepces , la beauté & la gentillesse desquelles obligea tous ces généreux *Chevaliers* à entreprendre des choses qui paroissent presque impossibles à faire ; pourtant le Dieu des batailles & le Dieu d'amour les favorisèrent si puissamment , qu'ils accomplirent très-heureusement leurs vœux , comme les croniques de Cressus , Aumosnier du Roy Perceforest , le descrivent bien amplement au chapitre 150 du premier volume.

Et quant au *Chevalier* au Dauphin qui avoit fait vœu d'accomplir tout ce que les douze Pucelles desireroient chacune en son particulier ; il se présenta premièrement à la Pucelle *Génièvre* qui luy témoigna l'envie qu'elle avoit d'avoir le heaume d'un des plus vaillans *Chevaliers* qui combattit au Tournoy , nommé le *Tors de Pédrac* ; il estoit tout enrichy de pierreries , & luy avoit esté donné par la belle Pucelle *Lyriope*.

Le second vœu qu'il accomplit , fut pour le souhait que fit la Pucelle *Marmona* , d'avoir la bannière des douze *Chevaliers* de la Reine *Lyriope* , femme du Roy Perceforest , qui portoient une rose blanche au quartier dextre de leurs *escus*. *Si m'est advis* , dit-elle au *Chevalier* , *que la bannière qu'ils font porter par devant eux est d'un verd samit , & au milieu une Reine si bien pourtraite , & vestue de cou-*

*leur , que c'est très-belle chose à regarder , si vous prie que fassiez que je l'aye , car je la desre avoir.*

La Pucelle *Minerve* fut la troisième qui luy déclara ce qu'elle desiroit avoir ; j'ai veu , dit-elle , devant un Chevalier les Loges de la Reine d'Angleterre , qu'une des Dames a paré de son habit de révérence , fourré de blanches hermines , si vous prie que je l'ay , car c'est tout mon desir. C'estoit un petit manteau ou roquet , lequel les anciens Chevaliers appelloient *une cloche* , pource qu'il estoit fait en forme de cloche , & qu'il y avoit aussi plusieurs petites sonnettes ou cloches attachées à l'entour , comme la description qu'en fait Cressus le témoigne assez. Lors le print à regarder & deffous & deffus pour les affrois , & les bandes tissues à or qui entour estoient ; & sachez que la cloche estoit toute autour par droite noblesse , pour pendue de clochettes d'argent , sonnoient si doucement au remuer , que c'estoit un déduit à l'ouïr. Les Dames de la haute condition en portoient un pour couvrir leur gorge , comme le même Auteur le dit en cet endroit là , l'habit fut trouvé pour grandeur & pour simpleesse ; car il couvroit le sein des Dames &c.

La quatriesme fut la Pucelle *Andromata* qui demanda au Chevalier au Dauphin un très-bel escu que la Reine *Ydore* avoit donné au Roy *Perceforest* son mary ; il estoit de fin azur , semencé de tynstines de fin or volant qui jettoient si grande clarté

*au soleil quand on remuoit l'escu, qu'il estoit avis qu'il ardist.*

La belle *Héleine* fut la cinquiesme pour laquelle le *Chevalier* au Dauphin accomplit son vœu; elle luy demanda *un blanc canise* dont le Roy *Porrus* estoit orné; c'estoit une riche cotte d'armes que la Reine sa femme luy avoit donnée, toute parsemée d'*escussions volans qui jettoient grande clarté au soleil.*

La sixiesme Pucelle qui s'adressa au *Chevalier* du Dauphin, fut la belle *Camille*, laquelle luy fit connoistre qu'elle desiroit avoir le heaume d'un certain *Chevalier* qui estoit dans le Tournoy, lequel estoit paré sur le comble d'un *Paon*, faisant la roue par artifice & maistrise, branlant & tambourinant les pennes de sa queue les unes contres les autres, aussi doucement comme s'il fust en vie, pardevant sa femelle; & si avoit le bec ouvert, & ordonné par art en telle manière, que là où le vent frappoit dedans, il jettoit les cris aussi hautains, comme il eust fait s'il eust été envie, en appellant sa femelle dont ceux & celles qui le regardoient avoient grand merveille que ce pouvoit estre, ne s'il estoit en vie. La Pucelle luy dit qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle desirast avec tant de passion: car je crois, dit-elle, que le *Paon* qui dessus le heaume est, soit fait par enchantement: & dit encore le Croniqueur, que ledit *Paon* jettoit si grande clarté aux rais du soleil qui dedans la roue frappoit, que pierres précieuses, ne fin or bruny

*ne fust à comparer. Le Chevalier qui portoit ce beau cymier, estoit nommé Hélamon.*

La belle *Plaisance* fut la septiesme qui déclara au *Chevalier* du Dauphin son souhait; elle avoit veu une très-belle bannière que les *Chevaliers* Anglois avoient fait planter au milieu du camp pour se rallier, il y avoit au bout un pommeau ou boule d'or, & au-dessus un cygne au naturel, d'une posture effarouchée, semblable à celle qu'il tient pour deffendre ses petits; il estoit représenté avec tant d'artifice, qu'il chantoit ne plus ne moins que s'il eust esté envie, & si avoit une très-belle escharpe de taffetas, attachée au col avec une enseigne de pierreries. Elle pria donc le vaillant *Chevalier* du Dauphin de la luy apporter après qu'il l'auroit gagnée par sa valeur.

La huitiesme qui dit son desir au *Chevalier* du Dauphin, fut la Pucelle *Codrille*, laquelle le pria de luy apporter une très-belle cotte d'armes, & le cheval richement caparaçonné d'un *Chevalier* qu'elle luy montra; *car il m'est advis*, dit-elle, *que ce soit la plus noble parure que je visse oncques.* Le *Chevalier* qui estoit orné, avoit nom *Estonné*, auquel une très-gentille Damoiselle qu'il aimoit, avoit fait ce présent un peu auparavant le Tournoy: les armes qui en estoient représentées en broderies sur ladite cotte d'armes, & sur la housseure du cheval estoient d'*azur fretté d'or*, avec plusieurs autres

#### 44. HISTOIRE UNIVERSELLE

ornemens de fleurs en broderies d'or & de foye ,  
& de clochettes d'argent.

La Pucelle *Esmeraude* fut la neufviesme qui déclara son souhait au *Chevalier* du Dauphin ; elle le supplia de luy donner un beau manteau de samit verd , tout semé de fleurs & d'oyseaux en broderie , fourré d'hermines , lequel elle avoit veu donner à un *Chevalier* par une Dame qui estoit dans les eschaffauts des reines ; il estoit nommé *Dagons* , Comte de Roche-Dure en Escosse.

La dixiesme Pucelle qui descouvrit son souhait au *Chevalier* du Dauphin , fut la belle *Créville* ; elle le pria de luy apporter une très-riche cotte d'armes que portoit un jeune *Chevalier* qu'elle luy montra , nommé *le Sire de Coliteuch*. Elle estoit toute couverte de lames en giron d'or ; elle le supplia aussi de tascher d'avoir un très-beau chapeau , paré de mesme que la cotte d'armes , lequel ce *Chevalier* portoit sur son casque.

La belle *Cassandre* fut la onziesme qui descouvrit son desir au *Chevalier* du Dauphin , elle le conjura de faire tous ses efforts pour avoir une riche cotte d'armes dont la *Damoiselle au Chasteau d'Estain* avoit paré un *Chevalier* nommé *Péléon* , lequel elle aimoit , après qu'il se fut signalé dans le Tournoy ; ce riche habillement estoit de foye , semé de fleurs , & d'oyseaux sans cousture , fait à l'ai-



guille, en façon de point d'Espagne, le plus beau qu'on eut jamais veû.

La douziesme qui fit son souhait, fut la Pucelle *Blanche*, elle témoigna au *Chevalier* au Dauphin, le grand desir qu'elle avoit qu'il desployast toutes ses forces pour gagner à force d'armes une couronne ou cercle d'or que la Reine d'Escoffe avoit donnée au Roy son mary, c'estoit la mesme qu'elle avoit eue à son couronnement, *si belle, si riche & si noble, que au monde n'avoit sa pareille.* Toute l'histoire de Troye y estoit gravée, elle estoit enrichie de perles, de diamans, de rubis & d'esmeraudes, & exaulcée à l'impérialle de fleurs de lys d'or, & de plusieurs oyseaux faits d'un art si admirable, qu'ils chantoient mélodieusement : bref, elle estoit si riche, que le Roy Gadifer ne vouloit pas se hasarder à la porter dans le Tournoy, de peur qu'elle ne fust rompue en combattant : mais la Reine sa femme qui la luy avoit posée sur son heaume, luy tint ce langage plein de générosité, qui l'obligea à la porter sans appréhension. *Sire, un Prince ne doit plaindre fors honneur, quand elle amendrist en luy, & ne doit regarder qu'elle couste, mais qu'il l'ait ; car tout l'or du monde ne suffiroit, mille ans seroit le cercle en votre trésor, que vous n'y auriez demy dragme d'honneur, vous le porterez par mon conseil pour vostre honneur exaulcer, & s'il est rompu sur vostre heaulme au tranchant de l'espée par*

bras de preux Chevalier , plus noblement ne peut estre desparty ; à donc recueilleront Héraults & Ménestriers les pièces , & en auront la richesse , qui ne fait à priser à Gentilhomme , & vous en aurez la louange & l'honneur qui feront corner les trompettes & les buçines par le monde à tousiours : & se aucun preux Chevalier le gagne , ce n'est pas ioyel à hommes , il sera présenté à aucune Pucelle de valeur , dont mainte promesse sera encore faite , pour l'occasion d'elle & du cercle , car j'ay ouvrier qui un plus beau m'en fera à loisir. Quand le Roy eut entendu la Reine , il luy sceut si grand gré , qu'il ne se put tenir de l'accoller , & dit : *Dame , vostre parler a osté de mon cœur ce qui empiéris le pouvoit , & pour ce je porteray le cercle pour l'amour de vous : or doint Dieu que j'en acquierre honneur.*

La Pucelle *Blanche* qui souhaitta d'avoir ce noble cercle , envoya au Chevalier du Dauphin une très-belle lance avec sa manche rouge , afin qu'il eust plus de courage , de force & de volomé à accomplir son desir. Enfin le bonheur fut si grand , & la fortune favorisa tellement le Chevalier du Dauphin , que les douze Pucelles furent entièrement satisfaites en leurs souhaits ; & il n'entreprit rien dont il ne vint à bout avec très-grand honneur , & la huée du Tournoy estoit toute pour luy. Si devez sçavoir , dit l'histoire , qu'il n'estoit à donc plus grande noblesse , que de voir la feillée de l'hermite

ou vieux Chevalier Pergamon pour les noblois qui estoient pendus au-dehors, là où le vent & le soleil frapportoient par-dedans, qui faisoient l'or & l'azur resplandir; & sachez que grand nombre des Dames & des Damoiselles des hours n'auroient pas peu d'envie de ce que tous les regards du Tournoy estoient sur les joyaux des douze Damoiselles, & sur la noblesse qui est en tour leur siège; & ailleurs il est dit, que la beauté des douze Pucelles estoit si grande, que c'estoit un droit Paradis à regarder.

La Colombière a tiré ce que nous venons de dire, du Roman de Perceforest par Cressus le sage Cler, & nous terminerons cet article par le récit de douze autres vœux assez singuliers que firent, selon Lancelot du Lac, douze jeunes Chevaliers, en faveur d'une Dame à laquelle ils étaient engagés.

» Le premier fut Galaad le Petit qui promit à cette Dame que durant une année en joustant contre tous les Chevaliers qu'il rencontreroit, il mettroit une de ses jambes sur le col de son cheval, & qu'il luy enverroit les harnois, & les armeures de tous ceux qu'il vaincroit.

Le second, nommé Calibor aux dures mains, fit vœu de faire tendre son pavillon proche de la première forêt où il y auroit un grand chemin, & qu'il demeureroit là, jusques à ce qu'il eust conquis à la joute dix Chevaliers, & promit à ladite Dame de luy envoyer leurs chevaux.

*Alphazar le Gros*, fut le troisiéme qui vouá de n'entrer jamais en maison ny en chasteau, qu'il n'eust vaincu dix *Chevaliers*, & promit à la Dame de luy envoyer leurs heaumes.

Le quatriésme de qui le nom a esté oublié, fit vœu qu'il ne coucheroit jamais avec une Damoiselle nud à nud, que premièrement il n'eust vaincu quatre *Chevaliers*, & promit à la Dame de lui envoyer leurs espées.

*Mélior de l'Epine* fut le cinquiésme qui voua que durant une année entière, lorsqu'il rencontreroit quelque *Chevalier* conduisant une Damoiselle, il combattroit à luy à la lance & à l'espée, jusques à ce qu'il eust conquis la Damoiselle, & promit à ladite Dame que toutes celles qu'il gagneroit à ce jeu, il les luy enverroient pour la servir.

Le sixiésme fut *Anatore le Fer ou le Félon*, qui voua & promit à la Dame qu'il couperoit la teste à tous les *Chevaliers* qu'il vaincroit, & les luy enverroient.

*Patrides au cercle d'or* fut le septiésme qui fit vœu & promit qu'il ne rencontreroit point de Damoiselle conduite par un *Chevalier*, quil ne la baissast par amour ou par force, si elle lui plaisoit, ou qu'il mourroit à la peine; ce vœu & le précédent aussi sont contre le serment que les *Chevaliers* faisoient anciennement à leur réception; car ils juroient de ne combattre jamais que pour l'honneur,

&

& qu'ils n'exigeroient aucune faveur des Dames que de gré à gré & par toutes sortes de douceur & de civilité.

*Meldon le Enuoyé* fut le huitiesme qui voua qu'il monteroit à cheval un mois entier avec sa chemise seulement, sans aucun harnois, ayant son heaume lacé, l'escu pendu à son col, la lance au poing & l'espée au costé : & pourtant il promit qu'en cet estat, il jousteroit contre tous les *Chevaliers* qu'il rencontreroit, & que s'il en vainquoit quelques-uns, il enverroient leurs chevaux à ladite Dame. Je trouve ce vœu plein de folie & de témérité.

Le neufiesme qui fit son vœu, fut *Gargolant le Fort*, il promit à la Dame qu'il prendroit la Reine Genièvre, femme du Roy Artus, encore qu'elle fust deffendue par quatre *Chevaliers*, & qu'il la luy enverroient, & jura qu'il se feroit tuer, ou qu'il accompliroit sa promesse.

*Malaquin le Galois* fut le dixiesme, il voua qu'il ne cesseroit jamais d'errer par le monde, jusqu'à ce qu'il eust trouvé la plus belle Damoiselle qui y fust, & qu'il la prendroit en quelque lieu qu'elle fust, & promit à ladite Dame de la luy amener pour la servir en dépit de tout le monde. Ce vœu estoit encore contre la civilité, contre le respect & contre l'honneur que les *parfaits Chevaliers* ont accoustumé de porter à celles de ce beau sexe.

Le onzième fut *Agricole-à-la-belle barbe*, il voua que pour tout habit & pour tout harnois, il ne vestiroit que la chemise de sa maitresse, & pour tout casque ou chapeau, il ne porteroit *que sa guimpe*, c'est-à-dire, sa coëffe, ou sa coëffure alentour de sa teste, & qu'en cet équipage, il ne se serviroit pour toutes armes offensives que d'une lance avec laquelle il jousteroit jusques à ce qu'il fust vaincu, ou qu'il eust abatu dix *Chevaliers*, lesquels il enverroient prisonniers de ladite Dame. Ce *Chevalier* estoit fou, téméraire & extravagant tout ensemble, & m' imagine qu'il a trouvé bien peu de *Chevaliers* qui voulussent jouster contre luy; car ceux qui le rencontroient déguisé en cette sorte, le devoient plustost prendre pour un homme aliéné de son esprit, que pour un *Chevalier* d'honneur.

Un *Chevalier* nommé *le Los Hardy*, fut le douzième qui fit un vœu assez bizarre & qui sans doute luy donna bien de la peine & de l'ennuy, car il promit que durant une année, il monteroit toujours sur son cheval sans luy mettre aucune bride, aucune attache, corde ny licol, avec quoy on le peut conduire, & qu'il le laisseroit aller à sa fantaisie par-tout où il voudroit sans l'en empêcher, & que par-tout il jousteroit contre tous les *Chevaliers* qu'il rencontreroit, jusques à trente; que s'il estoit assez heureux pour en vaincre quelques-uns, il enverroient à ladite Dame leurs noms, leurs

teintures & leurs armoiries. Si son cheval estoit entier, comme en effet tous cent des anciens *Chevaliers* l'estoient, il y avoit un grand plaisir de le voir en campagne parthy des cavales.

Le vaillant *Chevalier Boost* fit aussi son vœu & promit à la Dame de luy amener la Reine Genièvre & la prendre en dépit de tous les *Chevaliers* qui la voudroient deffendre, excepté de Lancelot Dulac, lequel il redoutoit & respectoit comme le plus vaillant qui fust au monde.

Dans le même Roman, nous lisons le vœu que firent les cent cinquante *Chevaliers* de la table ronde, d'aller à la queste du *Saint-Gréal* & de revenir dans un an en dire des nouvelles au Roy Artus. Le *Saint-Gréal*, continue la Colombière, estoit un grand bassin, ou autre grand vaisseau fait en façon de corbeille, remply de toute sorte de viandes exquisés, très-bien apprestées, & de breuvages excellens & frais, qui se présentoit aux sages & vaillans *Chevaliers* que Dieu vouloit favoriser de cette grace : il estoit porté sur les tables, sans qu'on vist personne, & estant couvert d'une très-fine nappe que les vieux livres nomment *un blanc samit* ; il se decouvroit, & les plats bien remplis de différens mets se rangeoient d'eux-mesmes, & il ne tenoit qu'à ceux auxquels il estoit présenté, de bien manger & de bien boire, en sorte qu'ils en estoient parfaitement rassasiés, & puis tout-à-coup il dispa-roissoit

de devant eux , laissant une merveilleuse odeur dans le lieu où il avoit esté dressé «.

Ce dernier article donne une idée de la superstition qui régnaît parmi les anciens *Chevaliers* , & sur-tout dans l'esprit de ceux que l'on nommait *Chevaliers errans* dont nous dirons quelque chose ; mais il ne faut pas confondre le bassin ci-dessus avec un vase précieux fait , à ce que l'on dit , d'une seule émeraude & que l'on a sanctifié sous le nom ridicule de *Saint-Graal*. Les Chanoines de l'Eglise Cathédrale de Gênes en font les dépositaires & le montrèrent à Louis XII , durant le séjour qu'il fit dans cette Ville , l'an 1502.

Ce vase s'est toujours conservé dans le trésor de la Métropole. Il est taillé en forme de plat d'un exagone régulier ; il a sept pouces de chaque côté , quatorze de diamètre , trois & demi de creux , & trois lignes d'épaisseur. On voit au-dessous , deux anses taillées dans la même pierre & qui ont chacune trois pouces & demi de long sur cinq lignes de diamètre. Le vase pèse un marc & demi , ou douze onces.

La couleur de cette pierre est , au jour , d'un verd qui surpasse celui des autres émeraudes : à la lumière des flambeaux , elle est transparente , nette & brillante ; on remarque sur une de ses anses une antaille faite par un Lapidaire , en présence de l'Empereur Charles V qui , par cette



épreuve, fut convaincu que c'était une véritable émeraude, mais cependant il est permis d'en douter.

Ce vase, disent les Génois, fut trouvé à la prise de Césarée : les alliés partagèrent le butin, les Vénitiens s'emparèrent de l'argent, & les Génois se contentèrent de cette pierre. On lit dans un manuscrit de la Métropole, que c'est le plat dans lequel Jesus-Christ mangea l'agneau Pascal à la dernière cène qu'il fit avec ses Apôtres. La tradition de la République veut que ce soit celui où la tête de S. Jean-Baptiste fut présentée.

Ces traditions ne demandent pas une réfutation sérieuse, mais cette émeraude, si elle était vraie, serait une pièce singulière. Pour le persuader au public, on ne la montre qu'avec de grandes formalités : un Prêtre en surplis & avec l'étole, la présente attachée à son col par un cordon dont chaque bout tient à chacune des deux anses, & par un décret du Sénat, il ne le fait voir qu'aux personnes de distinction.

M. le Chevalier de Crefnay, Lieutenant-Général des armées navales, qui par ordre du Roi, conduisit à Gênes Madame Infante, Duchesse de Parme ; sur la fin de l'année 1753, demanda à voir le vase & le vit avec tous les Officiers de son escadre. M. de la Condamine l'a examiné

& en a parlé dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Sciences. (*Encyclop. p. 523.*)

*ABUS ET CHUTE DE LA CHEVALERIE.*

Lorsque l'on fera réflexion que les loix de la *Chevalerie* ne respiraient que la vertu, l'honneur & l'humanité, on se persuadera difficilement que les siècles dans lesquels elle fut le plus florissante, furent des siècles de débauche, de brigandage, de barbarie & d'horreur. Néanmoins, dit M. de Sainte-Palaye, ces deux vérités si contraires en apparence, sont également constatées par le témoignage d'une foule d'Auteurs qui peignent la *Chevalerie* des couleurs les plus odieuses. Dès le XII<sup>e</sup>. siècle, Pierre de Blois avait en vue les désordres des membres qui la composaient & qu'il désigne par le mot *milites*, lorsqu'il dit que leurs sommiers ou chevaux de somme (*summarii*) pliaient sous le fardeau des ustensiles & des munitions qu'entraînent la gourmandise & l'ivrognerie, au lieu d'être chargés de l'attirail des armes nécessaires aux combats. (*Non ferro, sed vino; non lanceis, sed caseis, non ensibus, sed atribus, non hastis, sed verubus onerantur.*) A les voir, on croirait qu'ils vont au banquet, & non au combat. (*Ad domum convivii, non ad bellum.*) Ils sont, à la vérité, couverts de boucliers où l'or reluit de toute part, mais ils les rapportent tels qu'ils les ont portés,

( *virgines & intactos.* ) Cependant leurs selles & leurs écus sont bigarés de peintures qui représentent des combats de *Chevalerie* : de si belles images les transportent d'admiration , mais ils n'osent regarder la guerre que dans ces mêmes images. ( *Bella tamen & conflictus equestres depingi faciunt in sellis & clypeis , ut si quâdam imaginariâ visione delectent in pugnis quas actualiter videre & ingredi non audent.* )

Si ces *Chevaliers* manquaient de valeur qui était le premier de leurs devoirs , on ne sera point étonné qu'ils aient exercé des vexations contre les Clercs , contre les Eglises , & enfin contre les Particuliers qu'ils devaient protéger. Quelle opinion aura-t-on d'eux , si on leur applique ce qu'on lit du Comte de Champagne en 1231 , qu'il se fiait plus aux communes de ses Bourgeois , qu'à ses propres *Chevaliers* ? ( *Comes campania communias Burgensium fecit & rusticorum in quibus magis confidebat , quam in militibus suis.* ) Plusieurs Ecrivains ajoutent que malgré les leçons d'humanité , de politesse & de modestie que l'on ne cessait de leur donner pendant leur éducation , les *Chevaliers* étaient remplis de hauteur & de vanité ; que ces vices étaient le caractère dominant de leur état , le motif de toutes leurs démarches , le principe de toutes leurs actions.

Mais ce ne fut que par la suite des tems , que

ces différens abus s'introduisirent dans un corps dont les premiers Chefs avaient acquis un droit incontestable à l'estime générale, & pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les poésies d'Eustache Deschamps qui sous les Rois Jean, Charles V & Charles VI, se plaint amèrement de voir dégénérer de jour en jour l'esprit qui animait l'ancienne *Chevalerie*.

Les Chevaliers estoient vertueux ,  
Et pour amours plains de Chevalerie ,  
Loyaux , secrez , friques \* & gracieux : ( fringans. )  
Chascuns avoit lors sa Dame , sa Mie ,

Et vivoient liement ,  
On les aimoit aussi très-loyalement ,  
Et ne jangloit \* , ne médisoit en rien , \* ( causoit. )  
Or m'esbahy quand chacun jangle & ment ,  
Car meilleur tems fur le tems ancien.

Un des grands abus de la *Chevalerie*, était la supériorité que les loix féodales donnaient aux Seigneurs suzerains sur leurs vassaux, & à ces derniers sur leurs arrière-vassaux, supériorité qui balançait & souvent anéantissait l'autorité Royale. Ce même esprit d'indépendance régnait à la guerre où l'intérêt commun était presque toujours sacrifié à l'intérêt particulier, où l'ostentation prenait la place de la gloire, & la témérité celle de la valeur. D'ailleurs, que pouvoit-on attendre d'une foule de *Chevaliers* qui ne semblaient se conduire que

par les principes d'une Religion toute superstitieuse. Ils se confessaient & entendaient la Messe, non-seulement lorsqu'ils allaient soutenir des gages de batailles, mais même lorsqu'ils étaient sur le point d'entrer dans les lices des *Tournois*. Au pas d'armes de 1449, le Seigneur de Lalini avait sa *banderolle en sa main, figurée de ses dévotions dont il se signoit à la fois.* (*Olivier de la Marche*).

Les fêtes profanes des *Tournois*, comme nous venons de le dire, étaient accompagnées des mêmes actes de dévotion : Mathieu de Couci raconte l'histoire d'une procession que les Ambassadeurs de Bourgogne virent à Milan en 1459, & qui fut terminée par des représentations d'hommes & de femmes, comme de gens d'armes, faisant armes pour l'amour de leurs Dames. Cette procession ne paraîtra pas extraordinaire aux personnes qui ont connu celle de la Fête-Dieu dans la ville d'Aix en Provence, & qui ont été témoins du personnage que l'on y faisait jouer au *Prince d'amour*.

Les Chevaliers étaient entretenus dans ces folles maximes, par des Prêtres ignorans qui, eux-mêmes, ne savaient que lire, dir Chapelain, & n'instruisaient le peuple qu'avec le Prône, comme il étoit couché dans leurs anciens cérémoniaux. S'il arrivoit à quelqu'un d'eux de s'adonner aux belles-lettres, ou d'élever son esprit à la contemplation des

*Cieux, il passoit aussi-tôt pour Magicien ou pour Hérétique.*

Un trait du brave Etienne de Vignoles, dit Lahire, achevera de faire connaître quelle forme la religion avoit prise dans l'esprit des gens de guerre : il alla avec le Comte de Dunois, pour faire lever le siège de Montargis en 1427 : quand Lahire approcha de la ville assiégée par les Anglais, il trouva un Chapelain auquel il dit qu'il lui donnast *hâtivement l'absolution*, & le Chapelain lui dit qu'il confessast ses péchés : Lahire lui répondit qu'il n'avoit pas loisir, car il falloit promptement frapper sur l'ennemi, & qu'il avoit fait ce que gens de guerre ont accoutumé de faire ; sur quoi le Chapelain bailla l'absolution telle quelle, & lors Lahire fit sa prière à Dieu, en disant en son Gascon, les mains jointes, *Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour Lahire autant que tu voudrois que Lahire fît pour toi s'il étoit Dieu ; & que tu fisses Lahire, & il enuidoit*, dit l'Historien, *très-bien prier & dire.*

La galanterie même qui, comme nous l'avons fait voir, fut le caractère dominant des premiers Chevaliers, la galanterie fut remplacée par une métaphysique d'amour qui introduisit dans les conversations des images libres, des équivoques obscènes dont l'habitude produisit nécessairement l'indécence & le libertinage. Le Moine du Vigois,

parlant de la licence qui régnaît dans les troupes vers 1180, comptait dans une de nos armées jusqu'à quinze cens concubines dont les parures montaient à des sommes immenses. *Quarum ornamenta inestimabili thesauro comparata sunt.* Le même Histoiresien nous apprend que le respect public ne les renfermait point dans la classe qui leur convenait, & que vêtues comme les Dames de la première distinction, elles étaient confondues avec ce qu'il y avait de plus respectable. La Reine elle-même y fut trompée, en voyant à l'Eglise une femme de cette espèce, (*quandam meretricem Regiam insignibus stipatam vestibus.*) & comme elle allait au baiser de la paix, elle l'embrassa comme les autres. *Dum pacem acciperetur à populo in ecclesia, putans ex ordine fore sponsarum, osculata est.* Informée de sa méprise, elle en fit ses plaintes au Roi son mari, & le Roi défendit aux femmes publiques de porter le manteau qui devint à Paris la marque distinctive des femmes mariées. *Tunc prohibuit rex mulieres publicas clamyde seu oappa uti Parisiis, ut tali nota à legitime nuptis discernerentur.*

Le siècle de Saint Louis n'offre pas des mœurs plus honnêtes, & nous en citerons pour témoignage les Ordonnances de ce Monarque, rapportées dans le Traité de la Police. Sous le règne suivant, le libertinage fut porté à son comble, la Cour de Charles VI devint le théâtre du scandale, & l'on

peut lire ce que nous en avons dit dans la *II<sup>e</sup> Partie de notre VIII<sup>e</sup> Volume*, page 289 & suiv.

On avait tellement oublié les leçons de l'amour honnête, que selon nos Romanciers & nos Poètes, les Seigneurs n'étaient censés bien faire les honneurs de leurs châteaux, qu'en y procurant des plaisirs de toutes les espèces à ceux qui venaient les visiter. Les passions devinrent extrêmes, le fanatisme s'empara de toutes les têtes, & l'on peut en juger par les excès que commirent les Pastoraux qui, pendant la prison de S. Louis, & sous prétexte de le délivrer, inondèrent les confins de la Flandre & de la Picardie. Ceux qui, sous le même prétexte, désolèrent le Languedoc vers 1320, ne furent pas moins desordonnés & firent entr'eux une société que l'on pouvait appeller la *Confrairie des Pénitens d'amour*. Vaissette les désigne sous le nom de *Galois & Galoises*; car les femmes, aussi-bien que les hommes, se disputaient à qui fournirait le plus dignement cette religion extravagante dont l'objet était de prouver l'excès de son amour par une opiniâtreté invincible à braver les rigueurs des saisons.

Les Chevaliers, les Ecuyers, les Dames & les Demoiselles qui embrassèrent cette réforme, devaient, pendant les plus ardentes chaleurs de l'été, se couvrir de manteaux doublés & avoir de grands feux auxquels ils se chauffaient. Enfin ils faisaient



dans cette saison tout ce que l'on fait en hyver , pour faire allusion sans doute au pouvoir de l'amour qui , suivant nos anciens Poètes , opère les métamorphoses les plus étranges. Au retour du froid , *une petite cotte simple* avec une cornette longue & mince composait tout leur vêtement : leurs cheminées étaient garnies de feuillages , leurs chambres en étaient jonchées , & une serge légère était toute la couverture que l'on voyait sur leurs lits. Le feu de l'amour devait leur tenir lieu de celui dont ils avaient tant de besoin.

Lorsque l'un de ces *Galois* entrait dans une maison , le mari en sortait & le laissait absolument libre avec sa femme. Ce mari , s'il était de la confrairie , jouissait du même privilège chez les autres : *Si dura cette vie & ces amourettes , grande piëoe* , ( long-tems ) dit l'Auteur que nous avons cité plus haut , *jusques à tant que le plus de ceulx en furent morts & périlz de froit : car plusieurs tran-* *sissoient de pur froit & mouroient tout roydes de lez* *leurs amyes , & aussi leurs amyes de lez eulx , en* *parlant de leurs amourettes & en eulx morguant &* *bourdant de ceulx qui estoient bien vestus. Et aux* *autres il convenoit desserrer les dents de cousteaulx* *& les chauffer au feu comme roydes & engellés....* *Si ne doute point que ces Galois & Galoises qui* *moururent en cet estat , ne soient martyrs d'amour.*

Un fanatisme aussi bisarre était né de cette dé-

licateſſe antique dont parle Hugue Brunes, l'un de nos plus anciens Troubadours, qui ſe plaint de voir l'empire de l'amour détruit par l'impatience des amans dont le premier déſir eſt d'obtenir ce qui autrefois n'étoit que le fruit d'une longue perſévérance. Cet amour, ſelon lui, ſemait alors de mille fleurs le chemin qui conduiſait à la félicité, mais par un abus incroyable, on diſſipe maintenant dans un ſeul jour, ce qui aurait ſuffi à faire, pendant trois mois, le bonheur d'un amant délicat & raifonnable.

J'ai vu le tems dit-il, qu'un cordonnet, un anneau, un gand, payoient un amant des ſignes, des témoignages, des proteſtations d'amour, des couplets & des vers tendres de toute une année : aujourd'hui tout eſt perdu ſi l'on n'obtient ſur-le-champ ce que l'on veut. Dans cet heureux tems qui n'eſt plus, on aimoit mieux eſpérer le bien ſuprême que de l'obtenir, & pourquoi ? l'amant trop ſatisfait auroit perdu les douces pointes dont il eſt piqué par les déſirs ; pourquoi ? je le répète encore, c'eſt que le don long-tems tenu en réſerve par l'amour honnête, vaut mille fois celui que l'autre amour prodigue.

Dans une de ſes Ballades, Eufache Deſchamps condamne les femmes mariées qui ne ſont point fidèles, à être expoſées à l'échelle d'amour, eſpèce de peine infamante ; mais il ajoute :

Cette eschielle n'estoit pas en usage  
Au tems jadis que regnoit loyauté,  
Pour ce qu'onneur, amour & vasselage,  
Secret déduir, plaifance & honnesté  
Estoient si ès nobles cuers enté  
Que l'on vivoit liement,  
Et s'amoit l'en très-amoureusement,  
Et faisoit on joustes, festes estours \* (\* Tournois.)  
Autrement va : Dame qui va changent  
Doit estre mise en l'eschielle d'amours.

Une des causes qui a le plus hâté la chute de la *Chevalerie*, c'est l'abus que l'on en a fait, c'est la facilité avec laquelle on a fini par la conférer à des gens qui en étaient indignes, facilité que l'on a poussée jusqu'à y admettre des *Jongleurs*. Telle fut la suite des factions presque continuelles des règnes de Charles VI & de Charles VII, factions dans lesquelles on ne garda plus de mesures. On croyait faire beaucoup d'acquérir un *Chevalier* de plus, & l'on sacrifiait à cet intérêt l'honneur d'un Ordre que l'on devait respecter. L'homme le plus vil prenait l'épée avec le titre d'*Ecuyer*, & cette épée n'était employée qu'au pillage, au brigandage, à l'oppression du peuple. C'est dans ces termes qu'Eustache Deschamps nous parle de son siècle dans lequel les gens mêmes destinés aux Arts mécaniques avaient la malheureuse ambition de parvenir à la *Chevalerie*.

Déçus est tout le monde aujourd'hui ,  
 Car chacun veut grant estat maintenir ,  
 Et si n'est mis aussi comme nullui  
 Pour les labours du siecle maintenir.  
 Chascuns deust son estat retenir ,  
 Sans honte avoir de faire son mestier :  
 Mais chascuns veut Escuyer devenir ,  
 A peine est-il aujourd'hui nul ouvrier,

Cependant on rendit dans la suite au titre d'*Ecuyer* toute la considération que l'on y avait attachée dans son origine , puisqu'il fut donné aux fils de nos Rois , mais le coup était porté à la *Chevalerie* & jamais elle ne s'en releva.

Après avoir parlé de l'ardeur avec laquelle les gens de guerre aspiraient autrefois à être créés *Chevaliers* dans les batailles, Brantome ajoute que de son tems, on s'en dispensait volontiers. *Les moindres*, dit-il, *se créent d'eux-mesmes sans aller au Roi, de sorte qu'on peut dire qu'il y a aujourd'hui plus de Chevaliers tels quels & de Dames leurs femmes, que jadis n'y avoit d'Ecuyers & de Damoiselles, tant est grant l'abus parmi la Chevalerie.* Charondas les représente les uns & les autres comme un déluge universellement répandu dans tous les ordres de l'Etat. *A present, chacun se fait Chevalier & Dame sa femme, & aucuns s'attribuent tels titres, encore qu'ils ne soient Ecuyers, ne Nobles.* Consultez encore Dutillet, & vous verrez de quelle manière  
 il

il se plaint de ces différens abus. ( Dans la *Réc. des Rois. de France : Ch. des Chev. & l'Ordre & Etat de Chev. p. 318.* ) Le Chevalier étoit discerné des *esperons qu'il portoit dorés ; l'Ecuyer les portoit blancs , ne lui étoit loisible de les porter dorés. Maintenant le rosurier les porte ; tant tout Ordre ancien & bon a esté peu-à-peu abbatu , & la confusion , mère de toute licence , est entrée en règne par tolérance.*

Nous avons fait voir dans la seconde Partie du Volume précédent, quels étoient les degrés par lesquels il fallait passer pour arriver à la Chevalerie que l'on ne pouvait obtenir qu'à un certain âge, mais suivant Eustache Deschamps, de son tems on la conféroit à des enfans de dix ans, même de sept. *Mieux vaut , dit à la vérité le Chevalier de la Tout dans son guidon des guerres , que jeune homme soit blasmé de ce qu'avant le tems d'aage , il fust venu en hantement de Chevalerie , qu'il fust dolent que le tems en fust passé.* Mais il s'oppose à l'ardeur prématurée des guerriers qui veulent entrer de trop bonne heure dans l'Ordre de Chevalerie , & il leur fait voir que la force d'en soutenir les travaux, n'est pas la seule qualité nécessaire qu'elle exige. *Sens de Chevaliers vault plus aucune fois en victoire, que ne fait multitude de gens , ne que la force de ceulx qui se combattent.* Mais plusieurs de nos Princes ne firent pas cette réflexion, & oublièrent que petites

*compagnie bien accoustumée de bataille , est plutôt prest d'avoir victoire que grande multitude rude & qui ne sçet riens des armes ; car elle est toujours appareillée à la mort.*

» Jamais, ajoute M. de Sainte-Palaye, on ne fut plus sourd à ces utiles remontrances que sous le règne de Charles VI ; jamais on ne vit si peu de discernement dans le choix des sujets qu'on élevait à la *Chevalerie*. Voyez dans le *Lai de Vaillance* par Eustache Deschamps, les désordres qui régnèrent parmi les Seigneurs & les *Chevaliers*. Ces foudres de guerre qu'on voyait de tous côtés, menaçant & frappant tout le monde, étaient en même-temps des Adonis chargés de perles, plus blancs & plus polis que l'ivoire le plus blanc, sans cesse occupés de leur parure & de leurs ajustemens. Ils avaient continuellement à la main de quoi réparer le dérangement de leur chevelure. Une vie délicate, molle, efféminée, faisait méconnaître en eux les successeurs des infatigables Héros qui les précédèrent. Si c'étaient-là les exercices que devaient faire les *Chevaliers*, si c'était la vie qu'ils devaient mener ; Charles VI, & après lui Charles VII, eurent donc raison de prendre leurs *Chevaliers* parmi des enfans de douze à treize ans, comme le rapportent Monstrelet & Alain Chartier. Le Poète Eustache Deschamps va plus loin : «

Et encore plus me confont ,  
 Ce que Chevaliers se font  
 Plusieurs trop petitement ,  
 Que X ou que VII ans n'ont.

D'après cela , il est aisé de juger de l'ignorance qui devait régner parmi ces *Chevaliers* auxquels on ne laissait pas même le tems de prendre les connaissances les plus ordinaires , & c'est avec raison que le même Eustache Deschamps regrette les siècles éclairés où l'étude des arts libéraux , interdite aux serfs , était uniquement réservée aux Nobles. Aujourd'hui , livrés à toutes leurs passions , ils ont abandonné la science aux premiers , & ces premiers les ont asservis.

Les plaintes du Poète sont appuyées par une foule de preuves parmi lesquelles nous nous contenterons de citer l'exemple de Duguesclin qui ne savait pas lire. Assiégé dans Rennes , il reçoit de la part du Duc de Lancastre un *Héraulte* qui lui apporte un sauf-conduit pour aller parler à ce Prince ; il le prend & le baille à lire , car *rien ne savoit de lettres , ne oncques n'avoit trouvé maître de qui il se laisât doctriner , mais les vouloit toujours fêrir & frapper*. Du moins , reprend M. de Ste-Palaye , ne fut-il pas du nombre de ceux qui se laisèrent dominer par les Clercs : on peut voir avec quelle hauteur il s'éleva contre l'autorité absolue dans les affaires de l'Etat , usurpée par ces hommes qu'il

appelle *chaperons fourés*, & contre l'abus qu'ils faisaient du maniement des finances qui leur avaient été confiées.

Avant ces tems de désordre & d'anéantissement, les Prélats & les Seigneurs, c'est-à-dire, les Ecclésiastiques & les Militaires, ou du moins les principaux de ces deux ordres furent chargés de l'administration, & l'exercice des loix était presque commun avec celui des armes. Dans la suite, les Prélats, trop occupés de leur ministère, allèrent moins à la guerre & furent plus livrés aux Cours de Justice; les autres, plus assidus à leur métier, fréquentèrent moins les Tribunaux. On y admit successivement les gens du tiers-état qui donnèrent des preuves de leur capacité; plusieurs d'entr'eux parvinrent à remplir les premiers rangs & finirent par obtenir les honneurs de la *Chevalerie* nommée *Chevalerie des loix*, dont nous avons dit quelque chose dans la *seconde Partie du huitième Volume*, & sur laquelle on peut consulter la Roche Flavin; le P. Honoré de Sainte-Marie, Pasquier, Meneestrier &c. Bouteiller qui écrivait vers 1380, parle beaucoup des prérogatives de cette *Chevalerie*, & dit que ceux qui la composaient, pouvaient & devaient porter d'or comme les Chevaliers *des armes*. En droit écrit, ajoute-t-il, ils sont appelés Chevaliers de loix & ne rapportent point le gain qu'ils font, non plus que les Chevaliers, car



*tous sont contés d'une condition en Chevalerie & en Avocagerie.*

Ceux que leur naissance ou leurs intrigues appellèrent au métier de la guerre, furent bien loin de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs dont la plus grande partie s'était distinguée dans le Ministère, & pour en avoir une dernière preuve, il suffit de lire les plaintes d'Alain Chartier contre la paresse & l'ignorance des Princes, des grands Seigneurs, des Chevaliers &c de toute la noblesse de son siècle. *Ceux sont Ducs aux aîses privées & conduits en la paresseuse négligence, qui sont ordonnés pour travailler au commun bien, ainsi que s'ils estoient seulement nez à boire & à manger, & le peuple fait pour les honorer. Plus y a, car ce fol langage court aujourd'hui parmi les curiaux, (courtisans) que noble homme ne doit savoir les lettres, & tiennent à reproche de gentillesse bien lire ou bien escrire. Las ! qui pourroit dire plus grant folie, ni plus périlleux erreur publier ? Comment accorder cette fausse opinion avec le proverbe qui disoit qu'un Roi sans lettres étoit un âne couronné ?*

*Roy sans lettres comme un asne seroit,*

*S'il ne sçavoit l'escripture de ses loys,*

*Chascun de l'y par-tout se moquerait. (Eust. Deschamps.)*

Le même Poète dit ailleurs :

*Rois qui ne sçent, est comme oïse en cage,*

Mais quant il est Clercs\* ou bien Arciens\*, \* Savant.

\* Maître dans les Arts.

Ainsîs sur tous puet avoir avantaige.

Alain Chartier fait remonter aux Comtes d'Anjou l'origine du proverbe que nous venons de citer, & dans les paroles suivantes; Naudé nous fait sentir de quelle manière on s'exprimait sur le compte des Courtisâns dont la manie-était de donner des ridicules à ceux qui cultivâient les sciences. *Le Comte d'Anjou, Foulques Grise-Gonnelle, piqué de ce que le Roy Louys, fils de Louys le Simple, & ses Courtisâns s'estoient mocqués de luy, l'ayant rencontré parmy les Clercs en l'Eglise de Tours, leur respondit fort hardiment qu'un Roy non lettré & un asne couronné ne différoient en rien.*

Le libertinage, la superstition, l'esprit d'indépendance, & enfin cette ignorance dont nous venons de donner des preuves, furent donc les principales causes de la chute de la *Chevalerie* qui malgré le zèle que François I avait mis à la ranimer, s'éteignit tout-à-fait à la mort de Henri II. Les Tournois furent abolis & nos Guerriers ne se distinguèrent plus que par une aveugle fureur pour les duels qui joints aux guerres civiles, furent près de renverser entièrement le corps de la noblesse Française.

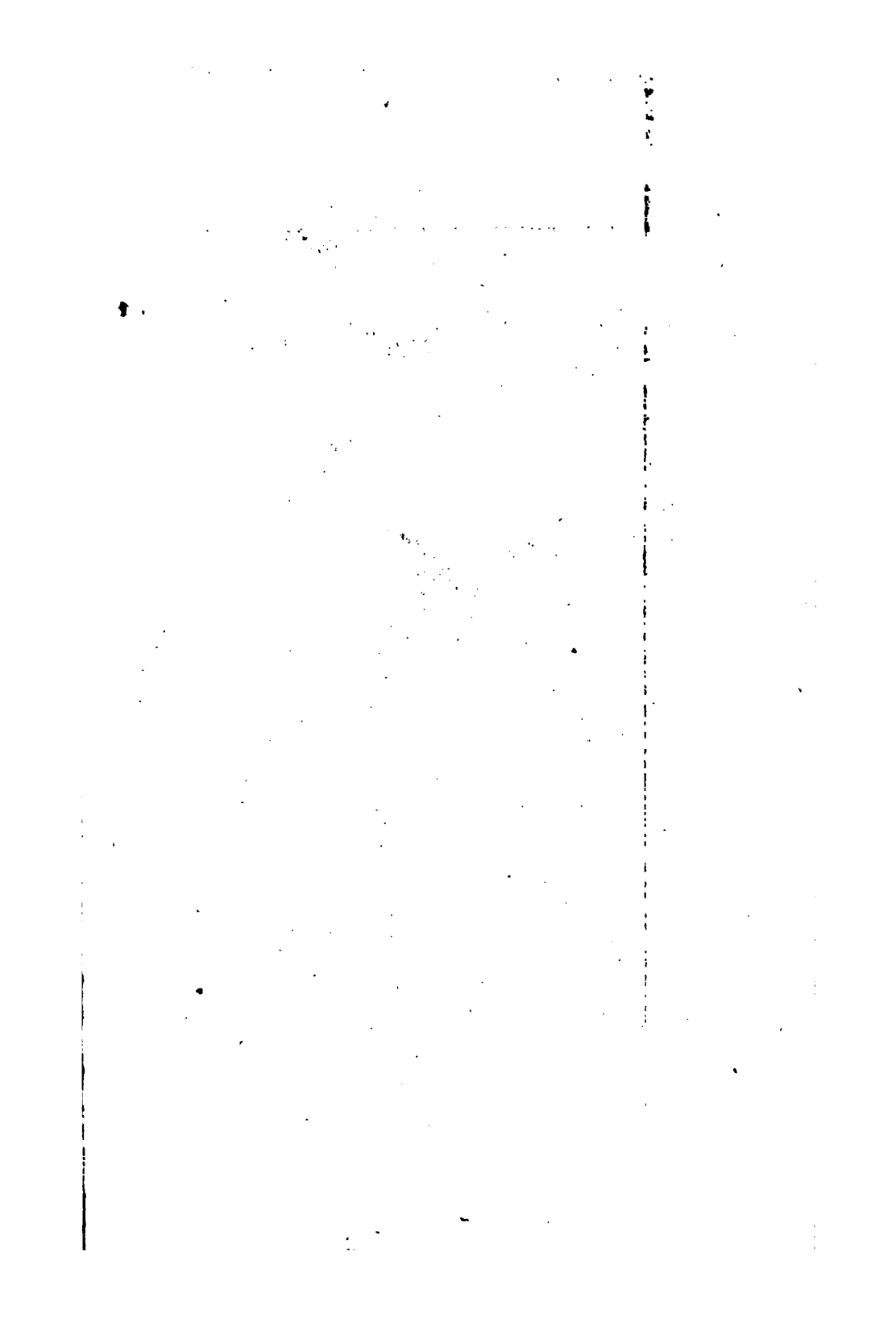
» Les Auteurs, dit M. de Sainte-Palaye dont, encore une fois, les savantes notes nous ont fourni

la plus grande partie des anecdotes dont nous avons enrichi notre Ouvrage, les Auteurs attribuent à diverses causes réunies ou séparées, l'extinction de la *Chevalerie*, & tous en accusent l'abus que l'on en fit. Ce fut, suivant les uns, en la multipliant au siège de Bourges, durant lequel on avait vu créer jusqu'à cinq cens *Chevaliers*. Selon d'autres, ce fut en la communiquant aux fils des Bourgeois, tels que le Maire & les Echevins de Poitiers & de la Rochelle, à qui Charles V accorda la noblesse, de façon que leurs enfans pouvaient recevoir la *Chevalerie* par quelque *Chevalier* que ce fût. D'autres disent que c'est en accordant les avantages & les honneurs de cette même *Chevalerie* à tous les Parisiens, suivant l'Ordonnance du même Charles V qui en 1371, leur permit d'user de freins dorés & autres ornemens appartenans à la *Chevalerie*, avec droit de la prendre comme noble lignage, enfin en tolérant les usurpations de tous ceux qui voulurent prendre la qualité de *Chevalier*. On pourrait dire encore que l'Artillerie devenue plus forte & plus violente, s'étant prodigieusement multipliée, rendit presque inutiles les armes offensives de la *Chevalerie*, & l'obligea de se charger d'un poids énorme d'armes défensives qu'elle ne pouvait plus soutenir.

Voyez ce que dit Lanoue de la bonne grace des anciennes armes de la *Chevalerie* jusqu'au tems

de Henri II, auquel il avait vu de vieux Capitaines qu'il nomme, marcher tout un jour armés de toutes pièces à la tête de leur compagnie; au lieu que les Gentilshommes du tems où il écrit, étaient, dès l'âge de trente-cinq ans, *estropiés des épaules* par la pesanteur des armes que l'on avait introduites pour se garantir de la violence des arquebuses & des pistolets. «

La planche ci-après servira d'explication à ce dernier passage, & l'inspection des *armures* que nous y présentons, donnera une idée des précautions que prenaient nos ayeux contre les dangers auxquels ils s'exposaient : prouveront-elles qu'ils avaient plus de bravoure que nous n'en avons aujourd'hui ? C'est un problème que nous ne nous permettrons pas de résoudre. Il ne nous appartient pas davantage de pénétrer plus avant dans les différentes causes qui précipitèrent la chute de la *Chevalerie* dont l'abus fit perdre de vue les principes respectables sur lesquels elle était fondée, & c'est dans les sources même qu'il faut puiser la connaissance de cette dégradation successive qui la conduisit au point que les efforts de Henri IV & de Sully ne purent la retirer de l'état d'anéantissement dans lequel l'avait plongée la mort de Henri II. Notre but était d'offrir à nos lecteurs les détails nécessaires à l'intelligence des Tournois, des Combats à *plaisance*, des Carrouzels, & nous croirons l'avoir rempli lorsque





J.D. Dugoutre del

nous aurons parlé des objets suivans que nous traiterons chacun à leur article , comme nous l'avons fait jusqu'ici , parce que cette méthode met plus de précision & de clarté dans les différentes matières que nous avons à parcourir.

## DES ARMURES.

Le mot *armure* pris en sens générique , signifiait l'habit de défense qui servait à mettre le corps à couvert des coups des ennemis , & dans les anciens écrits , cette *armure* est souvent nommée *harnois* , terme qui comprenait le *bouclier* , la *cuirasse* , le *heaume* , la *cotte de maille* , le *gantelet*.

L'ancienne *armure* était composée de ces différentes parties auxquelles étaient joints la *gagnette* , ou *hausse-col* , les *brassards* , les *tassettes* , les *cuisseards* , les *bottines* ; c'est ce que l'on appelait l'*armure de pied en cap* , & c'était l'habillement des *Cavaliers* & des *hommes d'armes*. L'Infanterie n'avait qu'une portion de cette *armure* , savoir , le pot en tête , la *cuirasse* & les *tassettes* , fer qui était au bas de la *cuirasse* & qui couvrait les cuisses de l'homme armé : ces *tassettes* s'appelaient aussi *cuisseards*.

Remontons un peu plus haut , & si nous en croyons le témoignage de plusieurs Historiens , nous verrons que les premières armes qui étaient de bois , servaient uniquement pour combattre les

bêtes ; que Nemrod les employa contre les hommes , & que son fils Bélus fut le premier qui fit la guerre , d'où , selon quelques-uns , il a été appelé *bellum*. Diodore de Sicile prend ce Bélus pour Mars , & le sentiment de Josephe est que Moïse imagina d'armer les troupes avec du fer : ces armes étaient offensives ou défensives ; les premières servaient à attaquer l'ennemi , les autres à se garantir de ses coups.

Chez les Romains , les soldats armés à la légère , s'appelaient *Férentarii* , & les *Vélites* qui furent créés en 542 , cessèrent quand on donna le droit de Bourgeoisie à toute l'Italie. On leur substitua les Frondeurs , *Funditores* , & les Archers , *Jaculatores*. Les armes des *Vélites* étaient premièrement le fabre d'Espagne , commun à tous les soldats : ce fabre avait une excellente pointe & coupait des deux côtés , enforte que les soldats pouvaient se servir du bout & des deux tranchans : du tems de Polybe , ils le portaient à la cuisse droite. Ils avaient , en second lieu , sept *javelots* ou *demi-piques* qui avaient environ trois pieds de longueur avec une pointe de neuf doigts , pointe si fine , qu'on ne pouvait renvoyer le *javelot* quand il avait été lancé ; parce que cette pointe s'émoussait en tombant. Ces mêmes *Vélites* portaient un petit bouclier de bois d'un demi-pied de large , couvert de cuir : leur *casque* était une espèce de chaperon de peau , ap-



pellé *galea* ou *galerus*, qu'il faut bien distinguer des *casques* ordinaires qui étaient de métal & qu'on appelait *casia* : cette sorte de *casque* était assez connue chez les Anciens.

Les armes des piquiers & des autres soldats étaient premièrement un *bouclier* qu'ils appellaient *scutum*, différent de celui qu'ils nommaient *clypeus* ; celui-ci était rond, & l'autre ovale. La largeur du *bouclier* était de deux pieds & demi, sa longueur de près de quatre ; de façon qu'un homme en se courbant un peu, pouvait facilement s'en couvrir, parce qu'il était fait en forme de tuile creuse, *imbricata* : on faisait ces *boucliers* de bois léger & pliant qu'on revêtait de peau ou de toile peinte, usage qui dans la suite, a donné l'idée des armoiries. Le bout de ce *bouclier* était garni de fer, afin qu'il pût résister plus facilement & que le bois ne se pourrît point, quand on le posait à terre, comme on le faisait quelquefois. Au milieu, il y avait une bosse de fer à laquelle on attachait une courroie. Outre le *bouclier*, ces *Vélites* avaient des javelots qu'ils nommaient *pila* ; c'était l'arme propre des Romains : les uns étaient ronds & d'une grosseur à remplir la main ; les autres qui étaient quarrés, avaient quatre doigts de tour, & le bois avait quatre coudées de longueur. Au bout de ce bois, était un fer à crochet ; l'un & l'autre étaient

à-peu-près de la même longueur, & la moitié de ce fer tenait au bois, l'autre servait de pointe ; ainsi ce javelot avait en tout cinq coudées & demi de longueur, & le fer environ un doigt & demi d'épaisseur, ce qui prouve qu'il devait être fort pesant & percer tout ce qu'il atteignait. On se servait encore d'autres traits plus légers, qui ressembloient à-peu-près à des pieux.

Ces Guerriers portaient aussi un *casque* d'airain ou d'un autre métal, qui laissait le visage découvert ; de-là le mot de César à la bataille de Pharsale : *Soldats, frappez au visage*. On voyait flotter sur ce *casque* une aigrette de plumes rouges & blanches, ou de crin de cheval. A l'égard des citoyens de la première classe, ils étaient couverts d'une *cuirasse* faite de mailles ou chaînons, & qu'on appelait *samata* : il y en avait aussi d'écailles ou de lames de fer : celles-ci étaient pour les particuliers les plus distingués, & elles pouvaient couvrir tout le corps. Heliodore, *Æthiop. Liv. IX*, en fait une description fort exacte. Cependant la plupart portaient des *cuirasses* de lames d'airain de douze doigts de largeur, & qui couvraient seulement la poitrine.

Le bouclier, le *casque* & la *cuirasse* étaient enrichis d'or & d'argent, avec différentes figures qu'on gravait dessus ; c'est pourquoi on les portait toujours cou-

verts, excepté dans le combat & dans différentes cérémonies. Les Romains avaient aussi des bottines, mais quelquefois une seule à une des deux jambes. Les soldats sur-tout en chaussaient de petites, garnies de clous tout autour, & qu'on appelait *caligæ*, d'où est venu le mot de *Caligula* que l'on donna à l'Empereur Caius, parce qu'il avait été élevé parmi les simples soldats, dans le camp de Germanicus son père.

Dans les premiers tems, les Cavaliers, chez les Romains, n'avaient qu'une espèce de veste, afin de monter plus facilement à cheval. Ils n'avaient non plus ni étriers, ni selle, mais seulement une couverture qui leur en servait. Ils portaient aussi des piques très-légères & un *bouclier* de cuir; mais dans la suite, ils empruntèrent leurs armes des Grecs, armes qui consistaient en une grande épée, une pique longue, une *cuirasse*, un *casque* & un *bouclier*. Quelquefois aussi ils portaient des javelots. (Nieuport, *coutumes des Romains*.)

Les armes des Français, lorsque Clovis fit la conquête des Gaules, étaient la *hache*, le *javelot*, le *bouclier* & l'*épée*. Procope, Secrétaire du fameux Bélisaire, parlant de l'expédition qu'ils firent en Italie, sous Théodoric I, Roi de la France Austrasienne, dit que ce Roi, parmi les cent mille hommes qu'il conduisait avec lui, avait fort peu de Cavaliers, qu'ils étaient tous au-

tour de sa personne, & qu'eux seuls portaient des *javelots*, *qui soli hastas ferebant* ; tout le reste était infanterie. Ces piétons n'avaient ni arc, ni *javelot* ; *non arcu, non hastâ armati* ; toutes leurs armes étaient une *épée*, une *hache* & un *bouclier*. Le fer de la *hache* était à deux tranchans ; le manche était de bois & fort court. Au moment qu'ils entendaient le signal, ils s'avançaient, & au premier assaut, dès qu'ils étaient à portée, ils lançaient leur *hache* contre le *bouclier* de l'ennemi, le cassaient, & tuaient leur adversaire sur lequel ils sautaient l'*épée* à la main.

Les *casques* & les *cuirasses* n'étaient guère connus parmi les Français sous le règne de nos premiers Rois, mais peu-à-peu l'usage en fut introduit. Ces *cuirasses* alors étaient de cottes de mailles & couvraient le corps depuis la gorge jusqu'aux cuisses ; depuis, on y ajouta des manches & des chausses de pareille matière. Comme une partie de l'adresse des combattans, soit dans les batailles, soit dans les affaires particulières, était de trouver le défaut de la *cuirasse*, c'est-à-dire, les endroits où elle se joignait aux autres pièces de l'*armure*, afin de percer par-là son ennemi ; nos anciens *Chevaliers* s'appliquaient à remédier à cet inconvénient.

Guillaume le Breton & Rigord, tous deux Historiens de Philippe Auguste, remarquent que ce fut de leur tems, ou un peu auparavant, que les *Che-*

valiers réussirent à se rendre presque invulnérables par l'expédient qu'ils imaginèrent de joindre tellement toutes les pièces de leur *armure*, que ni la lance, ni l'épée, ni le poignard ne pussent guère pénétrer jusqu'à leurs corps, & de les rendre si fortes, qu'il fût impossible de les percer. Voici les paroles même de Rigord : » Le *Chevalier* Pierre » de Mauvoisin, à la bataille de Bovines ; saisit » par la bride le cheval de l'Empereur Othon, & » ne pouvant le tirer du milieu de ses gens qui » l'entraînaient, un autre *Chevalier* porta à ce » Prince un coup de poignard dans la poitrine, » mais il ne put le blesser, tant les *Chevaliers* de » notre tems sont impénétrablement couverts ». Il ajoute en parlant de la prise de Renaud de Dammartin, Comte de Bologne, qui était dans la même bataille du parti d'Othon, » que ce Comte étant » abattu & pris sous son cheval . . . . . un fort garçon appelle *Comote*, lui ôta son casque & le » blessa au visage . . . . . qu'il voulut lui enfoncer le » poignard dans le ventre, mais que les bottes du » Comte étaient tellement attachées & unies aux » pans de la *cuirasse*, qu'il lui fut impossible de » trouver un endroit pour le percer ».

Guillaume le Breton décrivant la même bataille, dit la même chose encore plus expressément, & donne une preuve certaine que cette manière de s'armer avec tant de précaution était absolument

nouvelle ; aussi dans les batailles , on songeait à tuer les chevaux pour renverser les Cavaliers , & ensuite à les affommer ou à les prendre , parce qu'on ne pouvait venir à bout de percer leurs armures.

..... *Equorum viscera rumpunt ,  
Demissis gladiis Dominorum corpora quando  
Non patitur ferrè contingi ferrea vestis ;  
Vincibiles magis existunt in pulvere strati :  
Sed nec tunc acies valet illos tangere ferro .  
Ni prius armorum careat munimine corpus .  
Tot ferri sua membra plicis , tot quisque patenis  
Pectora , tot coriis , tot gambusonibus armant .  
Sic magis accenti sunt se muntre modetati ,  
Quam fuerint olim veteres . . . . .*

Ainsi , dans le tems dont parle cet Ecrivain , pourvu que le cheval ne fût pas renversé , le Chevalier qui se tenait ferme sur ses étriers , était invulnérable aux coups de son ennemi qui pour le blesser , n'avait d'autre ressource que de donner dans la visière du casque , mais il fallait être très-adroit pour y réussir , & les exercices pratiqués dans les Tournois , celui de diriger la lance dans les courses de la bague , en un mot , tous les autres divertissemens militaires étaient autant de moyens que l'on avait imaginés pour acquérir cette adresse. D'après toutes ces précautions , les combattans ne recevaient guère que des contusions & rarement ils étaient blessés jusqu'au sang : les plus robustes étaient presque toujours sûrs d'obtenir l'avantage ,

l'avantage, & la force du corps était une des qualités nécessaires du Héros.

» Quant aux hommes de cheval, dit Faucher,  
 » ils chauffaient des *chausses de mailles*, des épe-  
 » rons à molettes aussi larges que la paume de la  
 » main; car c'est un vieux mot que le *Chevalier*  
 » commence à s'armer par les chausses; puis on  
 » donnait un *gobiffon*..... C'était un vêtement  
 » qui descendait jusques sur les cuisses. Dessus ce  
 » *gobiffon*, ils avaient une chemise de *mailles*,  
 » longue jusqu'au-dessous des genoux, appelée  
 » *auber* ou *hauber*, du mot *albus*, pour ce que les  
 » *mailles* de fer bien polies, forbies & reluisantes,  
 » en semblaient plus blanches. A ces chemises  
 » étaient cousues les chausses, ce disent les An-  
 » nales de France, en parlant de Renaud, Comte  
 » de Dammartin, combattant à la bataille de Bo-  
 » vines. Un capuchon ou coëffe, aussi de mailles,  
 » y tenait pour mettre la tête dedans; lequel  
 » capuchon se rejetait derrière, après que le *Che-*  
 » *valier* s'était ôté le *heaume*, & quand ils vou-  
 » laient rafraîchir sans ôter tout leur harnois, ain-  
 » si que l'on voit dans plusieurs sépultures, le *hauber*  
 » ou *brugne*, ceint d'une ceinture en large cour-  
 » roie.... Et pour dernière arme offensive, un  
 » *elme* ou *heaulme*, fait de plusieurs pièces de fer  
 » élevées en pointe, & lequel couvrait la tête, le  
 » visage & le chinon du cou, avec la *visière* &

» *ventaille* qui ont pris leur nom de *vue* & de *vent* ,  
 » lesquels pouvoient s'élever & s'abaisser pour pren-  
 » dre vent & haleine ; ce néanmoins fort poissant  
 » & si mal-aisé , que quelquefois un coup bien af-  
 » sené au *nasal* , *ventrale* , ou *vistère* , tournoit le  
 » devant derrière , comme il avint en ladite bataille  
 » de Bovines , à un *Chevalier* François.... Depuis ,  
 » quand ces *haulmes* ont mieux représenté la tête  
 » d'un homme , ils furent nommés *Bourguignotes* ,  
 » possible , à cause des Bourguignons inventeurs ;  
 » par les Italiens *serlades* , ou *celates armets*. ....  
 » Leur cheval étoit volontiers houffé , c'est-à-dire ,  
 » couvert & caparaçonné de soie , aux armes &  
 » blasons du *Chevalier* , & pour la guerre , de cuir  
 » bouilli , ou de bandes de fer « .

Cette manière de s'armer tout de fer , a duré  
 long-tems en France , & elle était encore en usage  
 sous Louis XIII , parce qu'il y avait peu de tems  
 qu'on avait cessé de se servir de la lance , & le fer  
 était nécessaire contre cette espèce d'*arme* dont on  
 ne pouvoit se parer que par la résistance la plus  
 forte. Sur la fin du règne de Louis XIII , notre  
 cavalerie était encore armée de même , & voici  
 comme en parle un Officier de ce tems-là , dans  
 son ouvrage des *Principes de l'Art Militaire* ,  
 imprimé en 1641.

» Ils sont si bien armés , dit-il , ( nos gens de  
 » cheval ) qu'il n'est pas besoin de parler d'autres



» armes ; car ils ont la *cuirasse* à l'épreuve de l'ar-  
 » quebuse , & les *tassettes* , *genouillères* , *hausse-*  
 » *cols* , *brassards* , *gantelets* , avec la *salade* dont la  
 » visière s'élève en haut , & fait une belle montre...  
 » Il les faut armer à cru & sans casques , car  
 » cela a bien plus belle montre , & pourvu que la  
 » cuirasse soit bonne , il n'importe du reste. Il serait  
 » bon que seulement la première brigade qui serait  
 » au premier rang , eût des lames avec des pistolets ,  
 » car cela ferait un grand effort , soit aux hommes ,  
 » soit aux chevaux des ennemis : mais il faudrait  
 » que ces lanciers-là fussent bien adroits , autre-  
 » ment ils nuisent plus qu'ils ne servent ».

Dans ces mêmes tems , les chevaux avaient aussi leurs armes défensives. D'abord on les couvrit de cuir , ensuite on leur garantit la tête avec des lames de fer , & on réserva le cuir bouilli seulement pour les flancs & le poitrail. Ces armes s'appelaient des *bardes* , & le cheval ainsi accoutré , se nommait *cheval bardé*. ( Nous en donnerons un modèle. ) Selon Fauchet , ces couvertures étaient de cuir ou de fer , & dans la *chronique* de Cefinar , sous l'an 1298 , on lit qu'elles étaient faites de *mailles* de fer comme les *haubers*. *Hi equi cooperti fuerunt cooperturis ferreis , id est , veste & ferreis circulis contexta* ; mais cela n'était pas général. Par une lettre de Philippe le Bel , datée du 20 Janvier 1303 , au bailli d'Orléans , il est ordonné que ceux qui avaient , en terres , cinq

cens livres de revenu dans ce Royaume , aideraient d'un Gentilhomme *bien armé*, & *bien monté* d'un cheval de cinquante livres tournois , & *couvert de couverture de fer*, ou *couverture de pourpoint*, & le Roi Jean , dans ses lettres du mois d'Août 1353 , écrit aux Bourgeois & aux Habitans de Nevers , de Chaumont en Bassigni , & autres villes ; qu'ils eussent à envoyer à Compiègne , à la quinzaine de Pâque , le plus grand nombre d'hommes & de chevaux *couverts de mailles* qu'ils pourraient , pour marcher contre le Roi d'Angleterre. Depuis, on se contenta de leur couvrir la tête & le poitrail de lames de fer , & les flancs , de cuir bouilli.

Il est fait encore mention de cette *armure* dans une Ordonnance de Henri II. » Ledit homme » d'armes fera tenu de porter arme petit & grand , » *garde-bras*, *cuirasse*, *cuissards*, devant de *grèves*, » avec une grosse & forte lance , & entretiendra » quatre chevaux , & les deux de service pour la » guerre , dont l'un aura le devant garni de *bardes*, » avec le *chamfrain* & les *flancois* ; & si bon lui » semble , aura un pistolet à l'arçon de la selle ». C'étaient ces *flancois*, c'est-à-dire , ce qui couvrait les flancs du cheval , qui étaient de cuir bouilli. Les Seigneurs les ornaient souvent de leurs écussons ; nos Rois les semaient de fleurs de lys , & quelquefois de quelques pièces des *armoiries* d'un pays conquis.

Le *chamfrain* qui était de métal ou quelquefois aussi de cuir bouilli, servait encore d'arme défensive au cheval; il lui couvrait la tête par-devant, &c'était comme une espèce de masque qu'on y ajoutait. On en voit un de ce même cuir au magasin d'armes de l'Arsenal de Paris. Il y a dans le milieu un fer rond & large qui se termine en pointe assez longue; c'était pour percer tout ce qui se présenterait, & tout ce que la tête du cheval choquerait. Cette *armure* servit d'abord contre la lance, & depuis contre le pistolet. Les Seigneurs Français se piquaient fort de magnificence sur cet article, & il est rapporté dans l'Histoire de Charles VII, que le Comte de St-Pol au siège de Harfleur, l'an 1449, avait à son cheval d'*armes*, c'est-à-dire, à son cheval de bataille, un *chamfrain* prisé trente mille écus. Il fallait qu'il fût d'or & merveilleusement travaillé. Il est encore marqué dans l'histoire du même Roi, qu'après la prise de Bayonne par l'armée de ce Prince, le Comte de Foix, en entrant dans la Place, avait la tête de son cheval couverte d'un *chamfrain* d'acier, garni d'or & de pierreries, que l'on estimait quinze mille écus d'or; mais communément ces *chamfrains* n'étaient que de cuivre doré pour la plupart, ou de cuir bouilli, ainsi qu'on le voit par un compte de l'an 1316, à la Chambre des Comptes de Paris, où il est dit, entr'autres choses : *Item, deux chamfrains dorés & un de cuir.* On

trouve dans le *Traité de la Cavalerie Française de M. de Mongommeri*, sous Henri IV, qu'on donnait encore de son tems des *chamfrains* aux chevaux. Le but principal de cette *armure* n'était pas seulement de conserver ces animaux & d'épargner la dépense d'en acheter d'autres, mais c'est qu'il y allait souvent de la vie & de la liberté des Gendarmes mêmes, qui étaient infailliblement tués ou blessés s'ils venaient à tomber, attendu que leurs armes étaient si pesantes, qu'ils ne pouvaient se relever de dessous leurs chevaux. Ces armes défensives, comme on l'a vu plus haut, étaient nécessaires pour les hommes comme pour leurs montures, & garantissaient les uns & les autres des coups de lance auxquels ils étaient exposés. Ainsi, depuis qu'on ne s'est plus servi de ces mêmes armes, on a abandonné non-seulement les *chamfrains*, mais encore tous ces harnois dont on a parlé, à cause de leur pesanteur & de la dépense qu'ils occasionnaient.

Pour les armes défensives de l'Infanterie, on en trouve la description dans une Ordonnance de Jean V, Duc de Bretagne, publiée en l'an 1525.

„ Jean par la grace de Dieu . . . . . voulons . . . . .  
 „ & ordonnons que des gens du commun de notre  
 „ Pays & Duché, en outre, les Nobles, se met-  
 „ tent en appareil promptement & sans délai; sa-

» voir, est de chaque paroisse, trois ou quatre,  
 » cinq ou six, ou plus, selon le grand ou qualité  
 » de la paroisse, lesquels ainsi choisis & élus,  
 » soient garnis d'armes & habillemens qui ensui-  
 » vent..... Savoir, est ceux qui sauront tirer de  
 » l'arc, qu'ils ayent *arc*, *trouffe*, *capeline*, *cour-*  
 » *tille*, *hache*, ou *mail de plomb*, & soient ar-  
 » més de forts *jacques*, *capelines*, *haches*, ou  
 » *bouges*, avec ce, ayant *paniers* de tremble, ou  
 » autre bois plus convenable qu'ils pourrout trou-  
 » ver, & soient les paniers assez longs pour couvrir  
 » haut & bas «.

Les armes défensives qu'on donne ici aux pié-  
 tons, sont la *capeline*, le *jacques* & le *panier*.  
 La *capeline* était une espèce de *casque* de fer,  
 & le *jacques* une sorte de juste-au-corps;  
 les piétons portaient cet habillement garni de  
*laifches*, c'est-à-dire, de lames de fer, ou de  
*mailles* entre la doublure & l'étoffe. Les *pa-*  
*niers* de tremble servaient de boucliers aux  
 piétons, & on les appelait *paniers*, parce qu'en  
 dedans, ils étaient creux & faits d'osier. Cet  
 osier était couvert de bois de tremble, ou  
 de peuplier noir, qui est un bois blanc & fort léger.  
 Ils étaient assez longs pour couvrir tout le corps &  
 formaient des espèces de *targes*.

Du tems de François I, les piétons avaient, les  
 uns des corcelets de lames de fer, qu'on appelait

*hallecrets* ; les autres , une veste de maille , comme nous l'apprenons du Livre attribué à Guillaume du Bélay , Seigneur de Lerngei. » La façon du tems » présent , dit-il , est d'armer l'homme de pié , d'un » *hallecret* complet , ou d'une chemise , ou *golletto* » de mailles & *cabasset* ; ce qui me semble , ajout-  
 » te-t-il , suffisant pour la défense de la personne ,  
 » & le trouve meilleur que la *cuirasse* des Anciens  
 » n'était ». L'*armure* des francs Archers doit avoir  
 été à-peu-près la même que celle du reste de l'In-  
 fanterie Française. Nous avons vu de notre tems ,  
 donner encore aux Piquiers des *cuirasses* de fer  
 contre les coups de pistolet des *Cavaliers* qui les  
 attaquaient en caracolant , pour faire brèche au ba-  
 taillon , & ensuite l'entourer. M. de Puysegur ,  
 dans ses Mémoires , dit qu'en 1387 , les Piquiers  
 des Régimens des Gardes & de tous les vieux  
 Corps , avaient des *corcelets* , & qu'ils en portèrent  
 jusqu'à la bataille de Sedan qui fut donnée en  
 1641. ( *Encyclop.* p. 686. )

La *cuirasse* dont nous avons dit quelque chose ,  
 était d'un usage très-ancien , & dans le fameux ta-  
 bleau de la prise de Troye par Polygnote , on voyait  
 sur un autel la représentation d'une *cuirasse* com-  
 posée de deux pièces dont l'une couvrait le ventre  
 & l'estomac , l'autre le dos & les épaules. La partie  
 antérieure était concave , & les deux pièces se joi-  
 gnaient ensemble par deux agraffes.

Il y en avait de trois sortes chez les Grecs & chez les Romains ; les unes de cuir , les autres de fer , les troisièmes de drap battu & piqué , c'est-à-dire , comme Pline l'assure , de plusieurs doubles de cette étoffe , unis ensemble. Telle était celle d'Alexandre , selon Dion de Nicée , & celle de Galba dont il est fait mention dans Suétone qui dit , en parlant de la sédition excitée à Rome par la révolte d'Othon : *Loricam tamen induit linteam , quam haud dissimulant parum adversus tot mucrones profuturam*. Dans ses observations sur Lampridius , Saurmaise remarque qu'on avait inventé cette armure pour le soulagement des soldats. Vraisemblablement on mettait des cuirasses de fer par-dessus , quoique les premières eussent une telle consistance , qu'elles étaient à l'épreuve des traits ; & dans la Vie d'Isaac I , Nicéas rapporte que Conrad combattit long-tems sans bouclier , couvert seulement d'une cuirasse de linge.

La cuirasse de cuir était celle que Varron appelle *pectorale corium* , & Tacite nous apprend que les Chefs des Sarmates en faisaient usage. *Id Principibus ac nobilissimo cuique tegmen , ferreis laminis , aut padurio corio concertum*.

Cependant le fer était la matière la plus ordinaire dont elles étaient composées , & les Perses nommaient *clibanarios* les soldats qui portaient ces sortes de cuirasses , nom dérivé du mot *clibanum*

qui signifiait une tuile de fer : mais elles étaient si pesantes , qu'on y en substitua d'autres faites de lames du même métal , couchées les unes sur les autres & attachées sur du cuir ou de la toile. Celles-ci furent remplacées par la *cotte de maille* & l'*haubergeon* ; du reste , il est probable , d'après le témoignage des Anciens , que la *cuirasse* ne passait pas la ceinture , quoique la frange dont elle était bordée , descendît jusqu'aux genoux. Le droit de la porter était autrefois en France un titre d'honneur dont était privé celui qui avait douze mé-tairies & qui manquait au service qu'il devait au Roi. On peut voir cette décision dans les *Capitulaires* où la *cuirasse* est appelée *brunia*.

Le *bouclier* dont on se servait pour se défendre des coups de l'ennemi , se passait dans le bras gauche , & sa figure a varié chez tous les peuples aussi souvent que chez les Français. Il y en avait de ronds ou ovales qu'on appelait des *rondelles* , & d'autres presque quarrés , mais qui vers le bas , s'arrondissaient ou s'allongeaient en pointe. Ceux des pié-tons étaient plus longs que ceux de la Cavalerie , & quelques-uns couvraient presque tout le corps ; on les appelait *targes* , nom que l'on donnait encore à d'autres *boucliers* dont on ne faisait point usage pour combattre , mais pour se mettre à l'abri des traits.

• Selon plusieurs Savans , le mot *bouclier* est dérivé



de *buccularium* ou *buçcula*, parce que sur chacun d'eux, on représentait des têtes ou gueules de gorgone, de lion, ou d'autres animaux.

Cléomènes établit à Sparte l'usage des *boucliers* à anses; c'était par-là que l'on passait le bras, & ces *boucliers* étaient plus commodes, plus sûrs que les précédens qui ne tenaient qu'à des courroies attachées avec des boucles.

Aux *boucliers* des Anciens ont succédé chez les Modernes, les *écus*, *rondaches* ou *rondelles*, *boucliers* ronds & petits que les Espagnols portent encore quand ils marchent de nuit.

A l'égard des *boucliers votifs*, c'étaient des espèces de disques de métal, que l'on consacrait aux Dieux & que l'on suspendait dans leurs Temples, soit en mémoire d'une victoire ou d'un héros, soit en action de grâces d'un triomphe remporté sur les ennemis dont on offrait les *boucliers* pris sur eux, comme un trophée agréable à la Divinité. Ces *boucliers votifs* différaient des *boucliers* ordinaires, en ce que les premiers étaient ordinairement d'or ou d'argent, les autres d'osier & de bois revêtu. Lorsque Lucius Martius eut défait les Carthaginois, on porta au Capitole un *bouclier* d'argent qui se trouva dans le butin & qui pesait cent trente-huit livres. Celui que les Espagnols avaient offert à Scipion, en reconnaissance de sa modération & de sa générosité, pèse quarante-deux marcs. On le voit dans le

Cabinet du Roi. En général, ces boucliers se nommaient *chypei*, *disci*, *cicli*, *aspides*, nom qui convenait également à ceux que l'on portait à la guerre; mais en particulier, on les appelait *pinaces*, *tableaux*, parce qu'on y représentait les grands hommes & leurs belles actions; *stelopiankia*, *tableaux attachés à des colonnes*, parce que souvent on les y suspendait; *protoniani*, *bustes*, parce qu'ordinairement celui du héros en était le principal ornement; *sthetaria* dérivé du mot grec qui signifie *pectus*, parce que les Guerriers n'y étaient vus que jusqu'à la poitrine. Il était permis aux Citoyens d'ériger ces monumens dans les Chapelles particulières, mais ils ne pouvaient en placer dans les Temples, sans y être autorisés par le Sénat.

Le *casque* était l'arme défensive dont on se couvrait la tête & le col. Il avait une visière faite de petites grilles qui se baissaient durant le combat, & se relevaient pour prendre l'air, en rentrant sous le front du *casque*. Il était profond & s'étrecissait en s'arrondissant par en haut, ce qui lui donnait à-peu-près la figure d'un cône. Il avait une mentonnière dans laquelle entrait la *visière* quand elle était baissée, & au-dessus, une espèce de collet de fer qui descendait jusqu'au défaut des épaules. Il était séparé du *casque*, & s'y joignait par le moyen d'un collier de métal.

Le Gendre a remarqué qu'autrefois en France,

tous les Gendarmes avaient le *casque* : le Roi le portait doré, les Ducs & les Comtes, argenté, les Gentilshommes d'ancienne race, d'acier poli, & les autres, de fer simplement.

On voit des *casques* sur les anciennes Médailles, & c'était par-là que les Souverains & les Dieux mêmes se distinguaient. Celui qui couvre la tête de la figure de Rome, est garni de deux ailes, comme celui de Mercure. On s'en sert encore aujourd'hui comme d'une marque de noblesse & de fiefs nobles ; il en fait voir les différens degrés, selon sa nature & sa situation, à plus ou moins de vues sur les écus. Les Rois & les Empereurs le portent dor broché, brodé & damasquiné, tarré de front, la *visière* entièrement ouverte, sans grille, ni barreaux.

Les Princes & les Ducs le portent également d'or, & tarré de front, sans *visière*, mais un peu moins ouvert pour marquer une moindre dignité, & quand ils font usage des barreaux, ils en mettent jusqu'à onze.

La *cotte-d'armes* était l'habillement militaire qu'on mettait par-dessus la *cuirasse* : elle distinguait un parti d'un autre parti, & le soldat, de son Général. Chez les Anciens, on la nommait *chlamys*, *paludamentum*, *sagum*, & si l'on en croit la plupart des Auteurs, ce n'était qu'une draperie ouverte de tous les côtés, qui s'attachait sur l'épaule

droite avec une boucle ou ardillon. Macrobe rapporte que les Anciens comparaient la mappe-monde à une *cotte-d'armes* : Plutarque ajoute qu'Alexandre le Grand vit avec plaisir le plan que les Architectes avaient fait de la ville d'Alexandrie, qui avait la figure d'une *cotte-d'armes* Macédonienne. Ce qui prouve encore que ces *cottes-d'armes* chez les Romains, ainsi que chez les Grecs, n'étaient qu'une draperie qui n'était pas fermée, c'est que Néron, au rapport de Suétone, s'en servait pour berner & faire sauter en l'air ceux qu'il rencontrait la nuit dans les rues : plaisir digne de cet imbécille tyran !

Un autre passage du même Auteur ( Vie d'Otthon ) détermine encore plus précisément la forme de la *cotte-d'armes* des Romains. Cet Ecrivain, après avoir dit qu'un Centurion nommé *Cornélius*, étant venu à Rome solliciter le Consulat pour son Général, & voyant que ses sollicitations étaient infructueuses, leva sa *cotte-d'armes*, & dit en montrant la garde de son épée, » Voilà de quoi vous porter à m'accorder ma demande « . *Rejēcto sagulo, ostendens gladii capulum, non dubitasse in Curia dicere, hic faciet, si vos non feceritis*. On voit par ces paroles, que la *cotte-d'armes* couvrait les armes de cet Officier, & qu'il fut obligé de la relever pour montrer son épée, ce qui ne peut convenir à la *cuirasse*. Ces fortes d'armes, comme les écharpes de nos Cantabres dans la dernière

guerre, servaient à distinguer les soldats de chaque parti; celles des Empereurs & des Généraux d'armée se nommaient *paludamentum*, & celles des bas-Officiers & des Soldats, *sagum*. Les hauts-Officiers en avaient de fort longues & de fort riches, mais le Général était le seul qui eût le privilège d'en porter une de pourpre : il la prenait en sortant de la Ville, & il la quittait avant que d'y rentrer.

A l'égard des *sayons* ou *cottes-d'armes* des Germains, il ne leur venaient que jusqu'aux hanches. Cluvier nous en a conservé la forme; c'était une espèce de manteau qui descendait jusqu'aux hanches & qui était attaché pardevant, avec une agraffe ou une petite cheville.

Cependant les Français, quoiqu'originaires de la Germanie, avaient coutume de porter ces manteaux plus longs : le Moine de Saint-Gal dit qu'ils descendaient par devant & par derrière jusqu'à terre, & que par les côtés, ils touchaient à peine les genoux. Dans la suite, on adopta la *cotte-d'armes* des Gaulois, qui, au rapport du même Auteur, était beaucoup plus courte & plus propre pour la guerre. Quelques siècles après, Charles-magne rétablit l'ancien usage, & il paraît que sous Louis le Débonnaire, on était revenu à la *cotte-d'armes* de ces Gaulois que nous venons de citer. Dans les guerres continuelles que les successeurs de

ce dernier Prince eurent à soutenir , la mode rechangea , & comme alors la plupart des militaires étaient continuellement à cheval , non-seulement la *cotte-d'armes* couvrait tous leurs habits , mais leur magnificence se renferma dans cet habillement militaire qu'ils faisaient ordinairement de drap d'or & d'argent , de riches fourrures d'hermines , de martres zibelines , de gris , de vair , & autres pannes qu'on peignait même de différentes couleurs. Marc Velfer ( *Lib. IV. Rer. Aug.* ) prétend que les *Héraults d'armes* ont emprunté de ces *cottes-d'armes* les métaux , les couleurs & les pannes qui entrent dans la composition des *armoiries*.

La *Cotte-d'armes* de Thibaut VI, dit le Jeune, mort en 1218, était sans manches , fendue par-devant , & descendait jusqu'aux mollets : elle est représentée sur les vitres de Notre-Dame de Chartres.

Celle de S. Louis , en 1270 , est de la même forme & peinte sur les vitres de la même Eglise ; elle n'est point armoriée , mais au contraire verte & unie : par-dessus , on voit une ceinture à laquelle sans doute on attachait l'épée.

Celle de Jean Chastelain de Torote , Sire de Honnecourt , mort en 1325 , & dont le tombeau est dans le Cloître de l'Abbaye d'Orcamp , est aussi sans manches , mais infiniment plus courte : elle ne descend que jusqu'à la moitié des cuisses : par le bas , elle est découpée en pointe & serrée sur le corps ,

corps de manière à marquer la taille, sans ouverture sur le devant qui est armoirié : probablement elle se laçait sur l'un des côtés.

Celle de Philippe le Bel à Notre-Dame de Paris, est large du corps, ainsi que des manches qui descendent à la moitié de l'avant-bras ; elle touche les genoux, & sur les côtés, elle est fendue jusques aux hanches, comme une chemise : elle est bleue & semée de fleurs de lys d'or.

Nous aurons occasion de donner des exemples des *cottes-d'armes* des tems postérieurs, & nous ferons seulement ici une remarque qui se présente d'elle-même ; c'est que sous des noms différens, nous avons ce même accoutrement sous les yeux, & sans parler de nos *Hétauts d'armes* qui l'ont conservé, les soubrevestes des *Mousquetaires* étaient les véritables *cottes-d'armes*, ainsi que les casques des *Gardes de la Prévôté de la Ville* & celles des *Gardes de la Manche*.

#### EXPLICATION de la Planche précédente.

A, A, A, A, A, A. Casques de différens siècles.

Celui qui est marqué de l'année 1228, appartenait à Thibaut VI. On le voit sur les vitres de Notre-Dame de Chartres.

Celui de 1270 était à St. Louis : il est peint sur les vitres de la même Eglise.

Celui de 1325 couvrait la tête de Jean Chastelain

dont nous venons de parler : il est représenté sur son tombeau dans le Cloître de l'Abbaye d'Orcamp.

Celui de 1328 était à Philippe le Bel & tel qu'on le voit sur le monument élevé pour ce Prince dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, en mémoire de la victoire qu'il remporta sur les Flamands à Mons, l'an 1304.

Celui de 1410 était celui du Duc de Bourbon, deuxième du nom, & nous l'avons fait dessiner d'après le Livre des hommages du Beauvoisis.

Celui de 1480 est un *casque* sans timbre, ni cimier, représenté dans la description du Tournoi de René d'Anjou.

B. *Brassards* de cuir bouilli, assemblés avec des nervures de cuir blanc.

C. *Brassards* de fer.

D. D. *Gantelets* de différentes formes. Le *gantlet* était, comme on le voit, une espèce de gros gant de fer dont les doigts étaient couverts de lames par écailles, & qui faisait partie de l'ancienne *armure*.

E. *Epées & masses* de Tournois : c'est ainsi que ces armes sont dépeintes dans la description de celui de René.

F. *Cuirasse* de Tournois avec *eubergeon* ou *cotte* de maille.

G. *Lance* singulière du Tournoi fait à Paris.



à l'occasion de l'entrée de la Reine Isabelle de Bavière, en 1389.

H. *Epée & poignard* du Chastelain de Torote.

I. *Epée* du Duc de Bourbon.

L. *Chausses* de fer de Philippe le Bel : dans la statue qui le représente, l'*armure* du pied est faite à la *Poulaine*, ce qui prouve l'antiquité de cette chaussure dont on aperçoit déjà des vestiges dans celle du Comte du Maine que nous avons donné dans le Volume précédent.

MM. *Chausses* de fer du Duc de Bourbon : il faut observer que jusqu'à Philippe le Bel, il n'y a pas de monument qui constate l'usage de la chaussure en fer. Jusques-là, les Guerriers étaient couverts de mailles depuis les pieds jusqu'à la tête. A mesure que l'occasion s'en présentera, nous parlerons des différens changemens survenus dans les *armures* : celles dont nous offrons les dessins, étaient les plus essentielles à indiquer aux Acteurs, attendu que leur ancienneté les a fait oublier.

#### ENTREMENTS.

Dans les XIII, XIV & XV<sup>e</sup> siècles, les Rois & les plus grands Seigneurs du Royaume ont joint à la somptuosité des banquets solennels, certains divertissemens, jeux & spectacles qui consistaient

le plus souvent en pantomimes, farces de Baladins & représentations théatrales : ces divertissemens avoient été imaginés pour occuper les convives dans l'intervalle des services d'un grand festin, & de-là, ils prirent le nom d'*entremets*, nom que l'on a donné depuis, aux intermèdes que l'on jouait dans les entr'actes des anciennes pièces.

Albéric rapporte dans sa *Chronique*, qu'en 1237, lors du mariage de Robert, frère de S. Louis, avec Mahaut Comtesse d'Artois, fille du Duc de Brabant, il y eut à Compiègne un superbe festin accompagné d'*entremets* dans lesquels on vit un homme à cheval marcher sur une corde tendue, & que la salle était remplie de Ménestriers qui montés sur des bœufs couverts de drap écarlate, donnaient du cor à chaque service.

On lit dans Froissard, qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas de banquet royal où l'on ne vît *Ménestriers de bouche, & de bas métier*, appareillés devant le Roy & faisant leur devoir : *ès festins des noces y avoit au milieu d'un souper moult honorablement servi de tout ce qui étoit possible, plusieurs momeries & morisques richement accoutrées qu'il faisoit bon voir.*

En 1378, le Roi Charles V donna à l'Empereur Charles IV son oncle, de la Maison de Luxembourg, un repas dans lequel il y eut, selon la *Chronique* de Nangis, deux *entremets* qui représentaient

la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon. Aux nœces d'Isabeau de Bavière qui épousa le Roi Charles IX, il y en eut un autre qui figurait la prise de Troye par les Grecs; mais le plus singulier de tous par l'excès de sa magnificence & par la singularité de son spectacle, est celui qu'Olivier de la Marche décrit dans ses Mémoires, & qui fut donné en 1453, à Lille en Flandre par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne.

L'époque de cet *entremets* est remarquable & remonte au tems où Mahomet II, Empereur des Turcs, se disposait à conquérir Constantinople, Capitale & reste infortuné de l'Empire des Grecs. Le dernier Empereur Chrétien d'Orient, se vit forcé d'envoyer demander des secours à tous les Princes qui professaient sa religion, & entr'autres, il s'adressa au Duc de Bourgogne : celui-ci fut flatté de cette démarche, mais il craignait de compromettre ses forces, & il mit plus d'ostentation dans la manière dont il répondit, qu'il ne fit d'efforts efficaces pour soutenir l'Empereur. D'après cela, il sembla qu'il allait partir pour une croisade, & en conséquence, il rassembla ses principaux Vassaux, ses Généraux, en un mot tous ses grands Officiers dans un banquet dont nous avons parlé plus haut, *pag. 29 & suiv.* au sujet de la fameuse cérémonie du *Vau du Paon*. Au détail que nous en avons offert, nous ajouterons ici ceux des *entremets* rapportés par l'Historien

que nous venons de citer, & ce que nous allons tirer de cet Auteur, suffira pour faire connaître parfaitement le genre de ces sortes de spectacles.

Adolphe de Clèves, oncle du Duc de Bourgogne, fut le premier qui en donna l'idée à Lille en Flandre, dans une salle immense remplie de tables, ou plutôt de théâtres assez vastes. Sur l'un d'eux, il avait fait placer un navire dont les voiles étaient déployées, & qui était monté par un *Chevalier* armé de pied en cap : devant lui, l'on voyait un grand cygne d'argent, orné d'un collier d'or auquel tenait une longue chaîne du même métal, & qui semblait tirer le navire : près de là, s'élevait un château baigné par un fleuve sur lequel flottait un faucon : ces différens objets étaient l'emblème d'un trait de l'ancienne histoire de la maison de Clèves & rappelaient qu'autrefois un cygne traversant le fleuve du Rhin, amena miraculeusement jusqu'au château de Clèves un *Chevalier* célèbre par ses exploits, & qui devenu l'époux de la Princesse du pays, fut le Chef dont cette illustre maison prétendait descendre.

Dans le banquet que donna Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, les convives furent amusés par de magnifiques *entremets*, & sur l'une des tables, on voyait une église remplie de chantres dont la voix était accompagnée d'un carillon de cloches. Sur l'autre, s'élevait une roche au haut de laquelle

était un enfant nud qui versait de l'eau-rose. Sur la troisième, un vaisseau garni de tous ses agrets & rempli de marchandises, ainsi que de mariniens.

Sur la quatrième, était une grande & superbe fontaine avec des ornemens en verre & en plomb artistement travaillés : cette même table était couverte d'arbrisseaux, de fleurs, de verdure, de pierres de toute couleur, & au milieu, paraissait un S. André qui avait sa croix devant lui : par un des côtés de cette croix, jaillissait une source d'eau qui retombait & se perdait dans une prairie.

Sur une cinquième table, était placé un énorme pâté qui renfermait vingt-huit joueurs d'instrumens, & plus loin de là, on apercevait un château flanqué de tours sur l'une desquelles était la fameuse Mélusine en forme de serpent : au bas de ces tours, deux fontaines jetaient de l'eau d'orange qui allait remplir les fossés du château : près de là, tournait un moulin au haut duquel était perchée une pie, & l'on avait figuré des gens de tous états qui la tiraient à coups de flèche pour signifier que la chasse de cet oiseau était permise au peuple : on avait aussi représenté un vignoble & des tonneaux ; l'un d'eux donnait un liqueur douce, l'autre, un breuvage amer, & des figures d'hommes placées dessus, tenaient un écrit qui disait : *Qui en veut, y en prenne.*

Ailleurs, c'était un désert au milieu duquel on

voyait un tigre combattant un serpent; un homme sauvage monté sur un chameau qui avait du mouvement & qui semblait cheminer; un paysan qui avec une perche battait un buisson dont il faisait sortir une multitude de petits oiseaux; un Chevalier & sa Dame qui étaient à table dans un verger enclos d'une haye de rosiers; un manant qui paraissait se moquer d'une Belle trompée dans ses amours; un fou qui grimpé sur un ours, parcourait les vallons & les montagnes couverts de neige & de glace; un lac environné de villes & de châteaux : ici, c'était une forêt merveilleuse garnie d'arbres des Indes & remplie d'une foule d'animaux de toute espèce, qui semblaient vivans; là, c'était un lion attaché à un arbre, & un homme qui avait l'air d'exciter un chien à déchirer cet animal furieux : plus loin, enfin, on découvrait un mercier passant par un village & entouré de paysans qui visitaient sa marchandise.

Nous ne nous arrêterons pas à faire la description du banquet, & nous nous contenterons de dire qu'à côté du buffet couvert de vases d'or & d'argent, ainsi que de cristal enrichi de pierres précieuses, était représentée une grande femme nue dont la mamelle droite jettait continuellement de l'hypocras : près de cette image, on voyait un lion vivant & retenu par une chaîne de fer à un pilier sur lequel était écrit : *Ne touchez à ma Dame,*

Lorsque l'on fut à table, on entendit dans l'église de *l'entréme*s des airs chantés par plusieurs voix, & un berger sortant du pâté, vint y mêler les sons de sa musette; ensuite un cheval superbement enharnaché vint à reculons par la principale porte de la salle: il était monté par des hommes assis dos contre dos & masqués; qui sonnèrent de la trompette au bruit de laquelle on joua des orgues & de divers autres instrumens: alors arriva un monstre porté par un sanglier; & sur la tête de ce monstre, était un homme debout qui fit plusieurs tours auxquels succéda une marche qui annonçait l'arrivée de Jason. Ce héros représenta son combat contre les taureaux gardiens de la toison d'or; il fondit sur eux la lance à la main, après quoi, il se servit de la fiole qu'il avait reçue de Médée: cette fiole contenait une eau magique au moyen de laquelle il endormit & dompta ces redoutables taureaux qui jetaient des feux par les narines.

Cette scène fut suivie de celle du cerf blanc qui portait un bois doré; il était monté par un jeune garçon superbement vêtu & qui chanta un air que le cerf semblait accompagner en duo: chacune de ces scènes était entremêlée de musique exécutée dans l'église, ou dans le pâté. Jason reparut poursuivi par un énorme serpent; il employa contre lui le javelot & l'épée, mais ne pouvant venir à bout de le vaincre, il lui présenta

l'anneau merveilleux de Médée; à cet aspect, le monstre tomba, Jason lui coupa la tête & lui arracha les dents.

L'instant d'après, on vit paraître un dragon qui vomissant feux & flammes, traversa la salle avec la plus grande rapidité; à peine l'eut-on perdu de vue, qu'on vit en l'air un héron qui fut chassé & pris au vol par un faucon.

Jason se présenta pour la troisième fois. Il menait une charrue attelée des sauteurs qu'il avait domptés; il les fit labourer, les abandonna, tira de sa gibecière les dents du serpent, les ferra; & aussitôt il en sortit des hommes armés qui se livrèrent un combat cruel dans lequel ils se massacrèrent les uns & les autres.

Ce fut à la fin de cet *entremets* que parut ce géant dont nous avons parlé plus haut dans l'article du *vœu du Paon*, vœu qui, selon plusieurs Historiens, fut prononcé pour la dernière fois dans le Banquet que nous venons de décrire. D'ailleurs le zèle du Duc de Bourgogne pour la défense de la Chrétieneté devint absolument inutile, & la Croisade n'eut pas lieu, attendu que l'on fut informé de la prise de Constantinople par Mahomet II, tandis que les Princes Chrétiens délibéraient encore pour aller défendre cette Place.

A l'histoire de ces *entremets*, nous joindrons



le tableau de ceux qui eurent lieu à l'occasion du mariage du Duc Charles de Bourgogne avec Marguerite d'Yorck, futur du Roi d'Angleterre, & ces derniers ne paraîtront pas moins extraordinaires que les précédens.

Durant le premier Banquet des nœces, on vit arriver dans la salle une licorne de la grandeur d'un cheval, & parée d'une couverture peinte aux armes d'Angleterre; un léopard placé sur cette licorne portait une bannière du même pays & une fleur de Marguerite; la licorne fit le tour des tables au son des divers instrumens, s'arrêta devant le Duc de Bourgogne, & alors un Officier lui présenta la fleur que nous venons de nommer, en lui disant : *Le fier & redouté léopard d'Angleterre vient visiter la noble compagnie, & pour la consolation de vous, de vos alliés, pays & sujets, vous fait présent d'une Marguerite.*

A la licorne succéda un grand lion tout doré & orné des armes du Duc de Bourgogne. Sur son dos il portait une jolie naine en habit de bergère tenant d'une main une bannière de Bourgogne, & de l'autre un petit lévrier en laisse. Le lion fit plusieurs tours dans la salle, & finit par s'approcher de la nouvelle Duchesse à laquelle il adressa le rondeau suivant.

*Bien vienne la belle Bergère  
De qui la beauté & manières*

Nous rend soulas & espérance,

*Bien vienne* l'espoir & l'iance

De cette Seigneurie entière,

Bien devant celle tenir chère,

Qui nous est garand & frontière

Contre danger & tant qu'il pense

*Bien vienne* :

C'est la source, c'est la minière,

De notre force grande & fière,

C'est notre paix & assurance :

Dieu nous pas de telle alliance,

Crions, chantons, à lie chère,

*Bien vienne*.

Après ce rondeau, deux *Chevaliers* prirent la petite Bergère, la mirent sur la table, & l'offrirent en présent à la jeune Duchesse.

Dans le troisième *entremets* de cette journée, parut un dromadaire richement orné & enharnaché à la manière Sarafinoise : il portait sur le dos deux grands paniers, au milieu desquels était un homme vêtu en Sauvage Indien, qui jeta sur les tables des oiseaux de différens plumages, renfermés dans ces paniers.

Les *entremets* du second jour représentèrent les douze travaux d'Hercule, & d'abord on le vit dans son berceau où il était allaité par sa nourrice : tout à coup s'avancèrent deux serpens qui dévorèrent son frère jumeau placé à côté de lui ; puis ils fondirent sur Alcide qui les étouffa.

Dans le second exploit on le montra sur un vaisseau ; accompagné de Thésée , & abordant une montagne remplie de moutons : Hercule sort de son navire & veut en emmener quelques-uns ; un Géant vient à lui ; le combat s'engage , & le Géant est vaincu. Le Roi du pays s'avance , mais il est obligé de se soumettre , & maître des troupeaux , Alcide s'éloigne du rivage.

Dans le troisième de ses travaux , il délivre Hésione , défait un monstre & l'attache à son vaisseau. Chacun de ses triomphes était expliqué par des vers qu'on exposait dans la salle du festin , & voici ceux que l'on avait faits pour désigner le dernier dont nous venons de parler.

Hercule conquêta de l'honneur grand monjoye  
D'occir le fier monstre qui vouloit faire proye,  
D'Hésione la belle fille au firand Roy de Troye  
Et mit le Peuple à paix , à repos & à joye.  
O ! nobles *Chevaliers* ! ô ! toute gentillesse !  
Prenez ici exemple , Hercule vous en presse ,  
Pour garantir les Dames , montrez grand hardiesse ,  
Faites-vous détrancher pour honnête prouesse ,  
Défendez leur honneur car n'est autre richesse :  
Qui autrement le fait , il offence noblesse.

Dans son quatrième exploit , Hercule triompha de trois lions , & les *entremets* finirent par l'arrivée d'un griffon d'or & d'azur , orné des chiffres du Duc & de la Duchesse : il fit plusieurs tours

dans la salle & ouvrir son bec d'où il sortit une multitude d'oiseaux en vie qui se répandirent de tous les côtés.

Dans un autre banquet donné à l'occasion du même mariage, le milieu de la salle du festin était rempli d'une tour magnifiquement décorée, & environnée de tentes & de pavillons ; de cette tour sortit une Sentinelle qui sonna de la trompette ; quatre fenêtres s'ouvrirent, & aussi-tôt il en faillit quatre sangliers qui sonnant aussi de la trompette, portaient la bannière du Duc de Bourgogne. Alors la Sentinelle appella ses *hauts Menestriers*, & des quatre mêmes fenêtres s'élancèrent trois chevaux & un bouc qui jouèrent de la trompe & du hautbois. La Sentinelle demanda ses *Joueurs de flûte*, & quatre loups tenant à leurs pattes chacun un de ces instrumens, vinrent en exécuter plusieurs airs. Ensuite la Sentinelle voulut faire venir ses Chantres, & ces derniers furent représentés par quatre gros ânes qui chantèrent le rondeau suivant à quatre parties.

Faites-vous l'âne, ma maîtresse ?

Cuidés vous par votre rudesse

Que je vous doive abandonner ?

Ja pour mordre ne pour ruer,

Ne m'aviendra que je vous laisse

Pour manger chardon comme ânesse,

Pour porter bats, pour faix, pour paille.

Laissez-ne pas de vous aimer.

Faites-vous l'âne ?

Soyez farfante ou mocqueresse

Soit lâcheté ou hardiesse ,

Je suis fait pour vous honorer ,

Et donc me devez-vous tuer ,

Pour avoir le nom de meurdresse ,

Faites-vous l'âne ?

On peut remarquer que de tous les vers que nous venons de citer , les moins mauvais & les plus réguliers sont ceux de ces ânes.

La Sentinelle se fit entendre pour la cinquième fois , & à son ordre parurent sept figures de singes qui firent une infinité de tours différens dans une des galeries de la tour : ils y trouvèrent un Mercier endormi auprès de divers instrumens , ils en prirent chacun un , & formèrent un ballet qu'ils exécutèrent sur leur musique.

Dans les *entremets* d'une autre journée , on continua la représentation des travaux d'Hercule : on y vit ce héros qui accompagné de Pirithoüs & de Thésée , descend aux Enfers pour se venger de Pluton , ravisseur de Proserpine : Pirithoüs est dévoré par Cerbère , Thésée va périr , Hercule vole à son secours , abat le monstre , le livre à son ami , & jaloux de poursuivre son entreprise , il s'élance au milieu des feux qui lui défendent l'entrée du Tartare , parvient jusqu'à

Proserpine, l'enlève, & la ramène sur la terre.

Dans un autre *entremets*, ce même Alcide monté sur un superbe cheval, & toujours accompagné de Thésée, combat deux jeunes & vaillantes Amazones, dont le courage oblige les deux guerriers à laisser la victoire indécise.

Les autres travaux d'Hercule furent l'attaque de l'Hydre au sept têtes, la défaite des onze Géans, la vengeance qu'il tira de Cacus, la victoire qu'il remporta sur le Sanglier, le carnage qu'il fit des Sagittaires, enfin les colonnes qu'il planta dans la mer pour servir de monument & de terme à ses travaux. Les vers suivans donnèrent l'explication de ce dernier *entremets*.

Hercules en son tems ou tant de renom a,  
Entre ses grands prouesses douze fois travailla,  
Dont le dernier fut tel que les bornes planta.  
En la grand mer d'Espagne, dont sa gloire monta;  
Or vous tous qui lisez cette signifiante,  
Mettez borne à vos faits, si montrerez prudence  
Faites comme Hercule en votre déviance,  
Abornés vos desirs en mondaine espérance,  
Car le jour est prescrit, & faut que l'on y pense,  
Que passer ne pourront pour or ne pour chevance.

Les détails que nous avons renfermés dans ce chapitre sont plus que suffisans pour donner une juste idée des *entremets*: si ces anciens divertissemens ne supposent pas beaucoup de goût dans

nos

nos ancêtres, ils prouvent au moins qu'ils aimaient la magnificence, & que les arts mécaniques étaient déjà poussés à un degré de perfection dont il ne paraît pas que nous ayons fait usage dans nos spectacles. Ceux que l'on offrait dans les *entremets* demandaient une infinité de machines plus étonnantes les unes que les autres, & nous n'en citerons pour exemple que celle qui parut dans le banquet que nous venons de décrire : c'était une baleine de soixante pieds de long & d'une hauteur proportionnée, qui fut amenée par deux Géants : elle s'avança au son des trompettes, fit le tour de la salle en imitant tous les mouvemens qui lui étaient analogues, s'arrêta devant le Duc de Bourgogne, & ouvrit un large gosier d'où faillirent deux Sirènes qui se mirent à chanter : au son de leurs voix douze *Chevaliers* sortirent encore de la même baleine dans le ventre de laquelle on entendit jouer un tambourin qui fut dansé par les Syrènes & les *Chevaliers* : ensuite ces derniers combattirent entr'eux, &, à la voix des Géants, ils rentrèrent avec les Sirènes dans l'intérieur de l'énorme poisson qui s'en retourna comme il était venu.

De pareilles machines nous étonneraient beaucoup aujourd'hui, & si l'on veut faire un peu d'attention à ce que l'on vient de lire, on sera forcé de convenir que nous avons beaucoup perdu,

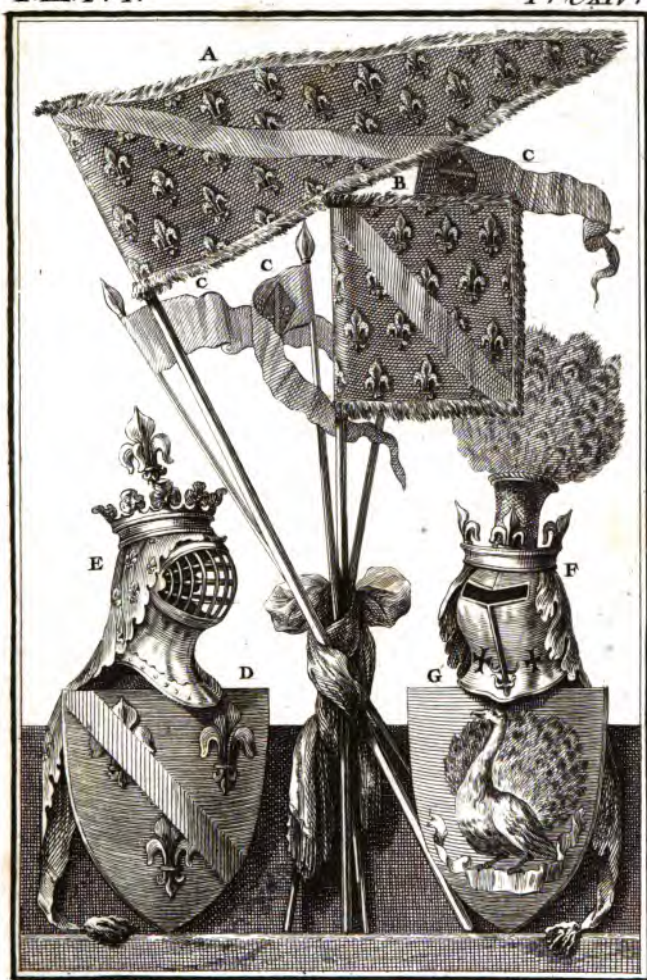
## 114 HISTOIRE UNIVERSELLE

soit du côté de l'invention théâtrale, soit du côté de l'exécution : nous proposerons des moyens d'acquiescer dans ces deux parties , lorsque nous parlerons de l'illusion qui doit régner sur la scène ; c'est un objet trop intéressant pour ne pas réunir dans notre ouvrage tout ce qu'en ont dit les Artistes & les Amateurs.

### ARMOIRIES.

L'Armoirie au premier aage  
Si précieuse on tenoit ,  
Que nul n'en avoit l'usage  
N'estant noble de lignage  
Si du Prince ne l'avoit ;  
Car le Prince ou Capitaine  
Tant seulement l'ordonnoit ,  
Pour une marque certaine  
A celui qui avec peine  
Plus vaillamment combattoit ;  
Aussi la reconnoissance  
Pouffoit le cœur du foudart  
Pour montrer que sa vaillance ,  
En assault, ou en défense ,  
Ne redoutoit le hazard.  
Delà , la noble Armoirie  
Enfin son nom a tiré ;  
Car de la Gendarmerie  
Qui devant s'en est servie ,  
L'office on a retiré ,  
Pour ce que les preux gens d'armes

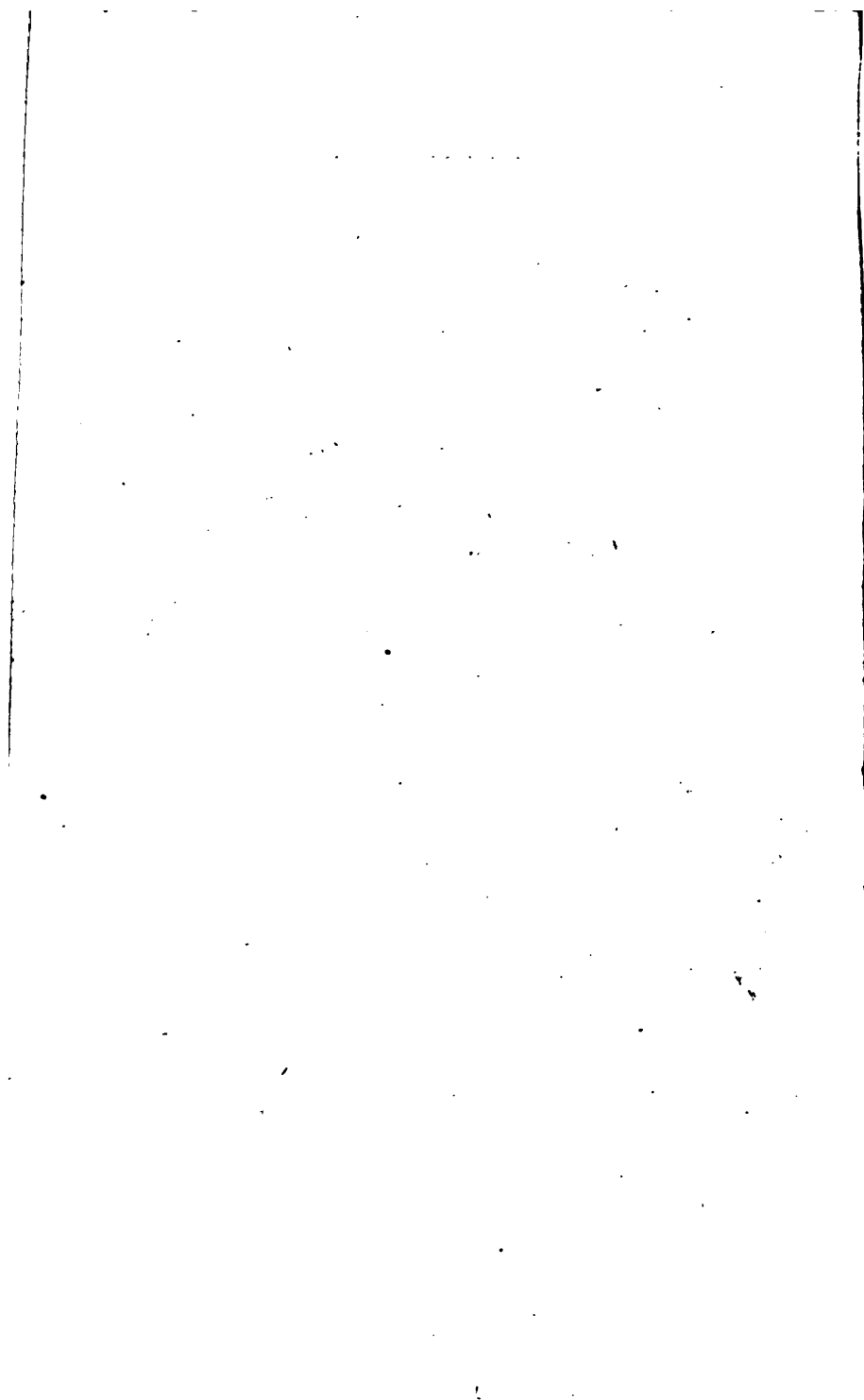




J. D. Dugouret del.

M. P. Vignot sculp.

ARMOIRIES.



Qui tel guerdon recevoient,  
Pendoient sur les froides lames  
Au premier front de leurs armes  
Les faits qui leur cœur monstroient.  
Mais les choses ordonnées  
Le mieux du commencement,  
Pour n'être bien maniées,  
Retenues ou prises,  
Enfin sentent changement :  
Le tems qui la fin amène  
A tout ce qui au monde est,  
Qui abuse notre peine  
Et qui sous la lame traîne  
Tout ce qui sous le ciel naît ;  
A fait que l'ordre notable  
Qu'en armoirie on tenoit,  
Ait eu la fin misérable  
Par la faute inexcusable  
De ceux à qui plus touchoit ;  
De là vient que la noblesse  
N'a des armes seulement,  
Mais ceux qui n'ont pas l'adresse  
De savoir comment on dresse  
Leur blason tout simplement.  
Si que la marque de guerre  
Est comme venue à rien,  
Chacun la voulant acquerre,  
Sans loing ou près de la terre  
Se montrer homme de bien.  
De sorte que les années  
Ont souffert aux roturiers  
Que de couleurs honorées  
Eussent armes blasonnées

Dont les Grands se tenoient fiers,  
 Or quoy qu'ils ayent sceu faire  
 Ils n'ont peu tant accoustrer,  
 Par leur faute, leur affaire  
 Qu'on n'ait bien veu le contraire  
 De ce qu'ils vouloient monstrier.  
 Ce que voyant, d'aventure  
 De Bara l'a pris à cœur,  
 Et a tant fait par sa cure  
 Que tout remis en nature  
 Les Nobles auront l'honneur.  
 Donc ici la connoissance  
 De la faute qu'aucuns font  
 Monstrera que l'ignorance  
 Conjointe à leur impudence  
 Les fait paroître tels qu'ils sont.

Cette pièce est de F. Béroald, & nous l'avons citée en entier, parce qu'elle fait connaître en même-tems & le respect que l'on avait pour les titres de noblesse dans leur origine, & l'abus que l'on en a fait peu de tems après, abus confirmé par Bara contemporain de Béroald, & auteur d'un ouvrage, intitulé : *Le Blason des Armoiries*.

Ces *Armoiries*, marques de noblesse & de dignité, étaient composées régulièrement de certaines figures données ou autorisées par les Souverains pour la distinction des personnes, ainsi que des maisons, & on les nomme *Armoiries*, tant parce qu'elles ont pris leur origine des ar-

mes, que parce qu'on les portait principalement sur le *bouclier*, sur la *cuirasse*, & sur les *bannières*. Les plus belles, selon l'art, sont les moins chargées, & celles dont les figures sont faites de simples traits : dans les unes comme dans les autres, il n'entre que cinq couleurs & deux émaux. Leur nom vient principalement du mot *armure*, attendu qu'autrefois on peignait sur les *écus*, les *casques* & les *cottes d'armes* des *Chevaliers*, les marques qu'ils avaient prises pour se distinguer, tant à la guerre, que dans les tournois.

Les Savans ne sont nullement d'accord sur l'origine de ces *Armoiries* : Favyn prétend qu'elles ont existé dès le commencement du monde ; Segoin, du tems seulement des enfans de Noé ; d'autres, qu'on ne les a connues que sous Osiris, ce qui est appuyé par quelques passages de Diodore de Sicile ; d'autres, du tems des Hébreux, parce qu'on a donné des armes à Moïse, à Josué, aux douze Tribus, à Esther, à David, à Judith &c. ; & d'autres, en attribuent l'invention aux siècles héroïques, aux Empereurs des Assyriens, des Mèdes & des Perses, & ils en citent pour garans Philostrate, Xénophon & Quinte-Curce ; quelques-uns enfin prétendent qu'Alexandre régla les *Armoiries* & l'usage du Blason. Le P. Monet veut qu'elles ayent commencé sous l'empire d'Auguste ; ceux-ci, pendant les innondations des Goths ; ceux-là, sous l'empire de Charlemagne. Chorier, dans

son *Hist. du Dauphiné* tom. 1, pag. 97, observe que les titres des Gaulois étaient les *boucliers* qui les couvraient entièrement ; que chaque soldat y faisait peindre quelque marque qui lui était propre , & à la vue de laquelle il pouvait être reconnu entre ses compagnons : il cite sur cela Pausanias qui le dit en effet , & c'est-là , selon Chorier , l'origine des armes des familles nobles. Il écrit ailleurs qu'il y aurait de l'ignorance à croire que les Romains aient entièrement manqué d'*Armoiries* , mais qu'il n'y en aurait guère moins à soutenir qu'ils en aient eu de propres à chaque famille. Spelman dit que ce sont les Saxons , les Danois & les Normands qui les ont apportées du Nord en Angleterre , & de-là en France.

Il est certain que de tems immémorial , il y a eu parmi les hommes des marques symboliques pour se distinguer dans les armées , & qu'on en a fait des ornemens de *boucliers* & d'*enseigne* , mais ces marques ont été prises indifféremment pour devises , emblèmes , hyéroglyphes &c. & ce n'étaient point des *Armoiries* comme les nôtres qui sont des marques héréditaires de la noblesse d'une maison , réglées selon l'art du blason , & accordées ou approuvées par les Souverains. Ainsi avant Marius , l'aigle n'était pas l'*enseigne* perpétuelle du Général des Romains ; ils portaient indifférem-

ment dans leurs étendarts , ou un loup , ou un léopard , ou une aigle , selon le choix de celui qui commandait. On remarque la même diversité à l'égard des Français ; ce qui fait que les Auteurs sont partagés lorsqu'ils parlent des *Armoiries* de France.

A l'égard des anciennes , Bara prétend comme Segoin , que leur origine remonte jusqu'à Osiris , & que sur son *pavois* ou *bouclier* , son fils aîné avait fait graver pour ses armes un lion rampant couronné , tenant une hache entre ses pattes. *Cela est confirmé* , ajoute-t-il , par Hérodote qui dit que la cité de Féluse en Tostane , porte encore les dites armes qui s'y voyent *insculpées* , & que les *Viterbiens* portèrent en leur monnoie la figure dudit Hercule ( fils aîné d'Osiris ) d'un côté ; & de l'autre son lion , & ce jusqu'au tems de Didier , Roy des Lombards. Ses deux autres freres Anubis & Macédon , portèrent en leurs *escus* , l'un un chien passant , & l'autre un loup ravissant ou rampant ; ( quelqu'un ajoute qu'il tenait une oye par le col ) & ce selon la signification de leurs mœurs , nature & condition. Quant aux *armoiries* de leur pere Osiris , il y avoit un sceptre royal , & au-dessus un œil ; ce qui est demeuré en grande estime , parce que l'on voit en plusieurs pyramides , obélisques , colonnes , & autres anciens édifices , cela *insculpé* & a servi aux anciens Egyptiens , desquels

*il étoit Roy, comme de lettres ou enſeignes qu'on nomme hyéroglyphes.*

Selon le même Auteur, ces Egyptiens avoient auſſi des crocodilles, des hyppotanes, des ſphinx; les Perſes un archer, des centaures, des harpies, &c. ; les Parthes, une aile étendue en face, ou une moitié d'oiſeau ſans tête, ou des hyènes, des léopards &c.; les Troyens, Minerve; les Grecs, Neptune; les Lacédémoniens, un  $\Lambda$ ; les Meſſéniens, un  $\Omega$ ; les Galates, toutes ſortes de bêtes; les Africains, des panthères & autres animaux. Selon quelques Ecrivains, Sémiramis, femme de Ninus, Reine des Babylo niens, avoit une colombe ſur ſes *armoiries*, & ſelon les autres un léopard qu'elle avoit tué de ſa main. On prétend que dans ſon conſeil, Alexandre le Grand décida que ſur leur *bannière* ſes Capitaines en porteroient d'analogues à leurs exploits, & que Jules-Céſar en fit autant devant Carthage au ſujet d'un débat ſurvenu entre ſes Officiers au ſujet de leurs proueſſes.

Les cinq couleurs qui entrent dans les *armoiries*, ſont le *gueule*, le *cinnabre*, l'*azur*, le *fable*, le *cynople* & le *pourpre*: ce dernier eſt compoſé de l'*azur* & de l'*argent*: le *gueule* eſt le rouge, le *cinnabre* le vermillon, l'*azur* eſt le bleu, le *fable* le noir, & le *cynople* eſt le verd.

Quelques Nations ont deux couleurs de plus :



la première est l'orange, que l'on appelle mine de plomb en peinture, & que pour les signes ils approprient à la tête du dragon : la seconde est nommée sanguine, c'est-à-dire, lacque selon nous, & ces peuples ne s'en servent que pour représenter des dragons ailés.

L'*or*, permis aux Nobles seulement, signifie vertus, foi, constance, force, & est pris pour une marque de richesse, bon vouloir, réconfort, hautesse, solidité, pureté, splendeur & perfection.

L'*argent* désigne espérance, & se met pour innocence, humilité, beauté, victoire, blancheur & félicité.

*Gueule*, signifie charité.

*Azur*, justice.

*Sable*, prudence.

*Synople*, force.

*Pourpre*, réservé aux Souverains, désigne abondance, largesses & dignité, grace de Dieu & du monde.

Originellement, comme nous l'avons dit, les Nobles seuls jouissaient du droit d'avoir des *armoiries* ; mais les Parisiens annoblis par Charles V, acquirent celui d'en porter l'an 1371, & les Bourgeois les plus notables des autres Villes en prirent à leur exemple : celles des *Chevaliers*, ainsi que leurs *bannières*, sont l'objet principal de cet article, & le dessin qui précède servira de modèle aux diffé-

rens objets de cette espèce , que l'on doit employer au Théâtre.

EXPLICATION de la Planche.

A. *Pennon* du Duc de Bourbon.

B. *la Bannière*.

C, C, C. *Banderoles* à ses armes, attachées à des lances.

D. L'*Ecu* de ses armes.

E. Le *heaume* ou timbre surmonté du *cimier* de ses armes , ou *lambrequin* armoiré , & garni du *volet*.

F. Autre *heaume* ou timbre de Louis II du nom , Duc de Bourbon & Comte de Clermont , tel qu'il est au Livre des Hommages du Beauvoisis.

G. *Ecu* chargé de la devise relative au *cimier*.

C O U R D' A M O U R.

Nous avons dit que la galanterie était un des caractères distinctifs des mœurs antiques de la France ; & cette galanterie qu'il ne faut pas confondre avec celle du siècle présent , animait les Chevaliers à la gloire , & les Dames à la vertu. Assujettie aux loix de la bienséance & de l'honneur , elle avait toute la délicatesse & toute la vivacité de l'amitié , sans faire éprouver les emportemens de la passion. De là ces idées pures qu'on se faisait de

l'amour, delà ces instructions que les jeunes gens recevaient sur la décence & sur les mœurs.

*Amour*, disait un Troubadour de la Maison d'Agout, *amoar porte aux plus belles actions. Il engage à une conduite honnête. Vous n'aimez point, vous ne méritez pas d'être aimé, vous qui demandez à celle dont votre cœur est épris, des choses que la vertu condamne. Quelqu'ardent desir qui vous tourmente, vous ne devez rien vouloir contre son honneur. Amour n'est qu'une même volonté avec l'objet aimé pour tout ce qui peut augmenter sa gloire. Désirer autre chose, c'est démentir le nom d'amour. Les amans du tems passé ne cherchaient que la gloire de bien aimer, & les belles n'auraient jamais consenti à rien de deshonnête : aussi les uns & les autres étaient-ils remplis de mérite, n'aspirant qu'à l'honneur.*

*Bien doivent, ajoute-t-il, bien doivent les amoureux servir amour, car amour, loin d'être un péché est une vertu qui rend bons les méchans & les bons encore meilleurs. Il met les hommes dans la vue de bien faire. D'amour procède la chasteté, car qui entend bien l'amour ne peut rien faire de méchant.*

Ben devon li amador,  
De bon cor servir amor ;  
Car amor non es peccats,  
Ans & vertuts, q'els malvatz  
Fai bons, eil bons son meillhor.



E met home en via  
 De ben far tot dia :  
 Et d'amor mon castitatz.  
 Car qu'eu amour ben s'enten ,  
 Non pot far q' pueis mal reinh.



D'après cette galanterie on ne doit pas être étonné des marques de sensibilité que l'on se donnait sans réserve sous les yeux d'un époux , en présence de tout un peuple , & quelquefois au milieu d'une Cour brillante. C'était, disait-on, la reconnaissance & l'estime qui empruntaient les expressions de l'amour , & l'on ne savait point dissimuler , parce que les mœurs n'étaient pas corrompues.

*Ily a long-tems*, écrivait un Moine Troubadour , qui s'était fait Chevalier de la Vierge , *il y a long-tems que je me plains de ses rigueurs. Je suis à genoux devant elle comme son très-humble esclave , plein d'ardeur dans l'attente de ses regards & d'admiration de son beau corps & de ses agréables manières.* Ce passage fait voir que le fanatisme de l'amour se mêlait à la pratique des devoirs les plus saints & les plus religieux. La galanterie qui en était la suite , était le sujet ordinaire des entretiens : les Dames , les *Chevaliers* , les *Troubadours* s'exerçaient à disputer sérieusement sur cette matière , & il n'y avait aucun sentiment de cœur , quelque finesse qu'on lui suppose , qui pût échaper à leur sagacité. Tous

les cas imaginables étaient prévus, discutés, décidés, & quelquefois on proposait, en forme de défi, des questions auxquelles on attachait beaucoup plus d'importance qu'aux affaires d'Etat. Les assemblées où s'agitaient ces mêmes questions, s'appelaient en général *Cours d'amour*, & c'est l'explication la plus raisonnable que l'on puisse donner de ces cours galantes dont on a tant parlé, mais que l'on n'a point connues, puisque l'on ne trouve aucun monument qui les concerne.

Les Seigneurs, selon un Troubadour, étaient adonnés à l'amour, combattaient, faisaient des tournois par-tout le monde, & tenaient des assemblées de Dames courtoises, sages, spirituelles, qui portaient des parafumiers des parfums, &c. Quoique ces assemblées ne fussent pas différentes des autres par la qualité des personnes qui les composaient, elles devaient cependant être plus nombreuses & demander plus d'appareil. On les nommait aussi *Cours d'amour* par allusion aux sujets qu'on y traitait d'une manière plus particulière. (*Hist. générale de Provence* 1778, par un Oratorien, de l'Académie de Marseille).

Il y a eue en Provence des *Cours d'amour* qui étaient des espèces de Juridictions où se plaident & se jugeaient soit des causes galantes, soit des questions délicates; ces Tribunaux étaient occupés par les Dames les plus qualifiées, & Gaufridy, Conseiller.

au Parlement de cette Province , rapporte dans son Histoire , que sous le règne des premiers Bérengers , Comtes Souverains de ce pays , on avait établi des *Cours d'amour* à Signe & à Pierre-Feu ; on a même conservé les noms des Dames qui y présidaient , ce qui prouve que ces Cours n'étaient point de simples amusemens de société , mais des Tribunaux dont les Jugemens devaient être respectés & suivis. Les noms des Présidentes peuvent encore intéresser plusieurs familles , & cette raison nous a paru suffisante pour devoir les citer : les voici.

Stéphanie , femme de Raimond de Baux , fille de Gilbert , Comte de Provence.

Adelasia , Vicomtesse d'Avignon.

Alacre , Dame d'Ongle.

Hermesinda , Dame de Posguieres.

Bertrande , Dame d'Orgon.

Mabile , Dame d'Ieres.

La Comtesse de Die.

Rostagne , Dame de Pierre-Feu.

Bertrande , Dame de Signe.

Jaufferande de Claustral

Les Poëtes étaient en quelque sorte les Avocats de ces Parlemens ; ils avaient souvent des causes à y porter , & elles étaient d'autant plus intéressantes , que la réputation , l'honneur , la fortune même s'y trouvaient presque toujours engagés.

C'est à ces *Cours d'amour* que l'on fut redevable de la politesse qui régnait dans celles des Comtes de Provence, & que nos vieux Romanciers ont tant célébrée : elles ne servirent pas moins à maintenir les loix & l'esprit de la *Chevalerie*.

Outre les *Cours d'amour*, il y avait des assemblées qui en dépendaient, & dans lesquelles on agitait des questions de fine galanterie. Il est probable que ces conférences n'ont pas moins contribué à inspirer le goût des vers aux Provençaux, que l'exemple des grands Princes qui s'en occupaient. Si rien ne polit l'esprit comme la conversation des femmes, rien aussi ne rend les Poètes plus galants que le désir qu'ils ont de leur plaire & de les fixer.

L'Héroïne des chants de Pétrarque, Laure qui ne fut pas moins recommandable par les agrémens de son esprit & par ses connaissances dans les Belles-Lettres, que par les charmes de sa figure, Laure fut un des principaux ornemens de la *Cour d'amour* dans laquelle Gantelme de Romanil sa tante tenait un rang distingué. Cette Cour était semblable à celle qui se tenait sous les Bérengers, & pour Présidentes on y comptait :

Jeanne, Dame des Baux.

Agnète de Forcalquier, Dame de Trets.

Briande d'Agout, Comtesse de Lune.

Mabille de Villeneuve, Dame de Vence.

Béatrix d'Agour, Dame de Sault.

Isoarde de Roquefeuil, Dame d'Anfoins.

Anne, Vicomtesse de Talard.

Blanche de Flaffans.

Douce de Mortiers, Dame de Clumang.

Antoinette de Cadener, Dame de Lambesc.

Madeleine de Salon, Dame de Salon.

Rixende de Puyverd, Dame de Trans.

Les anciens Troubadours ou Poètes Provençaux faisaient des chansons d'amour, des *serventes* & des *tençons*. Les *serventes* étaient des satires contre toutes sortes de gens; les *tençons* contenaient des demandes ingénieuses sur l'amour & sur les amans : ces demandes donnaient lieu à des réponses où l'on cherchait à faire briller l'esprit, & comme les sentimens étaient toujours différens, il en naissait des disputes que l'on appelait *jeux-partis*.

Il y avait aussi une société de personnes instruites qui se réunissaient pour se communiquer leurs ouvrages & pour s'entretenir des diverses matières que l'amour peut fournir : ils donnaient leurs jugemens sur les jalousies, ainsi que sur les brouilleries des amans, & ces sortes de sociétés se nommaient aussi *Cours d'amour*. C'était-là que se décidaient les questions embarrassantes, occasionnées par les *tençons*. Enfin on établit des Tribunaux de galanterie dans plusieurs Villes du Royaume, & l'on choisissait toujours pour Juges les Dames que leur



leur naissance, leur esprit & l'usage du monde rendaient plus habiles dans ces matières. Elles pétaient les fautes commises de part & d'autre, elles imposaient des peines proportionnées, en un mot, elles prescrivaient la forme des ruptures, ou les articles de réconciliation. Il n'était permis ni de décliner leur Jurisdiction, ni d'appeller de leurs Jugemens, que l'on nommait les *Arrêts d'Amour*.

Voilà à-peu-près ce que l'on fait de ces anciennes *Cours d'Amour* considérées comme tribunaux, comme assemblées & comme jeux. Il n'existe ni code des loix établies dans ces Juridictions galantes, ni recueil des questions & des causes qui s'y agitaient; mais Martial d'Auvergne, Procureur & Notaire à Paris au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, a pu avoir connaissance de ces différens objets, & comme il était aussi bon Ecrivain que bon praticien, il a rassemblé dans un charmant ouvrage cinquante & une causes d'amour avec les Jugemens vrais ou fictifs qui en ont été la suite. Cet Auteur a eu des Commentateurs parmi lesquels on distingue sur-tout le savant le Court de Saint-Saphorin qui avec une érudition & une gravité vraiment plaisantes, a traité, discuté, approfondi plusieurs passages du galant Arétiste, & c'est principalement dans ce livre précieux qu'il faut chercher à s'instruire de la Jurisprudence de la *Cour d'Amour*. (Voyez la Préface

de l'Abbé Dufrénoi, Editeur des Arrêts d'Amour ;  
1731.)

Les procès qui s'élèvent sur les intérêts du cœur , ne se portent pas communément devant les Tribunaux ; ce sont presque toujours des affaires de petits Commissaires où les cliens sont en même-tems Juges & Parties ; les Audiences n'y sont pas publiques , & les Jugemens s'y rendent à huis-clos. Le talent de Marcial a donc été de faire rapporter devant des Arbitres compétens tout ce qui pouvait se publier des mystères secrets de l'amour. Cet ingénieux Historien dans lequel on a beaucoup puisé , peut encore fournir des sujets pour le Théâtre , & en citant les traits les plus relatifs à la Cour d'Amour , nous ferons connaître ce que son ouvrage renferme de plus piquant. Nous conserverons son style simple & naïf dans les endroits où il ne devient pas trop obscur , & nous allons commencer par l'Introduction en vers qu'il a placée à la tête de son *Racueil d'Arrêts* : on y remarquera le costume des Juges de ce Tribunal galant.

Environ la fin de Septembre  
Que faillent violettes & fleurs ,  
Je me trouvai en la Grand'Chambre  
Du noble Parlement d'Amours,  
Et advint si bien , qu'on vouloit  
Les derniers Arrêts prononcer.  
Et que à cette heure , on appelloit  
Le Greffier pour les commencer.

Si étoient illec bien empris  
A les rapporter & à voir ;  
Au milieu desquels je me assis ,  
Pour en faire comme eux devoir.  
Le Président, tout de drap d'or ,  
Avoit robe fourtée d'ermes ,  
Et sur le col , un camail d'or  
Tout couvert d'émeraudes fines.  
Les Seigneurs Lais pour vêtements  
Avoient robes de beau vermill ,  
Frangées par haut de diamans  
Reluisans comme le soleil.  
Les autres Conseillers d'église  
Etoient vêtus de velours pers , (*bleu céleste.*)  
A grand feuillage de Venise ,  
Bordés à l'endroit & l'envers.  
Dessus , si avoient leurs manteaux  
Tant de grosses perles barrées ,  
Fermant à moult riches fermeaux ,  
Et puis leurs chaperons fourrés.  
Après , y avoit les Déeses  
En moult grand triomphe & honneur ;  
Toutes Légistes & Clergeses  
Qui savoient le décret par cœur.  
Toutes étoient vêtues de verd ,  
Fourrées de penes de këtisses , (*fourrure blanche.*)  
Et avoient leur col tout couvert  
De colliers d'or gents & propices.  
Puis portoient attours à ces fins ,  
Moult excellens & précieux ,  
Qui étoient si déliés & fins ,  
Que on voyoit leurs beaux cheveux.  
Leurs habits sentoient le cyprès

Et le musc si abondamment ,  
 Que l'on n'eût su être au plus près  
 Sans éternuer largement.  
 Outre plus , en lieu d'herbe verd  
 Qu'on a accoutumé d'espendre ,  
 Tout le parquet étoit couvert  
 De romarin & de lavande.  
 Plusieurs amans & amoureux  
 Illec vinrent de divers lieux ,  
 Et d'amans *courcés* \* & joyeux. \* (*courroucés.*)  
 Par derrière les bans , j'en vis  
 Qui lesdits Arrêts écoutoient ,  
 Dont leurs cœurs étoient tant ravis ,  
 Qu'ils ne savoient où ils étoient :  
 Les uns de peur ferroient leurs dents ,  
 Les autres émus & ardents ,  
 Trembloient comme la feuille en l'arbre.  
 Nul n'est si sage , ni parfait ,  
 Que quand il voit son Jugement ,  
 Qu'il ne soit à moitié défait  
 Et troublé à l'entendement.  
 Je laisserai cette matière ,  
 Car de cela peu me \* *chaloit* , \* (*sousioit.*)  
 Et raconterai la manière  
 Comme le Président parloit :  
 Et tout ainsi & au plus près  
 Que les Arrêts lui ouïs dire :  
 Je les ai écrits cy-après ,  
 En la forme que orrez les dire ,  
 Sans àjouter quelque chose ,  
 Aussi ne retenir , ne ôter ,  
 Et les prononça tous en prose  
 Comme vous orrez réciter.

CAUSES célèbres & intéressantes plaidées  
en la Cour d'Amour, & recueillies par  
Martial d'Auvergne.

## I.

*UN Amoureux se plaint de sa Mie & conclut à ce  
qu'elle ne porte bouquets, sinon ceux qu'il lui  
aura donnés.*

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, il y a eu un procès entre un Amoureux, d'une part, & une jeune Amie defendresse, d'autre part, & disoit l'Amoureux : Les plus grands biens qui sont en amour, consistent à tenir les cœurs l'un de l'autre en parfaite alliance & union d'amitié, & toutes & quantes fois qu'une Dame cherche à complaire à plusieurs, c'est signe que son cœur n'étoit point entier en loyauté, & l'on ne doit pas trop s'y fier. Cela posé, il soutenait que sa Dame lui avoit fait promesse que jamais elle n'en aimeroit d'autre, tant qu'il seroit vivant. Il avoit fait pareil serment; se promettans une fidélité mutuelle & s'engageant à ne se causer aucun déplaisir. Nonobstant ce, ladite Dame s'entremettoit d'entretenir plusieurs galants par paroles & très-belles chères défendues en tel cas. De plus,

pendoient tous les jours en sa ceinture & en sa quenouille bouquets nouveaux & fleurs étrangères qu'il ne lui avoit point données, dont il a un peu mal en sa tête; car aucune fois, quand il est dedans son lit & s'éveille sur ce point, il met bien trois heures à se rendormir. A ces causes, il conclut & entend que ladite Dame soit condamnée à ne plus porter bouquets, ni fleurs en quelque manière que ce soit, à moins qu'il ne les donne, ou qu'il n'en soit d'accord; & aussi qu'elle ne fasse *chère* qu'à lui seul, suivant ses promesses, offrant de sa part, que si elle prenoit plaisir à porter fleurs & bouquets, de lui en procurer tous les jours tant qu'elle voudroit, afin qu'elle n'eût occasion, ni prétexte d'en prendre ailleurs. La jeune amie défendant au contraire, dit: Les promesses que font les Dames, se doivent entendre civilement, c'est-à-dire, là où sera leur plaisir, & jamais elles ne donnent si grande autorité, qu'elles n'en retiennent toujours aucune part devers elles; les Belles sont sur leurs pieds pour user de leurs désirs & liberté, car elles sont Dames. Ledit amant a tort de se plaindre de ce que je porte bouquets & violettes, & de ce que je tiens propos à quelques gens, car supposé que je lui aye promis de le bien aimer & avec loyauté, je ne suis pourtant pas tellement liée & obligée envers lui, que je ne puisse parler à personne, ni recevoir quelques

fleurs ou florettes si l'on m'en présente. Aussi tout engagement fait au contraire ne pourroit-il point se soutenir. Eh ! qui ne sait que les Dames ne doivent renoncer aux biens qui leur peuvent venir, & qu'elles possèdent don & privilège de nature, de rire & faire bonne chère à tous, afin que nul ne puisse dire qu'elles sont mal-gracieuses ? Et appert que ledit amant est bien jeune, simple, & mal conseillé, d'intenter un procès & faire débat pour telles choses ; quand même elle auroit plusieurs courtisans & serviteurs, leur empressement autour d'elle ne doit-il pas tourner à honneur & à plaisir pour l'Amant qu'elle préfère & qu'elle aime davantage ? Mais il entend mal son cas, s'il veut qu'elle aille lui faire fête devant tout le monde & qu'elle ne parle qu'à lui seul, afin qu'il ne soit bruit que de leur amour, ce qui n'est point la bonne manière. A l'égard des fleurs dont il se plaint, c'est à grand tort, puisqu'elle a dans sa maison violettes & marjolaines à son gré ; mais quand elle accepteroit bouquets d'autres mains que de la sienne, il ne la le droit de l'empêcher. D'ailleurs, elle refuse l'offre qu'il lui fait de la fournir de bouquets, ne voulant nullement du monde qu'il ait occasion de les lui reprocher. Par ces raisons, elle conclut afin d'absolution & de dépens. Le demandeur voulut répliquer que tels bouquets, perles & menues choses sont propres à émuouvoir les

cœurs & à faire bailler amitiés aux autres qui souvent n'osoient point s'en douter.

Finalemeut , Parties ouïes & appointées en droit , Sentence est rendue , laquelle absout la défenderesse des plaintes & pétitions du demandeur , lui permet de parler , rire , saluer & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit & bon lui sembleroit , condamne le plaignant en tous les dépens. Appel de ladite Sentence en la Cour de Céans où le procès a été reçu pour être jugé.

La Cour ayant vu ledit procès à grande & mûre délibération , & tout ce qui étoit à voir en cette matière , a dit qu'il a été bien jugé & mal appelé de Sentence , condamne l'appellant en l'amende & aux dépens , la taxation d'iceux réservée.

I I.

*Demande en rescision d'un Contrat prétendu usuraire.*

Devant le Juge de la garde des Sceaux , établie aux Contrats d'Amour , procès a été tenu entre un Amoureux , demandeur en matière de rescision de contrat prétendu usuraire , d'une part , & une sienne Dame & Amie , défenderesse , de l'autre part. Et disoit le demandeur que , de raison & selon les Ordonnances , toutes usures sont défendues en amours & que l'on ne doit point les tolérer. Ce



principe établi, il a exposé que du tems qu'il accointa sa Dame, étant grandement épris d'amour, il s'ingéra, pour entrer en sa grace, de lui offrir corps & biens, & de lui faire plusieurs dons & gracieusetés : la vérité est qu'en ce tems, la passion le troubloit & lui ôtoit le jugement, & qu'il ne fait comment il put promettre de s'obliger de mener sous les fenêtres de sa Dame, toutes les fêtes de l'année, entre minuit & le point du jour, tambourin & Ménestriers pour la réveiller au son des instrumens : il s'est, en outre, engagé de lui donner à toutes les étrennes, un beau chaperon, & aussi une robe neuve de couleur à son choix, le premier jour de Mai, s'obligeant lui-même, pour l'amour d'elle, de changer son habillement tous les mois, de le choisir à son goût & de porter sa devise. Il avoit été jusqu'alors exact à remplir ses engagemens, mais enfin il ne pouvoit plus suffire à une charge si grande, d'autant que pour l'alléger, sa Dame ne vouloit lui accorder qu'un seul baiser, à condition qu'il le prendroit à la dérobée, ce qui n'étoit pas une juste compensation de ses soins & de ses dépenses, encore gagnoit-elle plus de moitié sans rien hasarder, par quoi, l'usure étoit évidente & démontrée : en conséquence, il requéroit que le contrat fût rescindé & annulé avec intérêts & dépens.

La Défenderesse soutint, au contraire, que cet

amant avoit grand tort de l'appeller *ufurière*, puis-  
 qu'elle n'avoit guère gagné avec lui, & que de  
 plus, elle avoit éprouvé que souvent pour faire  
 plaisir, on a dommage. La preuve étoit que si  
 elle n'eût rencontré tel amant, elle n'auroit passé  
 tant de mauvaises nuits à cause de lui, dont elle  
 étoit bien petitement récompensée. Il ne falloit  
 pas, ajouta-t-elle, qu'il se plaignît du contrat,  
 d'autant qu'elle ne l'a pas engagé à le faire, que  
 c'est lui qui l'a offert & sollicité. Quant à ses au-  
 bades, elle ne les demande & ne les désire point,  
 & même ces Ménestriers venaient maintes fois  
 jouer devant sa porte, lorsqu'elle auroit voulu les  
 savoir bien loin; car d'entendre telle musique,  
 quand on n'a pas le cœur en joye, c'est suscroire de  
 deuil & de tristesse: ce n'est pas moins à tort que  
 l'amant lui reproche les robes qu'il lui a données,  
 puisqu'elle les a acceptées pour lui faire honneur &  
 plaisir en les portant par complaisance & par té-  
 moignage d'amour: d'ailleurs, s'il a pris habille-  
 ment nouveau tous les mois, qu'est-ce qu'elle y a  
 gagné & profité? n'est-il pas le maître d'en pren-  
 dre même tous les jours, si c'est sa fantaisie?  
 Quant au grief qu'il fait tant valoir, de n'avoir  
 reçu qu'un baiser, elle soutient que toutes les ro-  
 bes & tout l'argent du monde ne peuvent payer la  
 moitié seulement d'un baiser donné de bonne ami-  
 tié, tel don n'ayant point de prix & ne pouvant

assez s'estimer : or ledit Amoureux avoit obtenu de sa générosité un baiser tout entier , comme il étoit forcé de le reconnoître & de l'avouer , de quoi donc se plaignoit-il , & comment avoit-il l'injustice d'appeller son contrat *usuraire* ? Ne fait-il donc pas qu'en amour , un baiser est réputé pour chose singulière & spirituelle ? que rien , hors le cœur , ne doit le compenser , & qu'il ne peut avoir de prix ni dans la vente , ni dans l'achat , sur-tout quand il est assaisonné de joye & accompagné d'embrassement , ainsi qu'en a eu ledit Amant ? Pourquoi ladite Dame se croyoit bien autorisée à conclure à fin d'absolution & dépens.

L'Amant voulut répliquer que le baiser qu'elle mettoit à si haut prix , lui avoit coûté autant & plus qu'à elle , que pour le plaisir qui en revenoit , elle avoit dû en prendre la moitié , & qu'ayant , au surplus , fait dépenses & frais considérables , il ne pouvoit y avoir lieu à la compensation qu'elle demandoit.

La Défenderesse répartit que le bien résultant d'un baiser vient de la grace de celle qui l'accorde , & non pas de celui qui le requiert ; que ce baiser procède uniquement de la Dame & multiplie sa joye de l'Amant heureux qui le reçoit , que suivant les Maîtres & Docteurs ès loix d'Amour , tel bien n'est à donner , ni à garçonner , mais qu'il doit être le salaire d'un bon serviteur qui s'en est

rendu digne & méritant par son zèle & ses bons offices.

Les Parties ouïes , elles furent par le Juge de la Garde des Sceaux , appointées à produire en droit , & depuis , par Sentence , il jugea que le contrat en question n'étoit pas usuraire , il absolut la Dame de toutes pétitions & condamna l'Amant aux dépens.

Sur son appel , le procès a été reçu en la *Cour d'Amour* , & vérification faite , Arrêt qui confirme la Sentence & condamne l'Appellant à l'amende , ainsi qu'aux dépens.

### I I I.

*Demande en réparation de l'Injure qu'une Dame prétend lui avoir été faite par son Amy.*

Devant le Maître des Eaux & Forêts du Gibier d'Amour , procès entre une jeune Dame , demanderesse , d'une part , & un sien Serviteur , jadis son amy , défendeur , de l'autre part ; laquelle Dame a dit qu'un soir qu'il faisoit grandement chaud & que le soleil étoit près de coucher , elle , avec son dit Amant , & plusieurs de ses amis voisins s'en allèrent baigner dans une île où ils s'amusèrent à chasser aux poissons. Les uns furent mis en ordonnance pour tenir les rets, les autres pour courir devant lesdits poissons & les faire

tomber dans la nasse. Or advint qu'en courant, l'Amoureux qui avoit toujours l'œil sur elle, plus attentif à l'attraper qu'à pêcher, aborda à sa rencontre, & combien qu'il eût assez de place pour tirer son chemin ailleurs; toutes fois tout en sursaut, & en un moment, il lui fit le *jambet*, tellement que la pauvre amie chut à terre, & que sa cotte fut mouillée & gâtée dedans la rivière, & si ne fut-il pas encore content, car en faisant semblant de la relever, il lui mit la main sur le tétin qu'il pressa très-fort, dont elle fut toute émue & resta au lit malade pour bien long-tems. Pourquoi elle requéroit à l'encontre dudit Amant, qu'il en fût très-grièvement puni de punition publique, ainsi que le cas le requéroit, & tellement que les autres y prissent bon exemple.

De la part de l'Ami fut dit qu'à la vérité sa Dame & plusieurs autres firent partie de s'aller baigner & de chasser aux poissons; que lui, fut mis à l'avant-garde, & que sa Dame étoit d'un autre côté, tenant les rêts & filets. Si fit-il, que comme il chassoit de toutes ses forces, il marcha sur un gros caillou qui l'entraîna sur elle, tellement que tous deux tombèrent dans la rivière: mais, Dieu merci, n'y avoit eu mal, l'eau n'étant pas grande, & son lit étant de fin & doux sablon. Il juroit, outre, sa foi, qu'en cheyant il ne l'avoit caissée, ny pincée, & n'eût eu le loisir & pouvoir de

le faire pour l'eau dont il étoit ébloui , & ne croyoit lui avoir fait aucun mal. Or , disoit-il , de la chute il n'en pouvoir mais , car le cas étoit advenu qu'il ne l'a pas fait cheoir à son escient , qu'ainsi on ne devoit rien lui demander , ni reprocher. Quant à la cotte & habillements de la Dame qu'elle disoit avoir été gâtés , aussi avoient été pareillement les siens , & lui , avoit été autant mouillé qu'elle ; & par ces moyens , il concluoit à fin d'absolution & de dépens.

Le Procureur d'Amour , dessus le fait des Eaux & Forêts , observa que par les Ordonnances il est défendu de chasser avec engins par lesquels on puisse pêcher tétins dans l'eau , & requeroit que ce déloyal amant fût condamné à une bonne & grosse amende. L'Amoureux répliqua que ce n'étoit juste , ni raisonnable , n'ayant fait chose digne de réprehension , & n'ayant de volonté , ni de fait , touché aux tétins , au moins dont il ait souvenance , & si d'avanture , sa main y avoit frayé , ce qu'il n'avoue pas , c'auroit été contre son gré , en chéant ; & étoit force qu'il se tint à quelque chose de ferme ; mais quoiqu'il en soit , ladite Dame n'en avoit heureusement pas été blessée.

La Dame lui objecta que la chute avoit été trop lourde , & qu'il ne se pouvoit excuser , car il l'avoit faite *daguet à pense* , ou de propos délibéré , pour parvenir à ses atteintes ; & en vé

rité, s'il ne lui eût fait outrage, elle n'en eût daigné parler.

Finalement, parties ouïes, elles furent appointées contraires & en enquête, & le procès appointé en droit, le Maître des Eaux & Forêts condamna par sa Sentence ledit Amoureux défendeur à faire à sa Dame une cotte verte simple, en place de la sienne qui avoit été gâtée, à la porter en sa main, & ordonna qu'il seroit tenu de s'incliner devant elle en ôtant son chaperon seulement, & dire ces mots à genoux : « Madame, par l'ordonnance de Justice, » je suis contraint de me venir rendre à votre grace » & mercy : si vous prie de prendre en gré cette » cotte que je vous donne de bon cœur ; & au » regard de votre grief, ne vous en souvienn plus, » car, sur ma foi, je ne le fis onc en intention de » vous courroucer, au contraire, aimerais-je mieux » être mort ». Au surplus, les dépens furent compensés.

Le défendeur ayant appelé de cette Sentence en la Cour d'Amour, est intervenu Arrêt qui a confirmé le premier Jugement, & a condamné l'Appellant en l'amende & aux dépens.

#### I V.

*Plainte d'un Amoureux en cas de saisine & nouvelle.*

Pardevant les Dames du Conseil d'Amour en la Chambre de Plaisance, sont venus plaider un

très-beau Jeune fils, bien amoureux, demandeur & complaignant en cas de *faisine* & *nouvelleté* d'une part, & une gracieuse Dame défenderesse d'autre part. Le demandeur a dit que déjà depuis quelque tems, par alliance d'amours, lui & elle se donnèrent l'un à l'autre, & promirent de vivre & mourir ensemble comme deux vrais amans, sans en jamais départir, pour quelque malheur qu'il pût advenir : & en ce point, pour sceller leur union, il y eut plusieurs baisers donnés de si très-bon cœur, que les larmes en venoient de joie aux yeux d'un chacun. Ajoutoit ledit amant qu'après l'alliance & confirmation ainsi faite solennellement, eux deux promirent encore qu'ils seroient communs en biens, que l'un ne feroit jamais chose qui déplût à l'autre, mais ce que l'un voudroit, l'autre consentiroit, afin que l'amour durât toujours. Il soutint qu'à ce titre & en bonne *possession* & *faisine*, la Dame ne devoit & ne pouvoit rire, s'amuser, & faire le petit genoul, ou des révérences & des prévenances avec d'autres Bacheliers : en *possession* & *faisine* qu'elle ne devoit saluer, ni parler à eux, en quelque manière que ce fût, s'il n'y était présent : en *possession* & *faisine* qu'il devoit être sur tous le mieux aimé & accueilli grandement quand il parle à elle, sans rechigner, ni tourner la tête de côté & d'autre : en *possession* & *faisine* que quand il veut plaisanter avec elle & lui dire de gentilles



filles sornettes, qu'elle lui doit répondre gracieusement, comme elle le faisoit au commencement, & en riant sans le mépriser : en *possession* & *saisine* que quand elle veut aller jouer & ébattre aux champs, qu'elle doit lui faire à savoir pour y aller, ou sans y mener d'autres : en *possession* & *saisine* qu'elle ne doit souffrir prendre les liens de sa chausse à aucuns qui les portent autour d'eux au lieu de ceinture : en *possession* & *saisine* que si d'aventure, il l'accoste, en passant par la rue, ou qu'il lui jette une violette, qu'elle ne lui en doit point jeter les groins ; ou faire mauvaise mine, ni faire aucun semblant qu'elle en soit courroucée : en *possession* & *saisine* que s'il arrive en son hôtel, ou autre lieu où elle est assise, elle doit reculer sa robe pour lui faire place : mais nonobstant ce, la Défenderesse, depuis un petit temps, lui tient les plus étranges rigueurs, car lorsqu'il la rencontre & la salue, elle n'en tient compte, comme si jamais elle ne l'eût connu, tandis qu'elle régale de douces paroles plusieurs autres galants, en leur faisant plus grande chère qu'à lui. Il paroît même qu'elle prenne à déplaire tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait pour lui plaire, & souvent, quand il va d'un côté, elle court de l'autre en le déprisant & mettant à nonchaloir & en oubli le temps passé & l'alliance qu'elle a faite : de plus, quand il se veut jouer à elle, ainsi qu'il avoit accoutumé, elle l'injurie &

menace de frapper , & l'un de ces jours qu'il tira doucement sa quenouille par derrière , elle se courrouça moult aigrement , & jura que s'il y revenoit , elle lui en donneroit sur la tête. Donc troublant & empêchant ledit complaignant en ses *possessions* & *faisines* à tort & sans cause indûment , depuis an & jour en-deça , il concluoit en *matière possessoire* dès à-présent ; & en cas de délai , demandoit la *récréance* , ou l'usufruit provisionnel.

La Dame dit pour sa défense que de raison naturelle féminine , nulle Dame n'est tenue d'aimer si la personne qui la requiert ne lui plaît & ne lui agréee , & qu'autrement faire , seroit trop avilir & méconnoître les biens d'amours qui viennent de plaisir & joie ; que cela étant ainsi , cet amant se fioit trop en ses pensées & folles imaginations , car il croyoit que tout ce qu'il projettoit devoit advenir , dont il étoit très-loin. Il n'est coutume de parvenir à tels biens par force , ni en parlant à cheval , vu que tous ceux qui s'humilient jusqu'à terre & qui ne servent que pour obéir & complaire , à grand peine peuvent-ils l'atteindre. Ajoutoit qu'elle l'avoit aimé comme femme peut & doit aimer un chacun ; mais que pour alliance ou promesse particulière entr'eux deux , & telle qu'il l'avoit baptisée , il ne la prouveroit point , car toujours avoit été entière & maitresse de soi , comme encore avoit

intention d'être, & ne falloit pas qu'il se plaignît d'elle, attendu qu'à lui, ni à autre, n'a mal fait : & quant aux possessions qu'il réclamoit à l'encontre d'elle, disoit qu'elles n'étoient recevables, car selon raison gardée en matière d'amours, on ne peut empêcher que femme ne caquette, parle, salue, rie où bon lui semble : d'autre part, un serviteur ne doit être reçu à prendre complainte contre sa Dame tout ainsi que ne fait le vassal contre son Seigneur, & la raison en est évidente, car ce seroit attribuer domination & seigneurie à ceux qui n'en ont point & qui n'en peuvent avoir, sinon par le moyen & courtoisie des Dames. Et par ainsi donc, dit cette Dame, » si j'avois » de grace aimé le galand, cela pourtant ne m'o- » bligerait pas à l'aimer toujours, & il n'y a » pas d'apparence de dire que je puisse être con- » trainte de faire ce qu'il voudroit, car bien » souvent pensée de femme se change ». Et quant au fait rapporté de la quenouille, elle observa qu'à la vérité elle n'étoit en ses bonnes humeurs quand il vint à elle tout étourdi, & qu'elle convient qu'elle l'auroit frappé, si elle avoit pu l'atteindre, ajoutant que par toutes ces raisons, elle-même étoit en possession & saisine de résister, d'éloigner ledit amant, & ce n'étoit point faire plus de chère ou fêre qu'au plus étrange d'Allemagne : en possession & saisine, de lui dire plei-

nement : *allez-vous-en , vous m'ennuyez , & de contredire à toutes ses volontés : en possession & saisine , de ne daigner le regarder , ni dire adieu , s'il ne lui plaît , si bon ne lui semble : en possession & saisine , qu'il ne se peut nommer , ni dire son serviteur , ni tenir rien d'elle : en possession & saisine , que de tout ce qu'elle fait & dit , il ne lui appartient point de parler , ni de mot sonner : en possession & saisine , que s'il veut avoir Dame , il la doit quérir ailleurs : en possession & saisine , que s'il s'étoit efforcé , ou qu'il s'efforçât de faire le contraire de toutes ces choses , elle étoit en droit de l'empêcher , de tout lui faire réparer , & mettre par justice au néant & au premier état de cause.*

L'Amoureux dans sa réplique soutint que la dite Dame avoit grand tort de nier l'alliance & promesse faite entr'eux , d'autant qu'elle-même l'avoit contractée & accordée par serment ; mais qu'il ne pouvoit en donner la preuve par lettres , parce qu'alors il n'y avoit qu'eux deux : à l'égard de la possession de son amitié qu'il disoit avoir eue depuis , il la feroit voir aussi claire que le jour : pourquoi il persistoit , ses possessions étant bien recevables , car elles ne tendent qu'à confirmer & faire exécuter ce que la Dame elle-même a voulu , c'est-à-dire , de ne rien faire qui puisse tourner à son dommage & ennui. OÙ,

disoit le plaignant, est-il plus grand déplaisir que de voir un étranger fétoyer le bien qu'on a desservi. Au surplus, il ne prétendoit pas l'empêcher de parler ; de rire, de faire accueil à qui bon lui sembleroit ; mais il desiroit d'être toujours bien venu , & assuré d'être le mieux aimé , tandis qu'elle faisoit le contraire , & qu'elle le reculoit plus que si elle ne l'eût jamais vu : & supposé qu'en droit, le sujet & serviteur ne pût tenter complainte contre sa Dame , cette raison n'avoit lieu ici , car au moyen de leur engagement mutuel & de l'aillance qu'elle-même avoit faite , il étoit devenu Seigneur , & avoit autant de puissance qu'elle , ni plus ni moins. D'ailleurs il n'est pas défendu à un sujet & serviteur de se plaindre de sa Dame quand elle lui fait grief & extorsion , comme dans le cas qu'il souffre ; autrement il n'y auroit jamais réparation , & les pauvres amoureux seroient tenus de trop court , & toujours maltraités : pourquoi il persistoit dans ses conclusions.

La Défenderesse reprit & soutint au contraire que tous les biens d'amours gissent en la grace des Dames & qu'on ne s'en peut plaindre , car elles-mêmes ne sont pas maitressès , pour ce qu'il faut que les offrandes aillent aux Saints à qui elles sont vouées , & les biens , où amour les veut départir ; qu'ainsi se plaindre d'amour qui

accorde sa grace où il lui plaît, ce n'est pas recevable, & n'y faisoit rien aucune alliance, car tels dons ne se peuvent obliger, ni engager, & tout accord & promesse au contraire & au préjudice des Dames sont nuls & de fait & de droit. Il n'y faut point de relievemens & de condamnations; la raison en est que les Dames sont exemptes de contrainte & de servitude; il faut venir à elles par supplication, & si vouloit y venir par complainte, & prendre telles possessions pour les mettre en sujestion; il n'y auroit aucune apparence.

Les plaidoyers entendus, les Dames du Conseil d'Amour en la Chambre de Plaisance, les appointèrent de faire, de chaque côté, entendre douze témoins pour valoir tant à fin du principal, que de *récréance*. Et les témoins ayant été examinés, les Dames du Conseil déclarèrent par leur Sentence que l'Amoureux n'étoit fondé à se plaindre, & qu'à bonne & juste cause la Défenderesse s'étoit opposée, la maintinrent & gardèrent es *possessions & saisines* par elles prétendues en ôtant la faisie d'amour, & tout empêchement à son profit, & le condamnèrent aux dépens.

L'Amoureux s'est senti grévé par cette Sentence, & en a appelé au Parlement d'Amour, où le procès a été admis; & avant le Jugement définitif, la Cour a fait préalablement droit sur l'en-

térinement de certaines Requêtes civiles obtenues par ledit Appellant, pour être reçu à produire un pied de vautour d'argent doré que sa Dame lui avoit donné pour curer ses dents ; avec un petit cœur d'or qu'il avoit toujours porté & portoit encore pour l'amour d'elle entre la chemise & la chair , afin de montrer par-là sa possession , & aussi l'accointance qu'il avoit eue avec elle , malgré sa dénévation ; lesquelles pièces du procès il n'avoit pas produites en première instance par oubli. Arrêt par lequel la *Cour d'Amour* , sans obtempérer à Requête civile , dit qu'il a été mal jugé par les Dames du Conseil , & bien appellé par le plaignant ; & en amendant le premier Jugement , déclare la plainte bonne & recevable , maintient l'Amoureux complaignant en toutes ses *possessions & saisines* , levant & octant la *main d'amours* , & tout empêchement à son profit. Condamne l'Intimée aux dépens , tant de la cause d'appel , que du principal.

## V.

*Demande d'un Baïser par Retrait lignager.*

Pardevant le Sénéchal des *Ayglantiers* , on a formé la demande par retrait lignager d'un baïser ; & , disoit le requérant , qu'un sien frère &

compagnon d'armes avoit acquis d'une très-belle Dame un baiser payable toutes les semaines, dont il avoit joui pendant un assez long-tems ; que depuis un an ou environ, l'acquéreur, du consentement de sa mie, avoit vendu & transporté le baiser & tous ses droits à un certain galant, sa partie adverse, moyennant le prix & conditions convenus entr'eux. Le Demandeur dit qu'étant le prochain lignager du vendeur, il fournit sa requête à fin de retrait, concluant que le Défendeur fût condamné à lui céder & délaisser ledit baiser, pourquoï il offroit bourse & deniers, suivant la coutume ; & en cas de refus & de délai, requéroit dépens, dommages & intérêts.

Le Défendeur répondit qu'en amours il n'y a point de retrait, parce que les biens qui en procèdent ne descendent point de ligne directe, ni collatérale. Tel héritage ne peut venir, ni appartenir qu'à celui qui l'acquiert ; & que ledit cessionnaire ne peut le vendre & l'aliéner, sinon par le gré & du consentement formel de celle dont ce bien procède ; autrement le contrat seroit nul de fait & de droit. Que par ces fins de non-recevoir invincibles, le Demandeur ne pouvoit réussir dans son retrait, d'autant qu'il n'y avoit pas eu réellement de vente, mais une pure donation & convention entre la Dame & le nou-



veau possesseur du baiser. Par ces motifs, il tenoit à fin d'absolution & de dépens.

Le Demandeur répliqua au contraire que puisqu'il y avoit eu déplacement & transport dudit baiser, il devoit être admis au retrait lignager en sa qualité de plus proche parent du premier acquéreur. Il articuloit qu'il étoit fondé en raison & en droit d'être préféré, comme frère, à un étranger; qu'en conséquence il persistoit à requérir que la Dame fût contrainte à donner son consentement, & la partie adverse de s'en départir.

Le Défendeur a répondu de nouveau que le transport dudit baiser n'avoit point été fait par vente, mais par échange, étant obligé en son lieu & place de récompenser celui qui avoit fait le transport, & de lui bailler moitié plus de biens de semblable nature d'une autre Dame avec laquelle il avoit transigé. Parties ouïes & appointées en droit, le Sénéchal a déclaré par sa Sentence qu'il n'y avoit lieu à la demande en retrait lignager, & que le Défendeur seroit maintenu dans la jouissance & possession du baiser, suivant le transport qui lui en avoit été fait; le Demandeur condamné aux dépens. Sur l'appel est intervenu Arrêt de la *Cour d'Amour* qui a confirmé la Sentence.

*Plainte au sujet d'un Baïser pris de force par l'Ami.*

En la *Cour d'Amour* il a été porté appel de la part d'une Dame plaignante à l'encontre d'un baïser qui lui avoit été ravi par un sien ami. Ses moyens étoient qu'en amour, force & voie de fait sont défendues; que cependant un jour l'Intimé étoit venu tout échauffé vers elle pour l'embrasser, & que tout-à-coup, sans dire Dieu gard, ni autre chose, il lui avoit pris un baïser de force malgré elle, dont elle demandoit réparation, disant qu'il avoit mal procédé.

Le Défendeur répondit qu'il avoit long-tems patienté & souffert dans son amour; que sa Dame le savoit bien, mais qu'elle ne lui en tenoit aucun compte & ne vouloit point lui donner d'allégement. Disoit qu'il avoit tant sollicité, pressé, conjuré, qu'enfin elle avoit promis un baïser, mais qu'elle s'excusoit toujours de tenir sa parole, alléguant tantôt qu'elle n'avoit pas loisir, tantôt qu'elle n'avoit pas pouvoir, enfin jamais vouloir, & le remettant ainsi continuellement d'un jour à l'autre; qu'il avoit languï dans l'attente pendant trois grands mois, toujours suppliant & demandant, enforte que c'étoit grande

pitie. Bref, un jour n'en pouvant plus, & *Dangier* (le mari.) étant hors de la maison, il la pria humblement d'acquiescer sa dette; ce qu'elle ne voulut point faire, cherchant encore à l'éloigner & à le délaisser sans paiement. Alors il ressentit grande chaleur au cœur, & comprenant qu'il n'en pourroit rien obtenir par requête, raison ni prière, force lui a été de se payer par lui-même, & de prendre par surprise ledit baiser tant promis. En quoi la Dame ne peut dire avoir été grévée, car il ne lui a fait autre dommage dont elle puisse se plaindre. Et quant à la voie de fait, disoit qu'il avoit assez & trop longtemps attendu, & que vu les refus précédens & les longs délais qu'il avoit soufferts, il pouvoit & devoit en toute justice ainsi procéder. Partant, concludoit que son appel étoit non-recevable, requérant qu'en outre du baiser furtif & pris d'emblee sans attollée, il lui en fût octroyé un autre tout entier & donné de bon cœur.

La Dame objecta qu'elle n'avoit point promis de baiser, & qu'en supposant qu'il y eût promesse, elle étoit conditionnelle, avec réserve de l'acquiescer dans le tems & le lieu qu'elle diroit être libre de choisir; qu'ainsi le grief étoit évident: elle ajouta qu'avant de recourir à la contrainte, il falloit mettre la chose en délibération & venir amiablement & par voie de douceur, & non pas par sur-

prise, ni par force. Pourquoi elle persistoit à dire qu'elle avoit été grévée.

L'Intimé repliqua qu'en telle matière on ne pouvoit suivre les procédures ordinaires, ni demander à faire preuve à chaque fois, attendu qu'il ne seroit jamais jour, ni terme de finir, & que les Dames auroient trop d'avantages contre les pauvres amans, car tous les témoins en ce cas sont pour elles, & à leur poste. Il disoit au surplus que quand même il n'y auroit eu ni don, ni promesse, que le moins qu'il pourroit requérir pour ses peines & salaires d'avoir servi si long-tems, c'étoit un petit baiser; que tels cas étoient privilégiés, que l'on pouvoit y procéder par voie d'exécution, & prendre en un mot son bien où on le trouve.

Le tout vu & considéré, la *Cour d'Amour* a jugé qu'il avoit été bien & dument procédé par l'amant & mal appelé par la Dame; la condamne aux dépens de la cause d'appel, ordonne que le baiser baillé par contrainte ne sera point compté, & que ladite Dame sera tenue d'en délivrer un autre de gré & de bon cœur, toutes fois & quantes qu'elle en sera requise dans sa maison, pourvu que *Dangier* n'y soit point & n'en sache rien, afin qu'il n'en puisse grogner.

## V I I.

*Procès entre le Procureur - Général de la Cour d'Amour & une jeune Dame , contre une vieille Chambrière indiscrete.*

Il a été plaidé en la *Cour d'Amour* une cause importante & délicate entre une très-belle Dame & le Procureur - Général d'Amour joints avec elle , demandeurs & plaignans en cas d'excès & délits d'une part , à l'encontre d'une vieille Chambrière défendresse d'autre part. Et disoit la Dame que toutes servantes doivent foi & loyauté à leurs maitresses , qu'elles sont tennes d'avoir courtes langues & longues & grandes oreilles , qu'autrement elles ne sont pas dignes de demeurer en quelque maison : elle ajouta que depuis certain tems elle avoit pris à ses gages une Chambrière pour la servir deux ans , qu'outre son salaire , si elle étoit contente de son service , elle lui avoit promis aux étrennes moult présens avec un de ses chaperons ; & combien qu'elle en avoit trouvé assez d'autres qui eussent désiré demeurer avec elle sans aucune vue d'intérêt , toutes fois se fiant sur la discrétion & expérience de cette Chambrière , elle l'avoit préférée & fait venir en son hôtel. Que dans le commencement la Douegne , a fait son service à merveille , mais qu'ensuite voyant la confiance que

la maitresse avoit en elle, & qu'elle en recevoit grands témoignages d'amitié & de satisfaction, elle avoit voulu prendre de l'empire sur elle, se mêler de toutes ses affaires, & s'ingérer à connoître de toutes ses actions. En effet est advenu qu'un sien ami que ladite Dame aimoit en tout bien & en tout honneur se rendoit souvent en son hôtel par passe-tems pour causer de nouvelles de ville, & faire petite partie de jeu; cette Chambrière les espionnoit toujours, & le soir même, ou le lendemain, elle ne faillait d'aller rapporter tout ce que la Dame & son ami avoient dit ensemble, à *Dangier*, ce qui étoit fort mal fait à elle, tellement que bien souvent, la nuit au lit, le *Dangier* la boudoit, lui jettoit parci par-là des mots mal-plaisans à la volée, & lui faisoit plaintes sans s'expliquer, ce qui l'étonnoit & l'embarrassoit beaucoup. La Dame ne pouvoit soupçonner le *Dangier* instruit des plus petites choses & paroles passées dans le secret de l'amitié, s'il n'étoit devin; car, elle étoit bien loin de soupçonner la vieille d'avoir sonné le moindre mot, la croyant attachée & secrète, autant qu'elle le devoit être. Or, étoit vrai qu'un jour le galant étant venu l'après-dînée faire sa visite comme il avoit accoutumé, la Dame tenoit sa quenouille, & d'aventure laissa tomber son fuseau qu'il ramassa avec un grand empressement, puis, en le rendant, lui donna un baiser. Cependant la

vieille économe , un peu fâchée d'une réprimande  
 qui lui avoit été faite le matin pour quelque né-  
 gligence , résolut méchamment de s'en venger : &  
 de fait , aussi-tôt que *Dangier* fut revenu de la ville ,  
 la maudite Chambrière en conta plus long qu'il y  
 en avoit. Lui , jaloux & fournois , garda trois ou  
 quatre jours le secret en son cœur , rechignant &  
 grognant ; puis tout-à-coup , ne pouvant plus con-  
 tenir son dépit , il s'emporta rudement , jura &  
 menaça de se venger du galant. La Dame fut bien  
 ébahie de tout ce bruit , & apprenant que ce ta-  
 pagé venoit de la mauvaise langue de sa Cham-  
 brière qui comptoit gouverner sa Maîtresse & lui  
 tailler ses morceaux , elle lui a bien fait voir le  
 contraire ; car elle l'a poussée dehors son hôtel &  
 l'a fait constituer prisonnière pour raison du cas  
 qui est de grande conséquence. La Dame conclusoit  
 à l'encontre d'icelle vieille Chambrière , qu'elle  
 fût condamnée à lui crier merci & faire amende  
 honorable nus pieds & sans coiffe , couvre-chef ;  
 un chaperon en la tête , & aussi tenant une torche  
 en la main , dire qu'à tort & méchamment , elle  
 avoit rapporté les paroles de sa Dame & Maîtresse ;  
 qu'elle l'avoit fait tancer par ses propos dont elle se  
 dédisoit devant tout le monde ; qu'en outre , elle  
 fût contrainte & condamnée à venir déclarer &  
 affirmer devant *Dangier* , que tout ce qu'elle avoit  
 dit & rapporté de sa Maîtresse , avoit été con-

trouvé par icelle, contre vérité & par malice, afin qu'icelui *Dangier* n'y eût plus de suspicion.

Au regard du Procureur - Général de la *Cour d'Amour*, qui étoit adjoint avec la Dame, il disoit que ce cas-cy étoit de trop grande importance pour être dissimulé, & qu'il méritoit une punition notable, à cause des étranges inconvéniens qui pouvoient tous les jours en advenir. Disoit aussi que Chambrières sur toutes choses doivent être secrètes & celler tout ce qu'elles voient faire en amours, comme font Confesseurs; & y est la faute si grande suivant le droit, que celles qui dévoilent les mystères d'amour, sont dignes de mort. Or cette Vieille ayant révélé les secrets de sa Maîtresse audit *Dangier*, ajoutant moitié plus qu'il n'y avoit de mal, & croyant la mettre toujours par-là en noyse & abaissement, pour tel cas, concluoit à l'encontre d'elle, qu'elle fût condamnée à être arse & brûlée, & à tout le moins, qu'on lui perçât la langue d'un fer chaud devant tout le monde, afin que les autres Chambrières y prissent exemple & terreur; qu'au surplus, son salaire fût déclaré forfait & confisqué, & que telles autres conclusions fussent adjugées ainsi que la Cour adviseroit. Requéran qu'à l'effet de pouvoir à de tels & si grands inconvéniens, il y eût enquête & visite ordonnées à l'encontre des Chambrières d'où proviennent les plus grands maux & dangers par l'indiscrétion



l'indisération & malice de leur langue ; il observoit , en outre , que jamais on ne devoit permettre à telles vieilles Chambrières de porter la clef de la cave au vin , parce que d'aventure , elles boivent & font bonne chère , & que peu après , elles parlent aussi bien contr'elles , que pour elles , & croyant sauver l'honneur de leur Maitresse , c'est à l'heure qu'elles gâtent tout ; il ne leur en souvient plus le lendemain , & alors elles jurent & affirment hardiment qu'elles n'ont point jasté , ni parlé ; ce qui est une cause notoire des grands maux qui en arrivent ; pour quoi , le Procureur-Général demanda qu'il fût fait par la Cour un-Règlement.

L'Avocat de la vieille défendit au contraire & dit que quand elle vint demeurer dans l'hôtel de ladite Dame & Maitresse , elle en reçut promesses d'avoir beaucoup de profit , mais qu'elle s'en étoit bien petitement apperçue ; cependant elle avoit tant eu de peine , que c'étoit une merveille. Or , étoit-il vrai , que le *Dangier* , au commencement qu'elle entra au service , vint lui parler à l'oreille , & promit de lui donner tous les ans une robe & un bon chaperon , afin qu'elle prît garde sur sa Dame qui étoit encore bien jeune , & lui contât tout ce qu'elle verroit & entendroit , ce que son Maître lui avoit fait promettre. A cette cause elle avoit été fidèle à rapporter tout ce qu'elle savoit de sa Maitresse , en

gardant toujours l'honneur des Dames, comme tenue y étoit ; au reste, elle affirmoit que jamais elle ne lui avoit rien vu faire qui ne fût bon & honnête ; & quoique ladite vieille la servît d'un mieux qu'elle pouvoit, cependant sa Maîtresse ne paroissoit s'en contenter, & la tançoit durement & grandement, dont la Chambrière se fâchoit. C'est pour se venger, qu'ayant vu le galant donner un baiser à sa Maîtresse, elle l'avoit dit à son Maître ; & que de ce, l'on ne pouvoit la réprimander, étant plus obligée d'obéir à l'un qu'à l'autre ; que telles étoient d'ailleurs les conditions de son engagement envers lui ; qu'elle n'avoit fait que son devoir ; qu'elle n'a rien dit au mari que sur sa promesse qu'il seroit lui-même très-discret ; que par ces raisons on la devoit excuser, & qu'elle concluoit à fin d'absolution.

La Demanderesse répliqua que toute l'eau de la rivière ne pouvoit laver & blanchir ladite Chambrière de sa faute ; qu'elle avoit abusé de la confiance qu'elle lui avoit donnée, & qu'elle auroit pu se cacher d'elle, si elle avoit soupçonné sa trahison ; que si Chambrières & Servantes doivent servir à leurs Maîtres avant leurs Maîtresses, ce dont elle ne convient pas, cela ne pouvoit s'entendre que du service de la table & du ménage, mais au regard d'autres choses secrètes, rien ; il faut qu'elles obéissent à leurs Maîtresses.

& qu'elles soient à leur poste, autrement elles ne peuvent demeurer trois jours dans la maison, & méritent condamnation.

Le Procureur-Général reprit qu'après l'aveu fait par la vieille Chambrière qu'elle prenoit argent de son Maître, outre son loyer, pour révéler les secrets d'amour, elle n'en pouvoit être trop punie; quant à l'excuse qu'elle alléguoit de la promesse faite par le mari de ne rien dire, ni faire semblant, elle n'étoit recevable; & ainsi persistoit dans ses conclusions.

La vieille répartit que son fait étoit pardonna-  
ble; que jamais elle n'eût parlé, si elle eût su qu'il en advint tant de mal, ou qu'il y eût danger pour sa Maîtresse.

La cause mise en délibération, le tout mûrement vu & considéré, la Cour a condamné la vieille pour raison du cas par elle commis, à crier mercy à ladite Demanderesse, & être piloriée par trois fois au jour de marché; en outre, d'être privée & bannie du service des Dames à tout jamais, de quelque état qu'elles soient, lui défendant, sous peine de la hart, de jamais se trouver en bonne compagnie; & faisant droit sur les conclusions du Procureur-Général, la Cour a nommé des Commissaires qui s'informeront des abus & vices desdites Chambrières, pour y pourvoir après, ainsi qu'il appartiendra.

*Sommission faite par un Compagnon à une Dame ,  
de déclarer si elle l'aime ou non.*

Un soir bien tard , après le souper , lorsqu'on ôtoit les plats de la table d'une noce où étoit un jeune galant amoureux , & que les Menestriers qu'étoient l'offrande pour Monseigneur Saint-Julien , il y eut une très-belle Dame qui , en parlant d'amour , ainsi qu'on en devoit entre convives , dit au galant en passant : *en vérité je m'étonne que telle gerbe soit sans lien.* Entendant ces paroles , le galant commença à fuser de grand'joie qu'il en eut en ce moment ; il la mena danser la première , & depuis au retour , quand il fut rassis auprès du lieu où il l'avoit ramenée , un autre jeune galant la vint prendre pour la mener danser , à qui elle fit assez grand accueil , dont il eut un petit de mal en sa tête & n'en fut pas trop content. Mais tandis que la jeune Dame dansoit , il se mit à raisonner avec sa Chambrière qui étoit assez près de lui , laquelle lui dit entr'autres choses , & sans que le galant l'interrogeât , qu'elle avoit ouï dire à sa maîtresse tant de bien & de choses honnêtes à son sujet , qu'elle étoit assurée qu'elle l'aimoit autant qu'il étoit possible , & qu'elle seroit charmée de le voir venir caqueter avec elle. A cette

déclaration, il fut épris d'un amour si violent, que dans tout son corps il n'avoit pas une veine qui ne tremblât de joie & de liesse, & qu'il ne sentît jusqu'au plus profond de son cœur. Il entreprit donc de l'aller visiter le lendemain, & depuis il s'est rendu fort assidu; mais plus il la voyoit, moins il s'appercevoit que l'on tint compte de lui. Pourquoi le galant sommoit la Dame de déclarer si elle vouloit le prendre pour son serviteur, ou non, afin qu'il fût à quoi s'en tenir; requérant aussi de plus que ladite Chambrière qui lui avoit ainsi baillé vaine espérance & fait trembler les fièvres blanches tout au long d'une nuit, fût condamnée envers lui, en l'amende & aux dépens.

La Dame répondit qu'à son égard elle n'avoit pour lui ni haine, ni amour; qu'elle s'étoit pourvue d'un autre serviteur, & qu'ainsi elle n'étoit responsable de rien. D'autre part, la Chambrière repartit qu'elle avoit oui dire à sa maitresse autant de bien du compagnon qu'on en pouvoit penser, & qu'elle n'avoit aucunement failli dans ce qu'elle lui avoit rapporté. Qu'à la vérité, elle l'avoit conseillé de venir voir sa maitresse, parce qu'il étoit homme aimable, & qui devoit lui plaire; que d'ailleurs, telles paroles qui entrent par une oreille, s'en doivent aller par l'autre, & que c'est grand folie aux gens de s'y fier, car souvent même on dit

des choses qui ne sont point exactement véritables, pour mieux complaire aux gens, & leur donner un peu d'espérance es biens qu'ils désirent. Par ces raisons, la Chambrière disoit qu'elle étoit en voie d'absolution. Mais les gens d'Amour observèrent qu'il n'y a point de plus mauvaises choses en amours que de tels faux rapports; car c'est pour ravir un homme jusqu'au troisième ciel, & en advient plusieurs inconveniens, comme d'aucuns pauvres Amoureux qui en perdent le boire & le manger, & les autres en deviennent comme hébétés, sans savoir ce qu'ils font, pourquoi les gens d'Amour requéroient qu'il y fût pourvu. La Chambrière répliqua qu'elle n'étoit point dans son tort & que vu les bonnes dispositions & les doux propos de sa maitresse, il étoit vraisemblable que cet Amant se seroit fait aimer, s'il avoit su en profiter, & se conduire avec adresse.

Le pauvre Galant répondit qu'il ne vouloit plus essayer, & qu'il lui suffisoit de ce qu'il avoit fait, sans y retourner, ayant été si mal récompensé.

Les Parties ouïes & appointées en droit & au Conseil, le tout vu & bien examiné, la Cour a dit que ladite Chambrière a failli, & grandement abusé, & à ces causes lui ordonne de quitter l'hôtel de sa maitresse, avec injonction de ne plus jamais porter chaperon de couleur, ni ceinture verte; la condamne, en outre, en tous les dépens, dommages

& intérêts envers le pauvre Amant ; met les autres parties hors de Cour sur le surplus des demandes.

D'après ces causes que nous avons choisies parmi les cinquante-un *Arrêts d'Amours* que Marjail d'Auvergne a recueillis, on peut juger de ce que l'on pensait de son tems sur la *Cour d'Amour*, sur les affaires qui la concernaient, & sur la manière dont on y procéderait. Si les Avocats de cette Cour devaient naturellement être des Poètes, leurs plaidoyers aussi devaient être mis en vers, & c'est ce que le célèbre la Fontaine a senti dans deux imitations charmantes qu'il a faites de ces causes galantes. Ces deux pièces analogues au Tribunal dont nous parlons, feront d'autant plus de plaisir au Lecteur, qu'elles lui donneront une connaissance plus parfaite du fond & de la forme des procès que l'on y plaiderait.

*Plainte d'un Amant maltraité.*

Les Gens, tenans le Parlement d'Amours,  
Informoient pendant les grands jours  
D'aucuns abus commis en l'île de Cythère :  
Pardevant eux se plains un Amant maltraité,  
Disant que de long-tems il s'efforce de plaindre  
A certaine ingrâte Beauté ;  
Qu'il a donné des sérénades,  
Des conceits & des promenades,  
Item maigre collation,

Maint bal & mainte comédie  
 A l'objet de sa passion ;  
 S'est tourmenté le corps & l'ame,  
 Sans pouvoir obliger la Dame  
 A payer seulement d'un souris son amour.

Pasant conclut que cette belle  
 Soit condamnée à l'aimer à son tour.  
 Fut allégué q'autre part à la Cour,  
 Que plus la Dame étoit cruelle,  
 Plus elle avoit d'embonpoint & d'attraits ;  
 Que perdant ses appas amour perdoit ses traits ;  
 Qu'il avoit intérêt au repos de son ame ;

Que quand on a le cœur en flamme,  
 Le teint n'en est jamais si frais ;  
 Qu'il étoit à propos, pour la grandeur du Prince,  
 Qu'elle traitât ainsi cette Province,  
 Fit mille soupirans sans faire un bienheureux,  
 Dormit à son plaisir, conservât tous ses charmes,  
 Augmentât les tributs de l'empire amoureux ;

Qui sont les soupirs & les larmes.  
 Que souffrir tels procès étoit un grand abus,  
 Et que le cas méritoit une amende ;

Concluant pour le surplus

Au renvoi de la demande.

Le Procureur d'Amours intervint là-dessus,

Et conclut aussi pour la belle.

La Cour, leurs moyens entendus,

La renvoya ; permis d'être cruelle,

Avec dépens, & tout ce qui s'en suit.

Cet Arrêt fit un peu du bruit

Parmi les gens de la Province ;

La raison de douter étoit tous les cadavres,

Bijoux donnés, & des plus beaux,



Qui prend, se vend ; mais l'intérêt du Prince,  
Souvent plus fort qu'aucunes Loix,  
L'emporta de quatre ou cinq voix.

## I L.

*Le Différend de Beaux-Yeux & de belle Bouche*

Belle-Bouche & Beaux-Yeux plaidoient pour les honneurs  
Devant le Juge d'Amarhonte.  
Belle-Bouche disoit : je m'en rapporte aux cœurs,  
Et leur demande s'ils font compte  
De Beaux-Yeux ainsi que de moi.  
Qu'on examine notre emploi,  
Nos traits, nos beautés & nos charmes.  
Que dis-je ! notre emploi ? j'ai bien plus d'un métier ;  
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :  
De bon cœur je les laisse à Beaux-Yeux tout entier.  
Je satisfaits trois sens, eux seulement la vue ;  
Ma gloire est bien d'autre étendue :  
L'ouïe & l'odorat ont part à mes plaisirs ;  
Outre qu'aux doux propos, je joins les chansonnettes,  
Belle-Bouche fait des soupîrs,  
Tejs à peu-près que les zéphirs,  
Dans la saison des violettes ;  
Je fais par cent moyens rendre heureux un amant ;  
Vous me dispenserez de vous dire comment.  
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,  
On voit Beaux-Yeux se tourmenter ;  
Belle-Bouche n'a qu'à parler,  
Sans artifice elle sait plaire.  
Quand Beaux-Yeux sont fermés, ce n'est pas grande affaire ;  
Belle-Bouche à toute heure étale des trésors ;

La nacre est en dedans, le corail en dehors,

Quand je daigne m'en servir, il n'est de honte égale.

Les présens que nous fait la rive orientale

N'approchent pas des dons que je prétends avoir.

Trente-deux perles se font voir,

Dont la moins belle & la moins claire

Fait celle que l'Inde a dans ses régions :

Pour plus de trente millions,

Je ne m'en voudrois pas défaire.

Belle-Bouche ainsi harangua.

Un Amant pour leurs Yeux parla ;

Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire

Que c'est par eux qu'amour s'introduit dans les cœurs.

Pourquoi leur reprocher les pleurs ?

Il ne faut donc pas qu'on soupire ?

Mais tous les deux sont bons : Belle-Bouche a grand tort

Il est des larmes de transport ;

Il est des soupirs ; au contraire,

Qui font souvent ne disent rien :

Belle-Bouche n'entend pas bien

Pour cette fois-là son affaire.

Qu'elle se taise, au nom des Dieux,

Des appas qui lui sont départis par les Cieux

Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable ?

Nous savons plaire en cent façons,

Par l'éclat, la douceur, & cet art admirable

De tendre aux cœurs des hameçons.

Belle-Bouche le blâme, & nous en faisons gloire :

Si l'on tient d'elle une victoire,

On en tient cent de nous ; & , pour une chanson,

Où Belle-Bouche est en renom,

Cent autres se font en plus de mille.

La Cour, le Parnasse & la ville,

Ne retentissent tous les jours  
 Que du mot de Beaux-Yeux, & de celui d'amour.  
 Dès que nous paroissions, cha cun nous rend les armes.  
 Quiconque nous appelleroit  
 Enchanteurs, il ne mentiroit.  
 Tant est prompt l'effet de nos charmes,  
 Sous un masque trompeur les yeux & les fait se bien.  
 Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,  
 Par ce moyen passe à la montre.  
 On demande qui c'est, & l'on trouve qu'il n'est rien.  
 Cependant Beaux-Yeux font la cause  
 Qu'on prend ce rien pour quelque chose.  
 Belle-Bouche dit : J'aime, & le disons-nous pas ?  
 Sans en un bruit, notre langage,  
 Muet qu'il est, & plus d'un langage.  
 Que ces perles, ce chant, & ces autres appas  
 Avec quoi Belle-Bouche engage,  
 L'Avocat de Beaux-Yeux fit sa peroration  
 Des regards d'une intervenante.  
 Cette belle approcha d'une façon charmante ;  
 Puis il dit, en changeant de ton :  
 J'amuse ici la Cour par des discours frivoles ;  
 Ai-je besoin d'autres paroles  
 Que des yeux de Philis ? Juges, regardez-les,  
 Puis prononcez votre Sentence.  
 Nous gagnerons notre Procès.  
 Philis eut quelque honte ; & puis sur l'assistance  
 Répandit des regards si remplis d'éloquence ;  
 Que les papiersomboient des mains.  
 Frappé de ces charmes soudains,  
 L'Auditoire inclinoit pour Beaux-Yeux dans son ame ;  
 Belle-Bouche en faveur des regards de la Dame,  
 Voyant que les cœurs étoient préoccupés.

Prit la parole & dit : à cette rhétorique,  
Dont Beaux-Yeux vont ainsi les Juges corrompant,  
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour repliquer.

La nuit mon emploi dure encor ;  
Beaux-Yeux sont hors de peu d'usage :

On les laisse en repos , & leur muet langage

Fait un assez froid personnage.

Chacun en demeura d'accord.

Cette raison régla la chose.

On préféra Belle-Bouche à Beaux-Yeux ;

En quelques chefs pourrunt ils eurent gain de cause,

Belle-Bouche baïsa le Juge de son mieux.

La pièce suivante doit également trouver place dans cet article , attendu qu'elle est absolument relative à la matière que nous traitons : on l'attribue à la Comtesse de la Suze qui lui a donné pour titre :

*Jugement définitif sur un Plaidoyer d'Amour.*

Nous Amarillis qu'on révère  
Parmi les peuples de Cythère,  
Juges des droits du jeune Dieu  
Que l'on adore dans ce lieu ;  
Sans nul délai , ni surseance ,  
Voulons donner brève Sentence

Dessus quelques points indécis

A la requête d'Alexis

Contre Climène qu'il accuse

De ne se payer que d'excuse :

Or d'autant que nous savons bien

Qu'elle ne manque pas de bien ,

Qu'elle a du fond à suffisance,  
Des trésors de grande importance,  
Que nous avons vus & touchés,  
Et même des trésors cachés ;  
Nous ordonnons comme équitable,  
Puisque cette Belle est solvable,  
Sans chicaner un pauvre Amant,  
Qu'elle lui donne payement,  
Pour l'avenir, voulons-nous dire,  
Car il pourroit bien en déduire  
Les intérêts depuis six ans  
Qu'il la poursuit à ses dépens :  
Et dans cette poursuite vaine,  
Bien qu'il lui coûte assez de peine,  
De vœux, de larmes, de soupirs,  
Pour le miner en vains desirs ;  
Comme il est homme raisonnable,  
Civil, accort, doux & traitable,  
Sans suivre la rigueur des loix,  
Il lui pourra quitter ses droits :  
A tout le moins on se propose  
Qu'il en rabattra quelque chose,  
Mais à l'avenir, il pourra  
Se payer comme il lui plaira,  
Sans que Climène ait la puissance  
D'appeller de cette Sentence.

Si la cruelle encor cherchoit quelques moyens  
Pour maintenir son hérésie ;

Alexis, en ce cas, pourra faire saisir  
Sur le plus beau de tous ses biens.

*Le Conte de Voltaire, ce qui plaît aux Dames,  
est trop connu pour que nous le rapportions en en-*

tier, & tout le monde se fouvient du résultat de ce procès, l'un des plus célèbres qui ait été plaidé à la *Cour d'Amour*.

. . . . . Le Conseil assemblé,  
La Reine assise, & Robert appelé :  
Je fais, dit-il, votre secret, Mesdames :  
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems,  
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans :  
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,  
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,  
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,  
Tant qu'elle peut, la Maîtresse au logis.  
Il faut toujours que la femme commande,  
C'est-là son goût : si j'ai tort, qu'on me pend.  
Comme il parlait, tout le Conseil conclut  
Qu'il parlait juste & qu'il touchait au but.  
Robert absous &c.

Cette cause galante a fourni à M. Favart l'idée de la *Fée Urgèle* qui se joue aux Italiens avec un succès toujours nouveau. Nous connaissons peu de rôles aussi bien faits que celui de la Vieille, & la scène du *quatrième Acte* est charmante d'un bout à l'autre.

Dans le *troisième* de l'*Union de l'Amour & des Arts*, paroles de M. le Monnier, musique de M. Floquet, Aglaé Présidente de la *Cour d'Amour*, n'a point encore déclaré sa tendresse pour Floridan, mais ce Berger qui prend le nom, ainsi que le masque de Mithras, se plaint de l'insensibilité de

la Maitresse & choisit pour Juge cette même Aglaé dont il est amoureux : elle prononce en sa faveur , Floridan se découvre , & Aglaé ne peut se défendre d'avouer sa défaite.

A l'ancien Opéra-Comique , on a donné les *Arrêts d'Amour* , pièce composée de scènes épisodiques remplies par des Plaideurs & des Plaideuses qui sont , un Procureur & sa femme , une vieille Coquette & une jeune , une Actrice de l'Opéra , un Arlequin Petit-Maitre , deux Villageoises , & enfin , deux Galans qui se sont ruinés en cadeaux pour Isabelle.

Nous ne devons pas non plus omettre l'un des morceaux les plus ingénieux & les plus piquans que l'on ait faits sur la *Cour d'Amour* : c'est le Vaudeville que Panard a placé à la suite de la *Feuve à la Mode* , Comédie Française en trois Actes , de M. de Sainte-Foix , représentée à la Comédie Italienne en 1726.

U N R O B I N .

Venez , accourez tous , on vous rendra justice.

L'Amour tient ici ses grands jours ;

Amans qui d'une Belle essayez les caprices ,

Vous que pour prix d'un tendre sacrifice ,

On immole à d'autres amours ,

Venez , accourez tous , on vous rendra justice.

P R E M I E R A V O C A T .

Je parle pour Tircis.

SECOND AVOCAT.

Je suis pour Célimène.

PREMIER AVOCAT.

Un rendez-vous étoit concerté comme il faut,  
Le fidèle Tircis attendoit l'inhumaine.

Hélas ! son attente fut vaine ,

Elle ne vint pas assez tôt.

SECOND AVOCAT.

L'impatient Tircis est lui seul en défaut.

L'Amour au rendez-vous fit courir Célimène ,

Hélas ! son attente fut vaine ,

Tircis étoit parti trop tôt.

L'AMOUR.

Ordonné que sans perdre tems ,

Un nouveau rendez-vous finisse

Les plaintes de ces deux Amans.

L'Amour , en leur rendant justice ,

Veut leurs plaisirs pour toute épice ,

Et compense entr'eux les dépens.

VAUDEVILLE.

L'air des Robins déplaît aux Belles ;

Plaît à l'Amour les bannir d'auprès d'elles ;

Mais si quelqu'un prenoit les airs exquis

Du Petit-Maitre ou du Marquis ,

Qu'il soit aimé des plus cruelles.

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

UNE FEMME.

A mon époux je suis fidèle ,

Mais à ses yeux je cesse d'être belle :

Grand



Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis  
De ménager quelques amis,  
Un mari par-là se rappelle.  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

UN CAISSIER.

Je suis Caissier, Philis me presse  
De lui montrer jusqu'où va ma tendresse,  
Pour la meubler & la mettre en habits ;  
Dieu d'amour ! qu'il me soit permis  
D'altérer le fond de la caisse,  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

UNE ACTRICE DE L'OPÉRA.

J'ai des talens, j'ai de la grace,  
A l'Opéra je remplis bien ma place :  
Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis,  
S'il me vient quelques étourdis,  
De les réduire à la besace.  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

UN PETIT-MAÎTRE.

Pour un objet jeune & volage,  
j'ai consommé trop tôt mon héritage,  
Grand Dieu ! qu'il me soit donc permis,  
Si j'ai Maitresse à cheveux gris,  
De gruger jusqu'à l'équipage.  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

UNE VIEILLE.

Soumise à toi dès mon enfance,  
J'ai bien gagné ma vétérance,  
Puisqu'aujourd'hui mes beaux jours sont finis :  
Dieu d'amour ! qu'il me soit permis

De voir ma fille en survivance.

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

### UN MOUSQUETAIRE.

Je suis un jeune Mousquetaire ,

Frais & dispos , propre au tendre mystère :

Grand Dieu d'amour ! permettez qu'un bon vent

Me conduise sans accident

Jusqu'au rivage de Cythère :

*Soit : bon voyage au Suppliant.*

### UN VIEILLARD.

Je veux , quoique sexagénaire ,

Prendre une femme & tâcher d'être père :

Je fais , Amour ! que le risque en est grand :

Que votre secours tout-puissant

Me fasse finir cette affaire ,

Sans porter le croissant. *Néant.*

### UNE FINANCIÈRE.

Un sous-Fermier dont je suis femme ,

Va près d'un autre user toute sa flamme :

Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis

De recourir à son Commis ,

D'autres le font sans qu'on les blâme.

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

### UN GASCON :

J'ai de l'intrigue & du génie ,

Mais pas le fol , Bordeaux est ma patrie :

Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis

D'en conter aux Belles *grat*is ,

Et d'user de mon industrie,

*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

## UNE COQUETTE.

Je suis jeune, je suis coquette,  
 Mais mon mari me défend la fleurtte :  
 Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis  
 D'en imposer même à Thémis :  
 Pour le faire mettre en retraite,  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

## UN OFFICIER.

Au Régiment je dois me rendre,  
 Il faut partir, je ne puis m'en défendre.  
 Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis  
 De brusquer la jeune Philis,  
 Car je ne saurois plus attendre.  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

## UNE PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,  
 Des biens d'autrui se réjouit en ville :  
 Grand Dieu d'amour ! qu'il me soit donc permis  
 De rogner sur ce qu'il a pris,  
 Pour en aider quelque pupile.  
*Soit fait ainsi qu'il est requis.*

On a publié en 1776 un Recueil intitulé : *les Décisions de Cythère, ou le Code de l'Amour, ouvrage curieux & galant, par une femme de Belles-Lettres*. Ce Code qui renferme des réglemens, des causes & des questions en matière de galanterie, peut être regardé comme une suite de celui de *Martial d'Auvergne* ; nous allons en donner une idée, & les différentes sources dans lesquelles nous avons puisé, nous ont fourni quelques autres ma-

tériaux qui non moins curieux que les précédens , feront de cet article le Traité le plus complet que l'on puisse avoir sur la *Court d'Amour*.

*E D I T d'Etablissement de la Chambre de Justice d'Amour.*

L'Amour a remarqué dans son Empire plusieurs abus qu'il veut réformer. Les cœurs qui se donnaient autrefois sans intérêt , s'achètent impunément , on les met au plus offrant , & au lieu que l'inclination étoit la seule monnoie dont on les payoit , elle est présentement si décriée , qu'on ne s'en sert presque plus : il n'y a que l'argent qui soit de mise , ainsi que plusieurs autres choses , comme infidélités , inconstances , fourberies , mépris de sincérité &c.

A ces causes , de l'avis de notre bonne & honorée mère Vénus , nos chers frères les petits Amours , nos cheres sœurs les Grâces , & nos cousins les Ris & les Jeux , nous avons établi & établissons par ces présentes , une Chambre de Justice pour punir les excès & les crimes qui se sont commis en notre Empire depuis vingt ans , & afin de remettre le bel ordre dans la galanterie , ordonnons que l'on traite comme coupables de lèze-Majesté au premier chef , certaines gens qui ont absolument renversé cet ordre , & ont introduit une innovation dangereuse en matière de vo-

lupré ; ce qui pourroit à la fin anéantir toute notre puissance.

Voulons aussi qu'on punisse des mêmes peines les femmes qui seront convaincues de pareils crimes. Condamnons les infidèles, les fourbes, les inconstans & les inconstantes à un exil perpétuel, après avoir bien examiné de quelle part vient le défaut. Entendons que celles qui font marchandise de cœurs & les vendent au prix de l'or, soient châtiées comme sacrilèges, & enfin, tous ceux & celles qui se trouveront avoir abusé de nos faveurs & dissipé nos graces, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, sans aucune exception de personne, monarques & sujets, grands & petits, pauvres & riches, bergers & bergères. FAIT au Conseil d'Etat tenu en notre île de Cythère, au plus beau de nos jours, l'an sept ou huit mille, selon le Calendrier amoureux, & de notre règne, je ne fais. . . .

*Plaidoyer de la Brune, de la Blonde & de la Spirituelle qui présentent une requête à l'Amour, pour avoir la préférence l'une sur l'autre.*

#### LA BLONDE.

Nous avons toujours eu le prix de la beauté,  
Les brunes ne sauroient avoir la préférence ;  
Amour ! pourquoi mettre en balance  
Un rang qui jusqu'ici n'étoit pas contesté ?

M 3

Pour faire une beauté divine & sans seconde ,  
 On lui donne par choix tous les traits de la Blonde :  
 On estime sur-tout l'or de nos blonds cheveux ,  
 Et c'est toujours en blond que l'on a peint Hélène.  
 Nos voix ne cèdent rien aux chants de la Sirène ,  
 Et de l'instant qu'on voit l'éclat de nos beaux yeux ,  
 Nous avons le dessus dans l'empire amoureux.

## L A B R U N E .

L'on est désabusé de cet éclat trompeur  
 Qui vous donnoit tout l'avantage :  
 Vous avez un brillant qui de loin prend un cœur ,  
 Mais pour le retenir , vous manquez de courage :  
 Mes appas sont plus sûrs & durent plus long tems :  
 De mes charmes secrets rien ne peut se défendre ,  
 J'inspire dans un cœur un amour bien plus tendre ,  
 Et je fais renvoyer , ou garder mes amans.

## L A S P I R I T U E L L E .

Le prix que la Blonde & la Brune  
 Disputent ici devant toi ,  
 Bien que ma beauté soit commune ,  
 Sans doute n'étoit dû qu'à moi.  
 Tout nouveau règlement & me choque & m'irrite ;  
 C'est par moi que tes traits doivent se signaler :  
 Est-il rien qui puisse égaler  
 L'amour que dans un cœur allume un vrai mérite?

Le Dieu d'Amour laissa ces disputes indécises ,  
 & mit les Parties *hors de Cour*. On agita d'autres  
 questions qui furent soutenues & discutées par des  
 Jurisconsultes des deux sexes : voici celles qui nous  
 ont paru les plus intéressantes.

## PREMIÈRE QUESTION.

*Si une Femme doit se contenter d'être aimée préféra-  
blement à toute autre.*

Il semble d'abord que c'est une chose décidée par cette vieille maxime , que l'*Amour ne souffre point de partage*. On le publie comme une vérité incontestablement établie , les Anciens l'ont dit , & on l'assure encore : le cœur est indivisible , la tendresse qui se répand sur divers objets , ne subsiste guères : c'est une des différences de l'amour & de l'amitié , que le premier se donne uniquement , & que quelquefois la seconde se conserve & se fortifie , même étant partagée : on choque tout le beau sexe en soutenant l'opinion contraire. Une belle mérite toute notre tendresse ; lui donner une partie de notre cœur , ce n'est pas l'aimer , c'est lui faire injure ; & parmi les Dames scrupuleuses , une pensée qui s'égare vers un autre objet , est un vol irrémédiable : de ce moment , l'Amant devient indigne de tout ce qu'il a pu mériter par ses services.

J'en oserois m'opposer tout-à-fait à cette maxime , mais sans condamner absolument ces maitresses sévères dont la délicatesse s'étend si loin ; celles qui se contentent d'être préférées , agissent , à mon sens , avec plus d'équité , & connoissent mieux

leur intérêt, ainsi que leur véritable gloire. L'empire des premières ressemble fort à la tyrannie ; rien en marque-t-il davantage que de tenir le cœur & les yeux d'un amant dans une si étroite prison, qu'il ne puisse, sans commettre un crime, porter au-dehors sa vue & ses pensées ? est-il rien de plus rigoureux que d'exiger qu'un homme se prive de tout ce qui fait les plus grandes douceurs de la vie, de le condamner à l'exil, à une solitude perpétuelle, dans le monde même ; de lui interdire toute sorte de commerce, en un mot, de le séparer du reste des hommes ? On ne peut en effet demander d'être uniquement aimé sans imposer ces loix cruelles, & si mon malheur me faisoit tomber dans les fers d'une maîtresse impérieuse, je renoncerois absolument à toute espèce de société, pour ne pas m'exposer à ses colères & à ses caprices ; le moyen d'obéir d'une autre manière ? comment porter dans des assemblées & parmi des femmes, un cœur & des yeux sans fonctions ? peut-on voir des beautés touchantes, spirituelles, pleines de mérite, sans rendre ce qui est dû à leur esprit & à leurs agrémens ?

Heureux ceux que l'amour a rangés sous des loix moins rigides ? ils offrent leurs premiers hommages à ce qu'ils aiment, sans dédaigner les autres belles. Je veux qu'un Amant soit juste, je veux qu'il paye aux grâces le tribut qui leur appartient,



mais je veux que personne n'entre en concurrence avec sa maîtresse : c'est ce premier degré d'amour, c'est ce premier rang dans le cœur qui est indivisible. Les vœux flottans & irrésolus doivent être rebutés : il faut qu'une seule ait la préférence.

## SECONDE QUESTION.

*Si celui qui aime une laide, la croyant laide, montre plus d'amour que celui qui la croit belle, quoiqu'elle soit laide ?*

Je suis justement cette laide qui avoit deux Amans dont l'un étoit assez fou pour m'aimer malgré ma laideur reconnue, & l'autre assez aveugle pour me croire belle : je n'ai qu'à vous conter l'histoire de mes sentimens, pour savoir lequel des deux, à mon gré, me marquoit le plus d'amour.

Le premier qui prit de l'attachement pour moi, fut celui qui m'aimoit quoiqu'il me crût laide : vous allez me demander comment je sus que c'étoit en me croyant laide qu'il m'aimoit, car vous pensez bien qu'il ne me le dît pas, non assurément. Mais à force de louer mon esprit, mon enjouement & ma vivacité, il me fit assez entendre qu'il ne trouvoit en moi rien autre chose à louer : que je lui eus d'obligation de m'apprendre que l'on peut être aimable sans être belle, & que l'espé-

rance de faire des passions ne me devoit pas être interdite!... Qu'il est commode de pouvoir se montrer tous les jours aux yeux de son Amant telle que l'on est ! qu'on est heureuse quand un teint plus ou moins vif n'est pas une affaire , & qu'une femme doit se savoir bon gré d'inspirer des ardeurs qui ne soient pas sujettes à diminuer avec son embonpoint.

Voilà l'état où je me trouvois quand un autre Amant commença à se déclarer pour moi , celui qui me prit pour être belle. Je me disois bien à moi-même : Celui-ci ne fait ce qu'il aime en m'aimant ; sa raison , comme dans l'autre , n'agit pas de concert avec son amour ; mais qu'importe que des Amans se trompent ou non , on a bien affaire de la raison de ces gens-là , quand on fait ce que l'on fait. Je vous avoue que je commençois à regarder mon premier Amant comme un censeur exact de mon mérite , qui ne m'estimoit précisément que ce que je valois , & qui ne m'aimoit au juste qu'autant qu'il falloit qu'il m'aimât. L'autre , après s'être trompé sur ma laideur , m'y trompoit aussi quelquefois moi-même , & je croyois à-demi qu'il y avoit de la faute du premier qui ne me trouvoit pas belle. Je me sentoís enlaidir auprès de mon Amant trop raisonnable , & je me sentoís embellir auprès de l'autre : enfin , s'il faut que ce soient les sentimens de mon cœur qui dé-

cident la question, je veux bien vous dire en confiance que je ne donnai ma tendresse qu'à celui qui me donna de la beauté.

### TROISIÈME QUESTION.

*Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé ?*

On dit que l'esprit est ordinairement la dupe du cœur. C'est sur ce principe que l'on pourroit douter si l'on haït véritablement ce qu'on a une fois bien aimé, & demander aussi, en retournant la question, si l'on a véritablement aimé ce que l'on est fort assuré de haïr. On pourroit encore, ce me semble, rechercher & approfondir si l'on ne s'est point également mépris à ces deux passions; enforte qu'il n'y ait point eu de véritable amour, ou qu'il n'y ait point de véritable haine, car la question peut s'étendre jusques-là.

Quelques outrages que nous ayons reçus, il n'y a point de haine qui soit légitime : il doit suffire à un bon cœur d'ôter sa tendresse à ceux qui en ont cruellement abusé : s'ils sont capables de quelques sentimens raisonnables, la privation d'une chose si précieuse, ne leur fera pas une petite punition; s'ils sont dans l'endurcissement, toute notre haine nous feroit encore plus de mal qu'à eux : il faut se contenter de se précautionner contre leur

malice , les laisser en paix , leur désirer & leur faire tout le bien que nous pouvons.

L'amour étant une habitude qui s'est faite par la transformation de l'amant & de la personne aimée , on peut dire qu'il est impossible de haïr ce qu'on a une fois bien aimé. Quelque défaut que nous lui découvrons , quelque injure que nous en recevions , il y a toujours je ne fais quoi qui nous porte vers lui & qui nous y attache , malgré toutes les violences que nous nous faisons dans le dessein de nous en séparer. Nous ne pouvons donc le haïr par antipathie , encore moins par aversion , parce que nous ne pouvons regarder comme un mal la source de notre bien & de notre félicité : nous ne pouvons non plus le haïr par vengeance & désirer du malheur à qui nous avons tant souhaité le contraire.

Se venger de l'objet qu'on aime ,  
C'est se venger contre soi-même.

Enfin , quelle apparence de renverser l'idole que nous avons adorée , d'abattre l'autel où nous avons sacrifié , d'arracher de notre cœur ce qui en faisoit les délices ? quel châtiment doit attendre de l'amour un infidèle qui passe de la légèreté à la haine ! Je conclus donc avec ce proverbe : *qu'on ne peut haïr ce qu'on a une fois bien aimé.*

## QUATRIÈME QUESTION.

*Si l'Amour diminue plutôt par les rigueurs d'une Belle, que par ses faveurs.*

Quelle question, dira-t-on, & qu'il seroit d'une dangereuse conséquence que l'on s'accoutumât à en proposer de pareilles ! quoi ! vous apprenez aux Belles qu'il y a lieu de douter si les amans qu'elles favorisent, aiment plus que les amans méprisés ! quand il seroit vrai que la chose pût être mise en balance, seroit-ce une vérité bonne à dire ? Oui, je veux qu'il soit plus aisé d'aimer, & qu'on aime plus fortement après des rigueurs, qu'après des faveurs, ce sont des mystères qu'un homme galant ne doit jamais révéler. Si les Belles étaient une fois persuadées que les rigueurs fortifient la tendresse, jugez un peu quel usage elles feraient de cette maxime ; mais il n'est pas nécessaire de leur déguiser la vérité. Il n'y a rien de plus souverain que les faveurs pour entretenir l'amour, rien de plus infailible pour l'éteindre, que les rigueurs. Quel amant est-ce qu'un amant maltraité ? c'est un esclave involontaire : sa raison épie toujours le moment de mettre le cœur en liberté, & on peut dire que la moitié de ces amans n'aime point. Un amant maltraité est calomniateur perpétuel du mérite de sa Maîtresse ; il tâche sans cesse de l'af-

foiblir à ses yeux. Il ne veut pas connoître ce que vaut un bien qu'il ne sauroit posséder, ou il se le figure d'un prix beaucoup moindre qu'il n'est, pour se venger & se consoler en même-tems de ce qu'il en est privé. Regardez, au contraire, un amant aimé, tout aime en lui, & sa raison & son cœur, il aime & veut aimer. Il est vrai que les passions sont d'ordinaire indépendantes de la volonté, mais celles de ce caractère sont sujettes à ne pas durer, & quand la volonté aide un peu aux passions à se soutenir, tout n'en va que mieux. Que répondra-t-on à tout cela? Que l'amour cesse dès qu'il ne désire plus? N'ayons pas de lui une si mauvaise opinion; croyons qu'il est assez sage pour jouir avec plaisir de ce qu'il a désiré, plutôt que de le croire assez fou pour désirer toujours ce qu'il n'obtiendrait jamais.

#### CINQUIÈME QUESTION.

*Deux Bergers aiment une Bergère, la Bergère pressée de se déclarer, leur donne un rendez-vous; les Bergers viennent, l'un couronné, l'autre sans couronne: la Bergère en a une, elle l'ôte, la place sur la tête du Berger qui n'en a point, & met sur la sienne celle du Berger qui en a apporté une. On demande lequel des deux est préféré.*

#### PREMIER CONSULTANT.

Le Berger couronné des mains de la Bergère.  
Est à mon sens le Berger préféré :

Elle a récompensé sa âme humble & sincère,  
Son triomphe est certain, son bonheur assuré.

Elle punit un Berger téméraire,  
Et peu digne de ses amours,  
Qui se laissant guider par une vaine gloire,  
Et de ses amours convaincu,  
Ose célébrer sa victoire  
Avant même d'avoir vaincu.

#### SECOND CONSULTANT.

Si d'un côté, le plaisir de tenir une couronne de la main de celle que l'on aime & la satisfaction de la recevoir devant un rival, semblent décider en faveur du premier amant; la joie & le contentement dont est comblé le second en voyant enlever la couronne par l'objet de sa tendresse qui daigne s'en parer la tête, sont une faveur qui paroît contre-balancer la première; mais dans une matière aussi délicate, il est à propos de consulter le cœur & de voir celui des deux amans pour lequel il se déclare le plus ouvertement. Le premier sentiment de la Bergère, en les voyant tous deux, est d'en couronner un & d'ôter l'espoir à l'autre: c'est-là un mouvement du cœur dont elle n'est pas la maîtresse, la nature seule agit; & de ce mouvement il résulte, pour le premier, une déclaration que l'on ne peut contredire: en tout sens, ce premier est couronné & le second perd la couronne: si la Bergère la lui ôte, ce n'est que pour qu'il subsiste

moins de doute dans son choix, & pour que le triomphe de son Berger soit plus complet & plus glorieux.

### TROISIÈME CONSULTANT.

L'action de couronner est brillante par elle-même & ne fait rien perdre des droits de l'amour-propre; mais celle de se pater de la couronne d'un autre, est une espèce de foiblesse, & tout ce que la vanité paroît perdre en cette occasion, est en faveur du Berger qui a donné sa couronne. La Belle, en couronnant Damon, a voulu en imposer à ce Berger par une action d'éclat, afin de mieux cacher l'aveu qu'elle vouloit faire à Tircis, qu'il avoit la préférence, pour peu qu'il eût l'esprit de la sentir. Quand on veut trouver la vérité dans le cœur des femmes, on doit se défier de la route commune; elle est presque toujours chez elles dans quelque sentier oblique : il faut avoir de la pénétration pour l'appercevoir.

### QUATRIÈME CONSULTANT.

Les couronnes de fleurs étant les ajustemens ordinaires des Bergers & des Bergères, tout se réduit de la part de la Bergère, à orner la tête d'un des Bergers de la parure dont elle avoit embelli la sienne, & à mettre sur la sienne la couronne qui appartenoit à l'autre. D'un côté, c'est un don, de l'autre, c'est une prise. Or, dans un cas où une femme doit



doit se déclarer entre deux rivaux qui ne sont en sa présence que pour cela, quel effet marque plus l'amour ? prendre, ou donner ?

Dans la question, la Bergère, en ôtant la couronne à son Berger, ne la néglige point, elle en fait tout le cas que l'amour le plus fort & le plus délicat puisse suggérer, c'est un décroonnement dont elle fait son couronnement, c'est un tendre larcin, ou plutôt un tendre partage de ce qui appartient à un objet avec lequel elle voudroit que tout lui fut commun, c'est une amoureuse familiarité par laquelle elle s'approprie, avec une tendre hardiesse, ce qui vient de l'objet qu'elle aime ; ainsi, je conclus en disant que les deux Bergers sont favorisés de notre Bergère, mais que celui à qui elle donne sa couronne, n'est que l'objet de son estime, au lieu que celui à qui elle la prend, est l'objet de son amour.

#### CINQUIÈME CONSULTANT.

La Bergère couronne un Berger & se pare, en même-tems, de la couronne de l'autre, sans doute pour se ménager ses deux amans. Ce procédé, n'en déplaît à l'aimable sexe qui s'intéresse pour elle, me paraît tant soit peu suspect. Si c'est Thircis qu'elle aime, pourquoi hésiter de lui en faire la déclaration ? pourquoi les embarasser tous deux & redoubler leur incertitude par des faveurs qui sem-

blent parfaitement égales ? Il y a de la cruauté à ne pas soulager les peines d'autrui, quand il est aisé de le faire ; mais je dois ici me taire pour ne pas blesser l'innocence de la jeune Thémire ; peut-être me trouverois-je obligé de la croire coquette, ou cruelle ; il est bien difficile, en effet, de conclure autre chose de sa façon d'agir.

#### SIXIÈME CONSULTANT.

Ce dernier termine sa dissertation par ces quatre vers qui en renferment tout le résultat.

Oùlimène, il faut vous rendre,  
Couronnez votre vainqueur,  
Damon voulait vous surprendre,  
Otez-lui sa couronne & rendez-lui son cœur.

Quelle est la fin de toutes ces consultations ? De laisser la demande indécise & plus embrouillée qu'elle ne l'était auparavant.

#### SIXIÈME QUESTION.

*Si après avoir été trahi par une Maitresse qu'on a aimée parfaitement, on ne peut en aimer une autre avec une aussi ardente passion ?*

Selon le dire d'un excellent Poète, il n'est rien de si naturel que d'espérer toujours un meilleur lendemain, & certainement c'est la plus grande de toutes les illusions de notre vie : c'est sur ce continu & chimérique espoir qu'elle roule depuis son

commencement jusqu'à la fin, sans que nous puissions jamais parvenir à ce meilleur état dont l'attente nous sert d'amusement jusqu'au dernier soupir. Joignez à cela que les personnes affectives & qui sont portées à l'amour par la nécessité de leur penchant, sont dans l'impossibilité de s'en défendre : c'est leur souverain plaisir qui ne serait plus plaisir & qui changeroit de nature, si elles étoient sujettes à la défiance & aux soupçons. Pourvu que le nouvel objet de leurs soins sache les tromper avec un peu d'adresse & les endormir agréablement, les voilà rengagés avec autant d'assurance & de passion que jamais. Qu'il est rare de trouver un Sage qui après une première infidélité soufferte, ait le courage de dire à l'amour : *Je le vois bien, Dieu trompeur ! tu veux m'engager de nouveau à aimer, mais je me garderai bien de remettre mon cœur à ta merci.* Heureux qui prend une si salutaire résolution, & plus heureux celui qui l'exécute.

## SEPTIÈME QUESTION.

*On demande s'il est plus avantageux d'être aimé d'une Dame très-belle & médiocrement sage, que très-sage & médiocrement belle.*

Il a été résolu que la beauté doit prévaloir.

La beauté produit la tendresse,

La tendresse à son tour fait naître les desirs,

Les desirs forment les plaisirs,

Et rien de tout cela ne vient de la sagesse.

Suivent plusieurs autres questions avec leurs réponses , espèce d'instruction galante écrite dans le style ancien de la *Cour d'Amour* , & qui servait sans doute d'introduction à l'étude du Code de Cythère.

D. Je vous demande si amours avoient perdu leurs noms , comment les appelleriez-vous ?

R. Plaisans , sageffe.

D. Qui fait aux Amans jouir de ce qu'ils ont grant désir ?

R. Humblement requérir & prier.

D. Quelle chose est aux Amans plus nécessaire , & qui plus leur vaut & au besoin plutôt leur fault ?

R. Beau-parler.

D. Par quelle manière peut mieulx cognoistre sage Dame celui qui la prie d'aimer , s'il la prie de cœur & de bouche ?

R. Quand il ne peut parler à elle sans muer couleur , il la prie de tout son cœur.

D. En quel mois sont les Amoureux plus malades ?

R. Au mois de May.

D. Quelle chose est que plus y en a en amours , & moins y sied ?

R. Vaines paroles.

D. Qui fait souvent amours durer ?

R. Courtoisie.

D. A quoy sont les Amants qui veulent jouir d'amours, plus tenus ?

R. D'aimer loyaument.

D. Qui est plus delectable aux Amoureux ?

R. Belle bouche.

D. Comment se doit comporter qui veut d'amour jouir ?

R. Venir loyaument, prier humblement, céler fagement, aimer parfaitement, parler courtoisement, être débonnaire à tous gens & accointer par mesure.

D. Qui est l'ennemi d'amour ? qui le château d'amours peut grever ?

R. L'esloingner, (l'absence.)

D. Lequel aimeriez-vous mieux, être en amours, que amours fussent en vous ?

R. Que amours fussent en moi.

D. Je vous demande si vous laissâtes oncques à prier femme pour peu qu'elle vous éconduit ?

R. Certes, oui.

D. Lequel endure plus de peines en amours, ou celui qui aime sans découvrir son penser, ou celui qui le dit & a peur de faillir ?

R. Celui qui aime sans découvrir.

D. Lequel aimeriez-vous mieux, jouir d'amours & tôt finir, ou bon espoir à toujours durer ?

R. Bon espoir à toujours durer.

D. Trois femmes font d'un même âge , & toutes trois vous aiment autant l'une que l'autre. L'une est très-belle , l'autre est très-riche , & l'autre est très-sage. Laquelle aimeriez-vous mieux ?

R. La sage.

D. Si vous trouviez la femme que vous aimez le mieux en un lieu secret , & qu'il n'y eût que vous deux & que homme ne pût le savoir , & qu'elle vous dît : Je vous abandonne le baiser & accoler tant seulement , & ne me demandez autre bécoterie pour le présent , la laisseriez-vous aller ?

R. Oui vraiment.

D. Dame , je vous demande , si vous aimiez par amour , le diriez-vous à personne du monde ?

R. Oui , à mon loyal amy.

D. Lequel aimeriez-vous mieux , être jaloux de votre amie , ou qu'elle fût jalouse de vous ?

R. Qu'elle fût jalouse de moi.

D. Je vous demande : Deux hommes aiment une femme & elle n'en aime qu'un , & les mande venir tous deux , & ils viennent , & elle prend de l'un un chappel de roses , & à l'autre , elle donne le sien qui est de violettes : si vous demande lequel aime le mieux des deux ?

R. Celui de qui elle prend. ( *C'est la même question discutée plus haut , de tant de façons , question dont quelque galant moderne s'est fait honneur & que notre ancien décide nettement.* )

D. Lequel aimeriez-vous mieux que votre amye vous aidast & amours vous nuisissent, ou que amours vous aidassent, & que votre amye vous nuisît ?

R. Que ma mye m'aidast.

D. Si votre amy étoit malade & ne put guérir si vous ne lui donniez la moitié de vous, laquelle lui donneriez-vous ?

R. Laquelle qu'il lui plairait.

#### CARACTÈRES DE L'AMOUR.

Ce sont ces divers caractères qui ont fourni au Tribunal des Amans les différentes causes dont nous avons offert le précis : la connaissance des nuances qui les distinguent, est donc encore une suite des objets que nous avons rassemblés dans ce chapitre, & d'ailleurs, l'amour étant un des premiers ressorts qui donnent du mouvement à nos pièces de Théâtre, il nous a paru nécessaire de le présenter sous toutes les formes qui lui conviennent.

#### *L'Amour entreprenant.*

Cet amour est à craindre. Il n'a jamais de respect, & la beauté a raison de l'éloigner. On peut dire à une Belle :

Ces indignes Amans qui vous semblent soumis,

Haïssant les discours frivoles,

Joignent les actions à l'ardeur des paroles,

Et croient qu'à leurs feux tout doit être permis.

Sur ces entreprenans on n'a qu'un vain empire,  
 Ils ne vous aiment que pour eux,  
 Et de tels Amans, pour tout dire,  
 Sont plus débauchés, qu'amoureux.

*L'Amour sans esprit.*

La beauté reconnoît avec peine des Amans de  
 cette espèce, qui ne lui font ni honneur, ni plaisir,  
 & en les bannissant, elle ne commet pas une in-  
 justice.

Car enfin, on a beau me dire  
 Que qui pour des beaux yeux soupire,  
 Quoiqu'il soit sans esprit, peut aimer fortement :  
 Quand son amour seroit extrême,  
 Quand il s'agit de plaire, il faut que cet Amant  
 Ait plus que de l'amour pour mériter qu'on l'aime.

*L'Amour laid.*

On dit qu'il n'est point de laids Amours, je le  
 veux croire, mais cela n'empêche point qu'il n'y  
 ait des Amans fort laids.

Je fais que la beauté n'est pas dans un Amant  
 Le plus nécessaire agrément,  
 L'amour, les soins, l'esprit, cela vaut mieux sans doute,  
 Mais enfin, quand on fait les offres de sa foi,  
 Il faut avoir du moins certain je ne fais quoi  
 Qui mérite qu'on vous écoute.

*L'Amour censeur & vain.*

Qu'une Belle fait bien de se garantir des Amans



de ce caractère ! Si elle ne les éloigne avec soin ,  
leur langue en écartera bien d'autres.

Ces Censeurs éternels & d'eux seuls amoureux ,  
Ne cherchent , en aimant , que ce qui peut paroître ,  
Et pourvu qu'on les croye heureux ,  
Ils s'inquiètent peu de l'être.

*L'Amour paresseux.*

Il y a beaucoup à risquer avec des Amans in-  
dolens , & les Belles ne doivent en attendre ni  
soins , ni plaisirs.

S'il faut que pour mari cet amour se hasarde  
A vous proposer quelqu'un d'eux ,  
De grace , prenez-y bien garde ,  
C'est un époux bien froid qu'un amant paresseux.

*L'Amour tranquille.*

Cet amour aime à se reposer , & ne s'inquiète  
de rien. Les amans de ce caractère ne sont ni  
aimables , ni flatteurs pour une belle.

Ils vous verront souffrir leurs rivaux sans se plaindre ,  
Votre absence jamais ne les fera gémir ,  
Et même auprès de vous ils pourront s'endormir ,  
Sans s'embarasser , sans rien craindre.  
Attirés par votre beauté ,  
Ils se font de vous voir une agréable affaire ,  
Mais ils fuioient , s'il falloit pour vous plaire ,  
Dérober quelque chose à leur tranquillité.

*L'Amour brillant.*

Cet amour fait les amans du bel air : tout  
brille dans leurs manières & dans leurs personnes  
Il n'y a pas de matières sur lesquelles ils ne trou-  
vent abondamment à s'étendre.

C'est un torrent de mots qu'on ne peut arrêter ;  
Ils parlent, sans souffrir bien souvent qu'on réponde,  
Et chacun d'eux, tant qu'on veut l'écouter,  
Dit les plus jolis riens du monde.  
Mais comme au seul brillant, on doit peu s'attacher,  
Ces amans d'oripeau ne sont point votre affaire,  
Vous aimez le solide, il doit toujours vous plaire,  
Et c'est ailleurs qu'il vous faut le chercher.

*L'Amour obstiné.*

L'obstination des amans ne consiste qu'à vou-  
loir fortement ce qu'ils veulent, & même à  
l'emporter contre ce qu'ils aiment, soit qu'ils  
aient raison, ou non. Ceux qui sont de ce carac-  
tère, n'en sortent jamais.

Tant qu'ils ne sont qu'amans, on trouve lieu d'en rire :  
Chacun a, leur dit-on, ses défauts favoris,  
Mais on en souffre un dur martyre  
Quand ils sont devenus maris.

*L'Amour prompt.*

Gardez-vous des amans dont la promptitude  
ne sauroit se modérer.

Quiconque étant encore amant ,  
Peut montrer sa colère à l'objet de sa flamme ,  
Quand il sera mari , pourra mal-aisément  
S'empêcher de battre sa femme.

*L'Amour soumis.*

Cet amour est bien trompeur. Une si parfaite  
soumission est à estimer ; mais comme il est au-  
tant d'hypocrites en amour , qu'en autre chose ,  
on doit se défier de la passion d'un amant qui a  
trop l'art de se posséder. En effet :

Il est bien mal-aisé qu'on soit toujours le maître  
D'un amour dont l'ardeur ne sauroit s'augmenter ;  
Plus cet amour est fort , & plus il fait connoître  
Qu'il est sujet à s'emporter :  
Mais comme les transports marquent sa violence ,  
La belle qui les voit , leur pardonne aisément ;  
Et si par politique elle en gronde un moment ,  
Ce n'est qu'un chagrin d'apparence.

*L'Amour impérieux.*

Les Amans de ce genre ne savent prier qu'en  
commandant.

L'esprit le moins timide en est déconcerté ,  
C'est une hauteur sans égale ,  
Un sérieux qui glace , un air plein de fierté ,  
Une gravité Magistrale  
Qui s'explique toujours avec autorité.  
De ces impérieux cherchez à vous défaire ,  
Les belles comme vous , naissent pour commander ,

Et tout amant qui ne veut point céder,  
Semble n'être pas fait pour plaire.

*L'Amour avare.*

Ceux que cet amour gouverne, ne peuvent offrir à leur maitresse qu'un cœur partagé, puisque leurs trésors sont toujours ce qui leur est le plus cher. Ils rompent toutes les parties qui pourroient les engager à quelque dépense, & le moindre présent à faire, leur feroit quitter la plus belle personne du monde; cependant quelque attachement qu'on puisse avoir pour le bien, on n'a jamais véritablement aimé, qu'on n'ait cessé d'être avare.

De cette passion c'est l'effet ordinaire :

D'un violent amour les amans combattus

Changent leurs vices en vertus

Sitôt qu'ils ont dessein de plaire :

Ainsi l'on montre en vain l'ardeur des plus beaux feux ;

Qui n'est point libéral, ne peut être amoureux :

Dans un amant l'avarice est infâme ;

A cent défauts pareils on se laisse entraîner ,

Et quand à sa maitresse on peut ne rien donner ,

On retranche tout à sa femme.

*L'Amour emporté.*

Les Amans qui suivent les loix de cet amour ,  
sont d'abord tout en feu pour leurs Maitresses ;  
ils n'ont que des transports violens , & leurs pre-

miers soins sont accompagnés d'un emportement de passion qui ne laisse rien à souhaiter : mais ce qui est si vif , n'est guère durable.

De la force souvent la foiblesse a su naître,  
Pour avoir trop agi, cette force s'abat :  
C'est ainsi qu'un grand feu qui jette un grand éclat  
S'éteint presque aussitôt qu'il commence à paroître.

### *L'Amour languissant.*

Cet Amour est d'un caractère entièrement opposé à l'autre, ceux qu'il fait brûler pour une belle, ne lui parlent jamais que des yeux; rien n'est plus triste que leurs manières : ils n'ont presque pas la force d'ouvrir la bouche, & à voir leurs regards amoureux, vous diriez qu'ils sont toujours au bord du tombeau.

Toute leur passion n'est que dans leur langueur ;  
Pour trop sentir, à peine ils se sentent eux-mêmes :  
Ce ne sont que soupirs, qu'abattements extrêmes  
Qui de l'Amour étouffent la vigueur.

### *L'Amour indifférent.*

Fuyez les Amans qui suivent les maximes de cet Amour : ils ne peuvent aimer véritablement, puisqu'ils ont un autre but que celui de se faire aimer. Ils sont moins touchés de la beauté, que des biens qu'ils en espèrent; & qu'ils veulent encore plus mépriser que les Avarés qui peignent au

moins aimer fortement , pourvu qu'on ne leur demande rien de ce qu'ils ont amassé.

L'Amant intéressé ne regarde que soi  
 Dans l'hommage appasent qu'il rend à sa maîtresse ;  
 Qu'une autre soit plus riche , il lui donne sa foi ,  
 Et perd , sans un regret , sa première tendresse.

*L'Amour de gloire.*

Il est beaucoup d'Amans qui s'attachent moins pour aimer , que pour faire voir qu'on les aime : les soins qu'ils rendent à la beauté ne sont que l'effet de leur vanité : ils veulent qu'on les croye aimés de toutes les belles.

C'est sans doute les estimer ,  
 Jamais un bon effet n'eut qu'une bonne cause ,  
 Mais où l'Amour n'est pas , l'estime est peu de chose ,  
 Lorsque les belles ont de quoi se faire aimer.

*L'Amour enjoué.*

Il est de toutes sortes d'amans , mais celui qui rit toujours , doit être suspect à une belle.

L'Amour veut quelquefois un peu de sérieux.  
 Qu'un de ces enjoués pour vos beaux yeux soupire ,  
 Il a beau le jurer , vous n'en sautez pas mieux  
 Si c'est tout de bon , ou pour rite.

*L'Amour délicat.*

Les Amans délicats sont toujours prêts à rompre sous les chocs , sous les chagrins , des bag-

telles leur paroissent des monstres, ils ne croient  
jamais être aimés.

Quand ces plaintifs & trop fâcheux Amans  
Auroient autant d'amour que de délicatesse,  
Que seroient leurs empressemens  
Si jamais leur chagrin ne cesse ?

*L'Amour grandeur.*

Tous les cœurs que cet Amour a frappés, ne  
sont que des cœurs inquiets & propres à tourmenter  
la beauté la plus complaisante.

De semblables Amans ne le font que de nom,  
Et leur Amour qui toujours grande,  
Peut s'appeler avec raison  
Le plus fâcheux Amour du monde.

*L'Amour coquet.*

Les Amans coquets sont d'abord assez agréables ;  
ils disent de fort jolies choses ; dès la première fois  
qu'ils voyent une belle, ils ne manquent pas de lui  
faire les protestations les plus tendres & les plus  
remplies de passion ; mais

Tous leurs sermens d'amours sont sermens d'habitude,  
En conter en tous lieux est leur unique étude ;  
Ainsi quelque brillant qu'étalent vos appas,  
Ils ont beau vous jurer qu'un fort amour les touche,  
Ils vous peignent des maux qu'ils ne ressentent pas ;  
Et leur cœur ne fait rien de ce que dit leur bouche.

*L'Amour jaloux.*

Ceux que l'amour jaloux a blessés, aiment avec tant d'excès, qu'on peut dire que rien n'approche de la violence de leur passion : mais quoiqu'il semble que les belles ne doivent rien tant souhaiter que des Amans fort passionnés, elles n'ont cependant guère sujet de s'accommoder de ceux-ci.

Toujours la défiance au soupçon les entraîne,

Leur amour ressemble à la haine.

De leurs transports jaloux rien n'arrête l'éclat :

Sans cesse à ce qu'on aime fin pûter quelque crime.

C'est ne l'estimer point, & l'amour sans estime

N'a jamais satisfait un cœur bien délicat.

*L'Amour capricieux.*

Les Amans de ce caractère sont un jour tout de feu, & une autre fois, tout de glace. Ils sont aujourd'hui prêts à se détacher, & demain, ils jurent une constance éternelle.

Quel fond faire sur un Amant volage,

Dont vous craignez toujours que l'amour ne finisse,

Et qui dans son attachement

N'a pour règle que son caprice ?

Aujourd'hui tout à vous, demain presque ennemis,

Ces inégalités sont des peines cruelles,

Et n'accommodent point les belles,

A qui toujours on doit être soumis.

*L'Amour*



*L'Amour rêveur.*

Les Amans rêveurs sont naturellement mélancoliques ; ils parlent peu , ont plus d'application que les autres à examiner ce qui se passe , & quand ils sont recueillis en eux-mêmes , ils portent souvent des jugemens fâcheux de tout ce qu'ils ont vu. Une pareille rêverie n'est , pour l'ordinaire , qu'une sombre jalousie qu'il n'ose découvrir.

Dès que le nom d'Epoux a rendu ces Amans  
 • Maîtres de l'objet de leurs flammes ,  
 Ils réforment l'abus qui causa leurs tourmens ,  
 Et font bientôt changer de conduite à leurs femmes.  
 Sur tout ce qui leur a déplû ,  
 Et dont avant l'Hymen ils n'ont osé se plaindre ,  
 Ils parlent d'un ton absolu ,  
 Et s'ils ne sont aimés , du moins ils se font craindre.

*L'Amour. . . . .*

On ne fait quel nom donner à cet amour qui fait des Amans toujours occupés de leurs aises & qui ne cherchent qu'eux seuls en toutes choses. Ils prennent par-tout la place la plus agréable , sans l'offrir à leur Maitresse , ils s'accrochent de préférence , de tout ce qu'il y a de mieux , & contractent un habitude d'incivilité qui leur donne ce privilège.

*Tome IX. Part. I.*



De ce genre d'Amans l'amour n'est que du vent :  
 Leurs flammes les plus apparentes ;  
 Pour le plus bel objet sont si peu violentes,  
 Que quand ils sont maris , de leurs femmes souvent  
 Ils sont leurs premières servantes.

*L'Amour douxereux.*

Cet amour n'est ni froid , ni chaud , & les  
 Amans qu'il blesse , sont de même nature que  
 lui : sans avoir cette langueur que produit une  
 véritable passion , ils disent d'un ton lent , quantité  
 de douceurs , & les accompagnent souvent de  
 beaucoup de fadeurs.

Leur entretien est fade & n'a rien d'agréable ;  
 Et pour vous dont le goût est délicat & fin ,  
 C'est un ragoût bien misérable  
 Que les douceurs d'un Amant turlupin.

*L'Amour inconstant.*

Les traits que lance cet amour , sont en grand  
 nombre , mais ils sont des blessures si légères ,  
 que les cœurs en sont à peine effleurés. Comme  
 les inconstans se trouvent bientôt guéris & qu'ils  
 souffrent peu , ils s'exposent volontiers à être blessés  
 de nouveau. Ainsi ils ont de perpétuelles affaires ,  
 sans presque en avoir , étant toujours plus prêts à en  
 entrainer de nouvelles , qu'à poursuivre celles qu'on  
 leur a vu commencer.

Vous savez sous vos loix fortement engager  
 Ceux que de vos beautés le vif éclat occupe ;  
 Mais comme un inconstant est sujet à changer ,  
 Vous pourriez en être la dupe .

*L'Amour constant.*

Rien de plus rare que ce qu'on peut appeller véritablement *amour* , rien de si peu ordinaire qu'un amour constant , quand même il se trouveroit qu'il fût véritable , rien enfin qui soit tant dans la bouche , sans être presque jamais dans le cœur ; il en faut demeurer d'accord. Chacun ne regarde souvent que soi en aimant , & il y a peu de personnes qui aiment leur Maitresse pour elle-même.

L'Amant seul qui jamais ne se lasse d'aimer ,  
 Doit être regardé comme Amant véritable :  
 Tout rempli de l'objet qui le fut enflamer ,  
 Il ne voit rien ailleurs d'aimable :  
 Le devoir qu'il lui rend l'occupant nuit & jour ,  
 De cent soins obligeans sa tendresse est suivie ,  
 Et le dernier soupir qui termine sa vie  
 Est encor un soupir d'amour .

Nous ne pouvons mieux couronner cet article , que par un précis des loix que le Dieu de Cythère ordonne d'observer dans son Empire : ces loix ont été rédigées & mises en vers par l'Abbé Regnier Desmarests , premier Secrétaire de l'*Académie Française* , & ce sont ces mêmes vers que nous allons transcrire. Nous voilà parvenus au moment de ré-

pandre la plus grand variété dans un ouvrage dont les commencemens ont pu fatiguer quelques-uns de nos lecteurs , & les matériaux que nous possédons , vont nous mettre dans le cas de les dédommager des objets sérieux que nous avons été obligés de leur présenter.

*Edit de l'Amour.*

L'Amour , maître de l'Univers ,  
 Par la grace de la Nature ,  
 A tous ceux qui verront ces vers ;  
 Salut & galante aventure :  
 Tout le monde connoit assez ,  
 Sans qu'il soit besoin de le dire ,  
 Les abus qui se sont glissés  
 En divers lieux de notre empire.  
 Nous avons différé cent fois  
 D'y remédier par nos loix ;  
 Tantôt persuadés qu'au milieu des alarmes  
 Du tumulte & du bruit des armes ,  
 On entendroit peu notre voix ,  
 Et tantôt occupés à vaincre par nos charmes  
 Un Roi le plus puissant des Rois.

Louis XIV , jeune & galant , faisoit alors cette guerre brillante qui fut terminée par la paix de Nimègue.

Après qu'un cœur , plus grand que la terre n'est grande ,  
 A fléchi sous notre pouvoir ,  
 Il n'est plus de saison où personne prétende  
 De ne pas faire son devoir :  
 Mais parce que , sur-tout en France ,  
 Comme dans ce climat que nous aimons le plus ,

Et l'ordinaire lieu de notre résidence ,  
 Il nous est important de régler les abus  
 Qu'avoit des derniers tems introduit la licence.  
 Après que pendant plusieurs jours  
 Nous avons eu sur cette affaire  
 L'avis de Vénus notre mère ,  
 Et de nos frères les Amours ;  
 Enfin , dans notre Cour plénière ,  
 Séant avec les Jeux , les Graces & les Ris ,  
 Nous avons réglé la manière  
 Dont nous voulons qu'on aime en l'Empire des Lys.

I.

Celui qu'auront charmé les attraits d'une Belle ,  
 Devra , pour observer quelque forme avec elle ,  
 Faire parler les soins dans les commencemens :  
 Mais s'il veut qu'on réponde à son amour extrême ,  
 Ils n'en parleront pas long-tems  
 Sans qu'il en parle aussi lui-même.

II.

S'abandonner à la langueur  
 Dans une passion naissante ,  
 N'est pas un moyen propre à s'introduire au cœur :  
 La joie est plus insinuante ,  
 C'est pourquoi nous voulons que les nouveaux Amans ,  
 Malgré la règle des Romans ,  
 Prennent désormais cette voie :  
 Mais lorsque de leurs soins ils verront qu'on fait cas ,  
 Et pourront se flatter de ne-déplaire pas ;  
 Qu'ils fassent succéder la langueur à la joie ,  
 Qu'ils laissent entrevoir quelques chagrins légers ;

Enfin, que l'on parle & qu'on croie  
Qu'on ne parle point aux rochers.

## I I I.

La coutume d'écrire, autrefois établie,  
Par quelques timides Amans,  
Qui n'osoient tête à tête avouer leurs tourmens,  
Doit désormais être abolie.  
Quand d'une vaine peur un Amant alarmé  
N'ose dire en face qu'il aime,  
Il trahit son devoir, il se trahit lui-même,  
Et n'est pas digne d'être aimé.

## I V.

Ce ne sont ni les soins, ni le respect extrême,  
Ni les soupirs, ni les pleurs même  
Qui font croire qu'on est Amant :  
Pour bien persuader qu'on aime,  
Il ne faut qu'aimer seulement.

## V.

Du reste on ne doit pas s'attendre  
Que nous nous arétions à vouloir éclaircir  
Comme il faut déclarer une passion tendre,  
On auroit plus de peine à n'y pas réussir,  
Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.  
Qu'en ce point donc chacun suive son propre sens,  
Assuré par l'Amour lui-même  
Qu'il est bien mal-aisé de dire que l'on aime  
Et de le dire à contre-tems.

## V I.

Si l'aveu cependant qu'il fera de sa flame,  
 Fâche ou semble fâcher sa Dame,  
 Qu'il témoigne en avoir une extrême douleur,  
 Mais qu'en son ame il la modère,  
 Comme il doit juger qu'en son cœur  
 Elle modère sa colère.

## V I I.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille que l'amant  
 Ait si peu de chagrin du courroux de la Belle,  
 Qu'il ne soit très-sensible à tout ce qui vient d'elle;  
 Soit fierté, soit déguisement,  
 Se vouloir appliquer à faire une conquête,  
 Et garder toute sa froideur,  
 C'est avoir bien plutôt un dessein dans la tête,  
 Qu'une passion dans le cœur.

## V I I I.

Qu'il lui témoigne donc qu'il se fait un supplice  
 De sa moindre froideur, de son moindre caprice,  
 Qu'il craigne sa colère à l'égal du trépas;  
 Mais que quelquefois il agisse  
 Comme s'il ne la craignoit pas.  
 C'est une maxime éternelle  
 Que si jamais il ne fait rien  
 Pour se mettre mal avec elle,  
 Jamais il ne s'y mettra bien.

## I X.

Mais de tout ce qu'il devra faire  
 S'il veut apprendre à bien juger,

Qu'il consulte les yeux qui surent l'engager :  
 C'est dans les yeux de la Bergère  
 Qu'on connoît l'heure du Berger ;  
 C'est là qu'on peut savoir comme il faut qu'on profite  
 Des bons mouvemens qu'elle aura :  
 L'heure en chiffres d'Amour en ses yeux est écrite ,  
 Et qui saura lire , lira.

## X.

Que si par son ardeur discrète ,  
 On vient à conquérir un cœur ,  
 Et que par une heureuse & dernière défaite ,  
 On sache , en habile vainqueur ,  
 Rendre sa victoire complete ,  
 Que sans se relâcher de sa première ardeur  
 On se fasse toujours un souverain bonheur  
 De la conquête qu'on a faite.  
 Un ennemi qu'on a réduit  
 Donne sans doute de la gloire ,  
 Mais envain l'on remporte une illustre victoire ,  
 Si par sa négligence on en corrompt le fruit.

## X I.

Quelque bien qu'on puisse être avec une maîtresse ,  
 Nous voulons que l'on garde un certain procédé  
 Plein de soins de délicatesse ,  
 Où toujours avec la tendresse  
 Le respect soit accommodé.  
 C'est par-là qu'un Amant dans le cœur s'insinue ,  
 Et c'est aussi par-là qu'il faut qu'il continue ,  
 S'il ne veut que bientôt on cesse de l'aimer.

Pour



Pour faire dater une flamme ,  
 Il faut l'entretenir dans l'ame  
 Par les mêmes moyens qui surent l'animer.

## X I I.

Aussi , pour exciter tout le monde à bien faire ,  
 Nous désavouons hautement  
 Toute espèce d'attachement  
 Qui n'aura point ce caractère.  
 Lorsque la Maitresse & l'Amant  
 Tombent dans le relâchement  
 D'une honteuse nonchalance ,  
 Ou que le seul emportement  
 A formé leur intelligence ;  
 Alors , pour parler proprement  
 Du commerce qu'ils ont ensemble ,  
 Ce n'est plus en effet Amour qui les assemble ,  
 Ce n'est plus que débauche , ou fade amusement.

## X I I I.

S'il faut qu'un démêlé survienne ,  
 Comme il ne manquera jamais ,  
 Que toujours l'Amant se souvienne  
 De chercher le premier à refaire la paix.  
 On peut , ou par dépit , ou par délicatesse ,  
 Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort ,  
 Mais il faut contre sa Maitresse  
 Croire toujours que l'on a tort.

## X I V.

Souvent pour rallumer une ardeur languissante ,  
 Un peu d'absence fait grand bien ;

*Tome IX. Part. I.*

P

Mais lorsqu'elle est trop longue, ou devient trop fréquente,  
 Le remède alors n'en vaut rien.  
 Enfin, pour dire davantage,  
 Il est dangereux d'être absent,  
 Car il est plus d'un cœur volage  
 Qui, pareil au miroir, ne conserve l'image  
 Que tant que l'objet est présent.

## X V.

Comme souvent la jalousie  
 Trouble de nos sujets la paix & le bonheur,  
 Et que nous n'avons rien qui nous soit plus à cœur,  
 Que de bien assurer la douceur de leur vie,  
 Nous leur recommandons à tous  
 D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux.  
 Rien n'égale l'horreur d'un si cruel martyre :  
 Du reste, là-dessus que pouvoir ordonner ?  
 Car nous ne feignons pas de dire  
 Que nous n'avons pas même un conseil à donner.

## X V I.

Si quelqu'un bien traité des belles,  
 Fait des faveurs qu'il obtient d'elles  
 Un trophée à sa vanité,  
 Qu'il soit partout si maltraité,  
 Qu'il ne trouve que des cruelles.  
 Publier les bienfaits qu'on reçoit de quelqu'un,  
 C'est, suivant l'usage commun,  
 De la reconnoissance une marque très-claire :  
 En amour c'est une autre affaire,  
 On la fait mieux paroître à les dissimuler,  
 Enfin, l'ingratitude est ailleurs à se taire,  
 En amour elle est à parler.

## XVII.

Ceux qui , jouant la comédie  
 Sous le personnage d'amans,  
 En tous lieux content des tourmens  
 Qu'ils n'ont ressentis de leur vie,  
 Sont par nous déclarés ennemis de nos loix ;  
 Et nous voulons qu'en conséquence ,  
 Tous nos Sujets qui sont en France  
 Leur courent-*fus* comme aux Anglois.

## XVIII.

Les Graces , ces filles charmantes ,  
 S'étant plaintes à nous que depuis cinquante ans ,  
 Les Poètes & les amans  
 En font d'éternelles suivantes ;  
 Nous , considérant mûrement  
 Que sans elles rien ne peut plaire ,  
 Et que nous ne régions que par leur ministère ,  
 Nous défendons expressément  
 A tout Poète , à tout amant  
 De les traiter jamais d'une telle manière ,  
 Et voulons que dorénavant ,  
 Au lieu de demeurer derrière ,  
 Elles passent toujours devant.  
 Nous voulons que ces Ordonnances ,  
 Règlemens , Statuts & défenses  
 S'observent désormais dans l'empire François ,  
 Comme d'inviolables loix ,  
 Sans qu'on puisse aller au contraire :  
 Car tel est notre plaisir.  
 Que si quelqu'un trop téméraire

120 HISTOIRE UNIVERSELLE

Contrevient à notre desir,  
Pour voir son audace suivie  
Du plus grand châtiment qui puisse être exprimé,  
Qu'il soit amant toute la vie,  
Et qu'il ne soit jamais aimé.

*Fin de la première Partie du neuvième Volume.*



# HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



## SECONDE PARTIE

*du neuvième Volume.*

Nous avons annoncé que nous ne commencerions l'historique des Tournois, qu'après avoir donné une idée de tout ce qui concerne la *Chevalerie*, & le portrait des *Chevaliers errans*, les singularités de la *Table ronde*, les amusemens des *Cours Plénières*, la forme des *Défis*, *Duels*, *Combats* &c. seront les principaux objets qui rempliront cette seconde partie. Les uns & les autres

*Tome IX. Part. II.*

Q

renferment des détails dont la connaissance n'est pas moins essentielle aux Amateurs du Théâtre, qu'aux Auteurs qui désirent y exercer leurs talens, & le précis que nous allons en offrir, leur épargnera la peine de la chercher dans une foule d'ouvrages aussi volumineux, que difficiles à acquérir. Les dates que nous mettrons exactement, comme nous l'avons fait jusqu'ici, indiqueront le genre des costumes, & chacun de nos chapitres sera semé d'anecdotes qui en rendront la lecture aussi amusante qu'instructive. L'invention des *Tournois* a fait naître quelques disputes dont nous parlerons dans le Volume suivant, nous tâcherons d'en fixer l'origine, & ensuite nous présenterons ce qu'ils offrent de plus curieux, soit du côté des faits, soit du côté des divers spectacles auxquels ils ont donné lieu.

#### CHEVALIERS ERRANS.

Les Romanciers ont appelé de ce nom des *Braves* qui couraient le monde pour chercher des aventures, redresser des torts, délivrer des Princesses &c. Cette bravoure fut autrefois la chimère des Espagnols chez lesquels chaque Cavalier avait sa Dame dont il devait mériter l'estime par quelque action héroïque, & le Duc d'Albe lui-même, tout grave qu'il était, avait voué la conquête du Portugal à une jeune beauté qu'il adorait.

Dans leur origine, ces mêmes *Chevaliers* étaient

des Gentilshommes distingués qui , sous la troisième race de nos Rois , avaient juré de veiller à la sûreté de l'Etat & des Nobles tourmentés alors par d'autres Gentilshommes qui voulurent usurper , à titre d'indépendance , les domaines dont ils étoient pourvus , ou qu'ils avaient reçus de leurs pères. Pour y parvenir , ils firent fortifier des Châteaux dans l'étendue de leurs Terres , & ensuite ils se répandirent sur les grands chemins où ils ne rougirent pas de voler & d'enlever les voyageurs : les Dames n'étaient point épargnées : des Guerriers généreux crurent devoir les secourir , & de là , ces *Chevaliers errans* qui par galanterie & par nécessité , forcèrent les Châteaux de ces brigands , où l'on prétendait que ces mêmes Dames étaient enchantées , parce qu'elles ne pouvaient en sortir. Il ne faut donc pas croire , dit la Colombière , qu'il n'y ait que des fictions dans les Romans ; & ce qu'ils disent des *anciens Chevaliers errans* , n'est pas entièrement fabuleux.

» Les véritables *Chroniques* , ajoute-t-il , nous apprennent que du tems passé , estans particulièrement obligez , par un des articles du serment qu'ils faisoient à leur réception , auparavant qu'on leur donnast l'*accolade* , de secourir de tout leur pouvoir les veuves , les orphelins , les pauvres , les ecclésiastiques , & autres personnes dénuées de pouvoir & de forces , & de les assister contre leurs ennemis puissans ; ils faisoient des *chevauchées* par

les royaumes & provinces de leurs Souverains , & armez de toutes pièces , accompagnez de leurs *Efcuyers* qui leur portoient leurs *lances* & leurs *escus* ; ils alloient errant par-tout , & offroient leur service à ceux qui se trouvoient en avoir besoin ; tellement que si quelque veufve , quelque orphelin , ou quelque autre personne sans support , s'adressoit à eux & leur demandoit ayde & assistance contre quelqu'un qui injustement leur détenoit leur bien , ou qui autrement par violence & tyrannie , les maltraitoit ; alors le *Chevalier* estant bien instruit de la vérité , s'en alloit trouver celuy qui commettoit ces injustices , & l'obligeoit , ou par la raison , ou par le combat , à restituer ce qu'il avoit pris , & luy faisoit promettre & jurer sur son honneur de n'user plus à l'advenir d'aucune violence & injustice contre qui que ce soit ; à faire de quoy , il luy déclaroit qu'il viendrait du bout du monde pour le chastier de ses mauvaises actions & de sa foy mentie & serment violé ; & lorsque quelques mauvaises coustumes estoient introduites par quelques mauvais & cruels *Chevaliers* qui se fians aux forces de leurs corps & aux assurées retraites de leurs Chasteaux & Forteresses , commettoient des voleries & brigandages sur les passans , rançonnoient les Marchands , & contre tout honneur , attaquoient à leur advantage les *Chevaliers* , les tuoient , ou les menoient prisonniers , ou bien les



défarmoient & les renvoyoient à pied , violoient les Damoiselles , imposoient des péages excessifs contre toute équité , & que généralement ils commettoient toute sorte de méchancetez , n'ayant devant leurs yeux ni la crainte de Dieu , ni l'honneur du monde ; alors nos *Chevaliers errans* faisoient gloire d'aller attaquer ces tyrans , & ne désistoient de leur entreprise , qu'ils ne fussent venus à bout de ces meschans & n'eussent aboly leurs perverses & cruelles coustumes ; y employans toutes leurs forces avec une joye & constance indicible , sans y espargner leur sang & leur vie : que si la force d'un seul *Chevalier* n'estoit pas suffisante pour les attaquer , pour ce qu'estans toujours bien accompagnez , ils pouvoient facilement vaincre un seul *Chevalier* ; alors ils faisoient ligue d'un nombre suffisant de *Chevaliers* qui tous ensemble venoient vaquer à ces glorieuses vengeance , & ne les quittoient point qu'ils ne les eussent achevées ; ce qui faisoit que les *Chevaliers errans* estoient honorez & respectez par-tout , & que chacun s'estimoit bien-heureux qui en pouvoit loger quelqu'un chez soy , luy faire bonne chère & lui fournir tout ce qui pouvoit luy estre nécessaire ; sans luy demander aucun argent ; mesme dans les villes , il y avoit des lieux destinez pour recevoir les *Chevaliers* & les y bien traiter & accommoder de tout : & s'ils estoient blesez , ou

malades, il y avoit des Médecins & Chirurgiens qu'ils nommoient *Mires & Physiciens*, qui les traitoient jusques à leur parfaite guérison : par la campagne, ils alloient le plus souvent coucher dans les maisons des Gentils-hommes, ou *Chevaliers*, là où ils discouroient amplement de leurs bonnes ou mauvaises advantures, & entretenoient avec grande civilité, honneur, respect & courtoisie, les *Chevaliers*, Dames & Damoiselles qui s'y rencontroient, qui ne manquoient pas, de leur côté, à leur rendre toute sorte d'honneur & de service, & leur offrir tout ce qui estoit en leur puissance. Bref, les véritables *Chevaliers* estoient bien reçus partout, & le droit d'hospitalité estoit éably principalement pour eux. Que si par-fois la nuit les prenoit dans quelque bois, ou dans quelques autres lieux éloignez des habitations, ils n'estoient pas si délicats qu'ils ne dormissent bien au pied d'un arbre, armez de toutes pièces, après avoir débridé leurs chevaux, & eux mangé de quelques petites provisions que leurs *Escuyers* portoient toujours avec eux, au cas qu'ils en eussent besoin; & le plus souvent en ces rencontres, ils tâchoient de se reposer proche de quelque fontaine, ou ruisseau, afin qu'ils eussent de quoy appaiser leur soif. J'ai leu dans l'excellent Roman de Perceforest, que les *Chevaliers* de la Grande-Bretagne, en ces rencontres, faisoient porter à leurs *Escuyers* des arcs &

des flèches avec lesquels ils tuoient quelques chevreuils , ou autres bestes fauves , & puis en prenoient un quartier qu'ils attachoient à un arbre & en faisoient sortir tout le sang , avec des cordes , ou des courroyes fortes avec lesquelles ils lioient & pressoient la chair de ces animaux , laquelle ils mangeoient fort bien toute crüe avec du poivre blanc , du sel & d'autres espices ; & ils appelloient cela du *chevreuil de presse* ; que si dans ces bois , ou autres chemins écartez , ils voyoient quelque Hermitage , ils y alloient franchement , & les Hermites avoient accoustumé de les traiter le mieux qu'ils pouvoient ; que si par fortune , leurs chevaux se déferroient par la campagne , leurs *Escuyers* portoient des fers à tout pied & les ferroient de la sorte jusques à ce qu'ils peussent trouver quelques mareschaux qui avoient accoustumé de travailler bien agréablement pour le service des *Chevaliers* , sans leur rien demander , ce qui estoit cause que les mareschaux en ce tems-là estoient francs de tailles & d'impositions ; aussi estoient-ils obligez de raccommoder les harnois des *Chevaliers* , lorsqu'ils estoient rompus , tellement qu'ils n'avoient pas besoin de se fournir de beaucoup d'argent ; que s'ils prenoient envie d'aller dans quelques Tournois & que pour y paroistre davantage , ils voulussent avoir de belles armes , de belles cottes , de riches volets , ou des pannaches

de rubys , ou quelques pièces d'or , qui leur servoient en ces occasions. Ils alloient toujours armez , & l'habitude qu'ils avoient prise de porter leur harnois , leur tenoit lieu de seconde nature , ce qui faisoit qu'ils n'estoient non plus empêchez de leurs armes , que de leurs bras , ou de leurs jambes «.

L'excellent Roman de Dom Quichote est une Critique des extravagances que la bravoure & l'amour faisaient faire à ces *Chevaliers* , nous en citerons successivement les traits qui nous paraîtront analogues au Théâtre , & dans le chapitre suivant , nous allons donner une idée de l'Ordre merveilleux institué , ou renouvelé par Artus , Souverain de la Grande-Bretagne.

#### T A B L E R O N D E.

Plusieurs Historiens assurent que cet Ordre militaire fut créé l'an 516 , mais aucuns ne sont d'accord sur le nombre de *Chevaliers* dont il était composé : les uns disent vingt-quatre , les autres cinquante , ceux-ci cent cinquante , & ceux-la prétendent que ce même nombre était illimité : ils ajoutent que la *Table ronde* d'où ils prirent leur nom , fut une invention d'Artus qui voulant mettre entr'eux une parfaite égalité , imagina ce moyen d'écarter le cérémonial & les disputes de rang qui

pourraient naître au sujet du haut & du bas bout de la Table.

Paul Jove rapporte que l'on ne commença à parler de ces *Chevaliers*, que sous l'empire de Frédéric Barbe-rouille; d'autres veulent qu'ils doivent leur origine aux factions des Guelphes & des Gibelins, & on lit dans le *Roman du Roi Artus*, Paris, 1488, que Merlin lui-même dicta les Règlements de cette fameuse société. Un homme de Lettres, aussi distingué par sa naissance, que par son érudition, s'est amusé à les mettre en vers; & le lecteur nous saura gré de les lui transcrire.

*Statuts & Règlements fondamentaux du noble & ancien Ordre des Chevaliers de la Table ronde, & de toute bonne Chevalerie.*

# I.

Nous ne composerons notre société  
Que de Guerriers fameux par vertu & prouesse;  
Le nombre ne doit pas en être limité,  
Et titres de valeur sont titres de noblesse.

# II.

De cette noble troupe, en Héros si féconde,  
Nous bannissons l'envie & la rivalité,  
Et les plaisirs communs de notre Table ronde  
Prouvent que parmi nous règne l'égalité.

III.

Les éperons dorés que porte un *Chevalier*,  
Aux yeux de l'ennemi ne doivent point paroître,  
C'est aux terribles coups que lance un fier Guerrier,  
Que pour notre confrère il se fait reconnoître.

IV.

Faisons aux *Chevaliers* très-expresse défense  
De se servir de pointe, ou de fer émoulu,  
Si le contraire entr'eux n'est dûement résolu,  
Et pour bonnes raisons, le combat à outrance.

V.

Aux combats singuliers, c'est l'honneur qui préside,  
Et jamais il ne faut, soit en guerre, ou Tournois  
Que deux francs *Chevaliers* attaquent à-la-fois  
Un seul, leur parût-il plus terrible qu'Alcide.

VI.

Pour servir son Pays, son Seigneur, ou sa Dame,  
Si quelque *Chevalier* contre un autre combat,  
Qu'il venge avec ardeur, son honneur, ou sa flamme,  
Mais soit humain & doux, au sortir du combat.

VII.

Pour conduire à sa fin périlleuse entreprise,  
Il ne faut pas penser qu'on puisse y succomber;  
Mais bien que sous nos coups tout rival doit tomber,  
Et que spectres, démons cèdent à vaillance.

## VIII.

Protéger hautement les Orphelins, les Dames,  
 Pour le plus foible au fort livrer de fiers combats,  
 Vaincre tyrans, brigands & ravisseurs infâmes,  
 Ce sont-là nos devoirs & même nos ébats.

## IX.

Ce que l'on a sauvé, sans doute on doit le rendre,  
 Et qui l'exigeroit, feroit crime odieux;  
 Mais si l'on consentoit à nous le laisser prendre,  
 En discrets *Chevaliers* du moins soyons heureux.

## X.

Le parfait *Chevalier* fait le choix d'une Belle  
 Dont les rares vertus égalent les appas;  
 Il invoque son nom en tournois, en combats,  
 Et craint plus que la mort le titre d'*infidèle*.

Il n'était permis à un *Chevalier*, ni d'enlever  
 la Maîtresse de son compagnon, ni de ravir  
 un don de *merci* d'une jeune pucelle, malgré  
 elle, pourvu toutefois que la résistance fût sérieuse.  
 Aucun d'eux non plus ne pouvait refuser un présent à  
 une Dame qui le lui demandait; il était obligé de  
 satisfaire à la requête & de s'engager à tels secours,  
 combats, conquêtes, ou entreprises qui lui étaient  
 prescrits. Enfin, l'honneur du sexe était si fort re-  
 commandé à tous ces Guerriers, que la loi du  
 silence sur les faveurs qu'ils obtenaient, était ab-

solument sacrée pour eux , & le mensonge qui eût deshonoré un *Chevalier* dans toute autre occasion , leur était permis seulement lorsqu'il s'agissait des Dames.

» On juge bien , disent les Auteurs de la *Bibliothèque Universelle des Romans* , premier Volume de Juillet 1778 , on juge bien que l'empressement d'être admis dans un si bel Ordre , fut extrême : les places furent brigüées par tout ce qu'il y avoit de grands personnages dans le monde , & comme on ne pouvoit y être reçu sans rendre une forte d'hommage au grand Artus qui en étoit le Chef & le Souverain , bientôt la terre entière parut se soumettre à lui. Les Rois d'Ecosse & d'Irlande , ceux de Norvège & de Danemarck , les Princes & Seigneurs de l'Armorique & de la Gaule , qui pendant un tems , avoient reconnu l'Empire des Romains , ceux qui étoient soumis à Pharamond , Roi des Gaules , tous vinrent aux pieds d'Artus. Il y arriva même dans un vaisseau richement orné , un *Chevalier* inconnu qui parut si redoutable dans les Tournois qui se renouvelloient souvent à la Cour d'Artus , & qui étoit d'ailleurs si courtois envers les Dames , si noble & si grand dans ses procédés , qu'on ne put lui refuser de l'admettre à la *Table ronde* , quoiqu'il cachât soigneusement son nom & son pays : Il déposa seulement entre les mains des *Sires-Clercs* , un billet cacheté avec son *écu* voilé ,



Il jura sur son épée que ce billet renfermoit le secret de son nom, ajoutant qu'on pouvoit l'ouvrir après son départ. Ayant salué profondément le Roi Artus, s'étant agenouillé devant la Reine Genièvre & lui ayant baisé respectueusement la main, l'Inconnu partit, & quand il se fut éloigné, on apprit par le billet que c'étoit le Roi Pharamond, Souverain des Francs & Conquérant des Gaules.

On lit dans le même Volume dont nous parlons, que la naissance de cet Artus fut l'effet d'un concours de circonstances singulières, & qu'il dut le jour au Roi Uter Pendragon qui par la protection de Merlin, obtint les faveurs d'une Duchesse de Cornouailles. Cette femme étoit épouse du Duc de Tintaiel, Uter la reçut à sa Cour, en devenant éperdûment amoureux & fut admis dans son lit sous la figure du Duc, magie dont Merlin lui donna le secret : Tintaiel fut tué quelque temps après, Uter épousa la Duchesse, & celle-ci étant accouchée d'Artus qu'elle avait conçu la même nuit où Uter l'avait trompée, elle le fit remettre secrètement, on ne sait pourquoi, au premier homme que l'on trouverait à l'entrée de la salle. Uter mourut peu de jours après son retour à Londres, & comme on ignorait qu'Artus fût son fils, cela donna lieu à une sorte d'inter règne anarchique, durant lequel, au point du jour de la nuit de Noël, on trouva hors de l'église, un patron de

trois carreaux de marbre, sur lequel était posée une large enclume de fer au milieu de laquelle s'élevait une épée que l'on y avait enfoncée de force. Instruit de ce fait, l'Archevêque Brice choisit deux cents un homme des plus vaillans du Royaume, leur enseignit d'essayer à tirer cette épée de son tien, & promit la couronne à celui qui aurait le bonheur d'y parvenir. Les uns & les autres firent des efforts inutiles, Artus y réussit, & nommé Roi de la Grande-Bretagne, son premier soin fut de chasser les Sefnes, ou Saxons qui infestaient son Royaume. Merlin continua de le protéger & lui fit présent d'une enseigne merveilleuse qui le précédait dans toutes ses batailles : c'était un dragon d'airain dont la queue était d'une longueur démesurée, & qui placé au bout d'une lance, semblait jeter feu & flammes par la bouche. Il conserva aussi toute sa vie l'épée magique qu'il avait arrachée du perron, il la nommait *escalibor*, & au moment de rendre le dernier soupir, il chargea son *Ecuyer* de la jeter dans un lac, afin que personne n'eût l'honneur de la posséder après lui.

A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit construire un magnifique Château à Kamalot, dans le royaume de Malogres. Ce Palais avait quatre grandes avenues & quatre grandes portes : la *Table ronde* était dans la salle la plus vaste, & quatre

escaliers très-larges aboutissaient à autant de por-  
tes par lesquelles les *Chevaliers* entraient sans au-  
cune prééminence l'un sur l'autre : Artus donna le  
nom de *franc Palais* à ce Château , parce que c'é-  
tait le séjour de la liberté : les Dames , les Demoi-  
selles , les *Hérauts d'armes* , les Messagers étran-  
gers pouvaient s'y présenter en toute assurance , y  
porter des *désis* , y offrir des *gages de bataille* , &  
même y parler contre le Souverain , ou contre  
quelqu'un de ses *Chevaliers*. Ceux-ci prenaient in-  
distinctement leur place lorsqu'il était question de  
manger , ou de tenir conseil sur les affaires de la  
guerre , & Artus à qui l'on venait rendre hom-  
mage de tous les côtés , Artus n'avait aucune pré-  
séance sur eux.

Il avait établi la *Table ronde* à l'instar de celle  
que Joseph l'Evêque, fils de Joseph d'Arimathie,  
avait instituée sous le nom de la Table du *saint*  
*Gréal*. (Voyez ce que nous en avons dit plus haut.)  
Ce Joseph y avait réservé une place vuide qui re-  
présentait celle que J. C. avait occupée le jour de  
la Cène , & il avait prédit que personne ne devait  
s'exposer à la remplir , jusqu'à ce que Dieu eût  
suscité un *Chevalier* nommé *Galaad*. En consé-  
quence , il y avait devant cette place un siège vuide  
sur lequel était écrit : *Ici est le siège de Galaad* ;  
Artus voulut que la même chose existât à la *Table*  
*ronde* , mais le *S. Gréal* y manquait , & la Colombière

va nous apprendre de quelle manière il y fut apporté. Le même passage renferme l'histoire de Galaad.

« Les *Chevaliers de la Table ronde* se trouvèrent à Kantalor où estoit la Cour du Roy Artus, sans qu'il en faillît un seul, ce qui n'avoit esté veu auparavant. Lancelot qui estoit assis près du *siège périlleux*, y vit des lettres fraîchement escrites, qui disoient que le mesme jour mourroit en ce *siège Brument l'Orgueilleux*. En mesme-tems, l'on vit arriver un *Chevalier* armé d'armes vermeilles, lequel entrant dans la salle, dit au Roy qu'il estoit venu pour mourir, ou pour vivre glorieux : alors il se désarma, faisant grand bruit, & hardiment se vint asseoir sur le *siège périlleux*, ayant premièrement baillé à Lancelot un papier escrit qu'il luy prioit de lire ; s'il advenoit qu'il mourust. Aussi-tôt qu'il eut touché le *siège*, il commença à s'escrier, & l'on vit tomber un feu ardent sur luy, qui le consuma en peu de tems, ne restant que la cendre, au grand estonnement de tous les *Chevaliers*. Après, Lancelot eut le papier qu'il luy avoit baillé, qui portoit que ce *Chevalier* avoit nom *Brument*, neveu du Roy Claudas, lequel estoit en la Cour de son oncle & oyant faire tant de cas des prouesses de Lancelot, & qu'il estoit le plus preux & hardy *Chevalier* du monde, il fut d'avis contraire, pource que Lancelot ne s'estoit encore

encore osé asseoir au *siège périlleux*, & que luy se montreroit plus hardy que Lancelot & se viendrait asseoir audit *siège*. Mais cette aventure estoit réservée à Galaad, fils de Lancelot, qui y devoit mettre fin & s'y asseoir sans danger. Un jour donc que le Roy Artus estoit assemblé avec tous ses *Chevaliers*, comme on se vouloit mettre à table pour dîner, on vint dire au Roy qu'on avoit veu flotter sur l'eau un grand perron : alors il descendit à bord avec ses compagnons, ils trouvèrent le perron sorty de l'eau, qui estoit de marbre vermeil, dans lequel il y avoit une espée fichée, fort belle & très-riche, avec cette inscription : *Que nul n'osteroit cette espée, sinon celui qui la devoit prendre, qui seroit le meilleur Chevalier du monde*. Le Roy vouloit que Lancelot essayât de la tirer, mais il s'en excusa, connoissant qu'elle estoit destinée à un autre. Gauvain en fit l'essay par le commandement du Roy, mais il ne la peut avoir ; après quoy, comme le Roy estoit assis pour dîner avec tous les *Chevaliers*, & tous les sièges remplis, excepté le *périlleux*, les fenestres du *franc Palais* se fermèrent sans qu'aucun y mist la main, & néanmoins la salle n'en fut pas moins claire : alors on vit entrer un vieil homme vestu d'une robe blanche, sans que l'on sceust par où il estoit entré, & menant par la main un *Chevalier* armé d'armes vermeilles, sans espée, ni escu : il s'adressa au Roy Artus, & luy dit qu'il

lui amenoit le *Chevalier* par qui les aventures du pays devoient estre achevées ; puis fit désarmer le *Chevalier* & le vestit d'une robe de sendal, & dessus, un manteau de samit vermeil, fourré d'hermines, & le mena vers le *siège périlleux* sur lequel se trouvèrent ces lettres escrites : *Icy est le siège de Galaad*. Il le fit asseoir, & puis le vieillard s'en retourna.

Le Roy & les *Chevaliers* furent bien estonnés de cette aventure & firent grand honneur à Galaad qui, après le dîner, alla au perron d'où il tira l'espée fort facilement, & ne lui restoit plus qu'à avoir un *escu*. Sur ce, une Damoiselle entra dans la salle, qui vint advertir le Roy Artus de la part de *Naciens l'Hermite*, que ce jour, le *S. Gréal* apparoistroit dans son Palais & rassasieroit tous les *Chevaliers* de la *Table ronde*. Le Roy Artus fit faire un tournoy l'après-dînée, en la plaine de Kamalot, où Galaad se porta si vaillamment, qu'il en acquit l'honneur, & le soir, le Roy & les *Chevaliers* estant assis ensemble pour souper, fut ouy un grand tonnerre, & leur fut avis que le palais deust fondre ; après ce, y entra un rayon du soleil qui rendit une fort grande clarté, puis le *S. Gréal*, couvert d'un blanc samit, sans que l'on vist aucun qui le portast : incontinent les tables furent remplies de viandes exquisés, & la salle pleine de suaves odeurs, après quoi le *S. Gréal*

disparut, & le Roy & tous les *Chevaliers* furent très-joyeux, & rendirent graces à Dieu de l'honneur qu'il leur avoit fait, & le lendemain ils se mirent tous en queste du *S. Gréal*. Galaad peu de tems après conquist un *escu* qui luy estoit réservé, d'argent à une croix de gueules.

Les *Chevaliers* de la *Table ronde* mirent fin à plusieurs grandes aventures, & abolirent un nombre infini de mauvaises & cruels coustumes qui estoient mises en usage par des meschans *Chevaliers* ou par des Géans farouches & cruels qui donnoient des noms assez plaisans aux chasteaux, ou autres lieux dans lesquels ils exerçoient leurs tyrannies : la douloureuse *Terre*, le *Chasteau ténébreux*, le *Val sans retour*, le *Val des faux amans*, la *Terre forraïne*, pour ce que ceux de Bretagne qui y alloient n'en pouvoient sortir, le *Pont perdu* ou le *Pont sous l'eau*, la *Salle périlleuse*, le *Pas des roches*, appelé *maupas*, le *Chasteau de la douloureuse garde*, le *Lit aventureux*, la *Forest desvoyable*, le *Chasteau du trespass*, le *Palais aventureux*, l'*Eschiquier merveilleux*, la *Prison aux quatre Dames*, le *Chasteau de la blanche espine*, le *Terre desvoyable*, la *Forest périlleuse*, le *Chasteau de l'isle étrange*, le *Lit des merveilles*, la *Forest gâtée*, la *Lance miraculeuse*, l'*Espée brisée* &c.

Lorsque les *Chevaliers* de la *Table ronde* vainquoient ceux qui faisoient mille meurtres & mille

brigandages en tous ces lieux-là , ils y établissoient en leur place des *Chevaliers* pleins de probité & d'honneur , qui leur promettoient d'user de douceur & de courtoisie envers tout le monde , & ils changeoient ces noms rigoureux & estonnans en d'autres qui témoignaient le contraire. Ainsi la tour de la *douloureuse garde* fut appelée la *Tour de la belle prise* , lorsque Lancelot l'eut conquise. Le *Château de la douloureuse garde* , prit le nom de *Château de la joyeuse garde* , le *Château du trespas* , celui de *Château des Dames* , le *Pont perdu* , celui du *Pont trouvé* &c. «

L'article de la Féeerie & des Enchantemens nous ramènera nécessairement à ces différens objets , parmi lesquels nous choisirons tout ce qui est relatif à la scène , mais pour le moment nous nous contenterons de dire quelque chose de la mort du Roi Artus , après quoi nous indiquerons les noms & les armes des *Chevaliers* qu'il avait admis dans son ordre. Lorsqu'un Auteur voudra en mettre quelques-uns sur le Théâtre , il saura de quelle manière il doit les y présenter.

Artus couvert de gloire , passait les jours les plus heureux avec la belle Génieèvre sa femme , lorsque Mordret croissait pour le perdre : c'était un fils qu'il avait eu secrètement de la Reine d'Orcanie. » Le Roi Loth mourut , disent les Auteurs de la *Bibliothèque des Romans* , & quoique Gau-



vain son fils aîné & ses deux frères eussent le plus grand droit à la Couronne, l'indigne *Mordret* s'avisa de la leur disputer. Artus soutint les droits de ses neveux contre cet indigne fils qui avoit trouvé moyen de rassembler sous ses drapeaux tous ceux qui, manquant des qualités estimables que l'on exigeoit, des *Chevaliers de la Table ronde*, n'avoient pu entrer dans cet ordre illustre. Une partie de ces *Chevaliers* étoit encore occupée avec *Perceval* à la conquête du *S. Gréal* : le reste se défendit avec une valeur digne de leurs noms, de leurs exploits & de leur ordre ; mais hélas ! après des combats inouis, des actions incroyables, des efforts de constance vraiment inimitables, par un de ces coups du Ciel qu'on ne peut qu'adorer, sans les concevoir, Artus & sa *Chevalerie* succombèrent. Les Sarrafins qui soutenoient *Mordret*, parvinrent jusqu'au corps que commandoit le Roi qui périt accablé par le nombre.

Cependant *Lancelot Dulac* qui s'étoit attaché au pavillon où étoit *Mordret*, l'avoit fait fuir, & l'avoit poursuivi jusques sur les bords de la mer : l'ayant atteint, il lui avoit plongé son poignard dans le cœur, & après avoir exterminé toute la troupe de ce perfide, il revenoit triomphant vers la tente d'Artus, lorsqu'il apprit avec horreur & étonnement la perte de son Souverain : dans son désespoir, il ne put qu'achever de détruire l'armée de

l'indigne vainqueur : il prit soin de faire donner la sépulture la plus honorable au Monarque & à ses Chevaliers : enfin il mit en possession du Royaume le Prince Constantin , le plus proche héritier d'Artus , & celui à qui il avoit laissé sa couronne.

Si la belle Genièvre eût voulu rester dans le monde & sur le trône , il n'est pas douteux que Lancelot ne l'y eût placée & ne l'eût partagé avec elle , mais cette Princesse s'étoit renfermée dans un cloître , & le parti qu'elle prit , fut une loi pour son tendre & illustre Chevalier. Il se retira dans un hermitage , & son frère Hectlor des Mares qui l'avoit aidé à vaincre Mordret , partagea sa pieuse résolution. «

*Noms & Armes des Chevaliers de la Table Ronde.*

I.

Le Roi Artus portoit en ses armes treize couronnes d'or , & sa devise étoit : *moult de couronnes plus de vertus.*

II.

Lancelot Dulac portoit les mêmes armes que le Roi Ban de Benoît son père , c'est-à-dire six bandes d'or & d'azur. Le mot de la devise étoit : *haut en naissance , en vaillance , en amour.*

III.

Hector des Mares , frère de Lancelot , portoit

une étoile d'or au milieu de ses bandes , avec ces mots : *pour être heureux , un bel astre suffit.*

## I V.

Le brave Lyonnell , leur cousin , fils du Roi Boors de Gannes , portoit également des bandes chargées d'étoiles. Sa devise étoit : *il est au ciel plus d'un astre* , ce qui sembloit signifier que peu semblable à Hector , il honoroit plus d'une Dame , & faisoit hommage de son cœur à plus d'une belle.

## V.

L'illustre Gauvain d'Orcanie , fils aîné du Roi Loth , & neveu d'Artus , avoit sur son écu un aigle d'or à deux têtes , avec ces mots : *au plus haut l'aigle.*

## V I.

Son second frère , Agravin , avoit le même aigle fixant un soleil , avec ces mots : *rien ne m'étonne.*

## V I I.

Le Troisième frère , Galheric , avoit encore le même aigle , armé de foudres , avec ces mots : *c'est à lui de les lancer.*

## V I I I.

Le quatrième frère , Galheret , portoit de pourpre à l'aigle d'or , à deux têtes , traversé d'une bande de gueule ( c'est-à-dire , rouge ) sa devise étoit : *l'aigle arrêté n'en est que plus terrible.*

## I X.

Le grand Roi Méliadus , portoit un écu plein de sinople, (verd) & comme cette couleur est celle de l'espérance , sa devise étoit : *tout y viendra.*

## X.

Tristan de Leonnois, son fils, avoit aussi son écu de sinople, & il étoit à double face. Sur l'une des deux étoit représenté un lion de gueule avec ces mots : *force au lion.* Sur l'autre, on voyoit ce même lion sans griffe & sans dents , avec cette devise : *désarmé par l'amour.*

## X I.

Bléomberis de Gannes portoit des bandes chargées de croissans , avec ces mots : *la gloire en croissant.* Ce qui sembloit vouloir dire que sa gloire alloit toujours en augmentant.

## X I I.

Greux, le Sénéchal du grand Roi Artus, avoit pour armes deux aîles détachées, sur un fond de pourpre ; sa devise étoit : *prêt à voler pour mon maître & pour ma Dame.*

## X I I I.

Baudoyer, Connétable du même Roi, portoit un gonfalon, ou enseigne de gueule sur un fond d'or, avec ces mots : *à moi la victoire.*

## X I V.

Le *Chevalier* Segurades portoit d'or à un rocher de sable avec ces mots : *ferme au combat , constant en amour.*

## X V.

Le brave *Chevalier* Sacremor , portoit pour armes un foudre , & pour devise , son nom.

## X V I.

Giron le Courtois portoit d'or plein , avec cette devise : *tout en est de grand prix.*

## X V I I.

Galehaut le Blanc , fils d'Artus , portoit d'or à un dragon de gueule avec ces mots : *vaillant & veillant.*

## X V I I I.

Le Roi Carados portoit de pourpre , à trois couronnes d'argent. C'étoit un *Chevalier* brave , galant , & qui amusoit fort les Dames ; sa devise faisoit allusion à ces trois genres de mérite : *vaillance , amour & plaisir.*

## X I X.

Le Laid Hardi , étoit un brave *Chevalier* dont la figure n'étoit rien moins qu'agréable : il portoit

pour armes, d'or au cœur de gueule, & sa devise étoit : *c'est dans le cœur qu'est amour & vaillance.*

## X X.

Le Morhoult d'Irlande qui fut vaincu par Trifan de Leonnois, comme on le peut voir dans l'histoire de ce dernier, étoit cependant un courageux Chevalier ; il portoit pour armes un lion de gueule au champ d'argent, avec ces mots : *mon lion n'en craint aucun autre.*

## X X I.

Le grand Roi Pharamond portoit d'azur à trois fleurs de lys d'or, & pour devise : *que de beaux fruits de ces fleurs doivent naître!*

## X X I I.

Palamèdes de Listenois, portoit sur son écu un lion au milieu d'un champ semé d'étoiles, avec ces mots : *la valeur soumet les astres.*

## X X I I I.

L'ingrat Mordret d'Orcanie, avoit pour armes l'aigle à deux têtes que portoient aussi ses frères ; mais il en avoit chargé les têtes de deux couronnes, & avoit pris pour devise : *l'aigle même n'est rien, s'il n'est pas couronné.*

## X X I V.

Gyrfllet, Ecuyer du grand Roi Artus, avoit pour

armes un champ d'or semé de chardons de sable, avec ces mots : *rien ne me pique hors la gloire & mon Roi.*

## X X V.

Dinadant d'Estrangonne qui étoit un *Chevalier* fier, vaillant & aimable, *gabeur & bien disant*, ami & confident de Tristan de Leonnois, portoit de sable à l'épervier d'argent, avec ces mots : *je vole où le plaisir m'appelle.*

## X X V I.

Brandelis avoit peinte sur son écu, sur un fond d'azur, une épée dont la lame étoit d'argent, & la poignée d'or, avec ces mots : *je pare, je brille, je frappe.*

## X X V I I.

Amant le *Bel Joueur*, portoit un écu d'or plein, avec les lettres initiales de son nom & de son surnom, & ces mots : *en amour comme en gloire.*

## X X V I I I.

Breüs, sans Pitié, avoit pour armes une flèche sur son arc prête à partir, avec ces mots : *sans arrêt.* Effectivement il étoit brave *Chevalier*, même téméraire, & peu respectueux envers les Dames, & indiscret, ce qui lui eût fait perdre sa place en la noble *Chevalerie*, si sa mort n'eût prévenu cet affront.

## X X I X.

Perceval le Gallois fut, par sa pureté, trouvé digne de mettre fin à la conquête du *S. Gréal*; & revint ensuite dans la Grande-Bretagne; mais apprenant la défaite du Roi Artus & de ses compagnons, il se retira avec la sainte relique dans un Couvent, où il vécut & mourut dans la piété & la pénitence. A sa mort, le *S. Gréal* disparut, *oncques depuis*, dit la chronique, *Chevalier semblable, ni pareille relique n'ont été vus dans la Grande-Bretagne.*

Il portoit pour armes un lion d'argent herminé, sur un fond d'or, & pour devise: *fort comme un lion, blanc comme hermine.*

## X X X.

Houel, Duc de la petite Bretagne, portoit d'hermine plein, avec cette devise, en langue Celtique que l'on parloit, & que l'on parle encore en Basse-Bretagne: *feel pobl, regardez peuple.* Pour montrer que ses actions étoient si honorables, qu'il pouvoit sans rougir les présenter à l'Univers.

## X X X I.

Son Sénéchal Karcado Molac, avoit aussi mérité d'être admis parmi les *Chevaliers* de la *Table ronde.* Il portoit de gueule à sept macles d'or, avec ces mots, en bas Breton, *gric à Molac, silence à*



*Molac* ; pour dire qu'il pouvoit imposer silence & respect à tout le monde.

## X X X I I.

Enfin, le Chroniqueur Arroddian de Cologne ; qui étoit aussi *Chevalier*, & avoit vu les combats de près pour les mieux décrire, portoit pour armes, de sable au coq d'argent crêté, becqué, & éperonné d'or & sa devise étoit : *il a plumes , bec & ongles.* ( *Bibl. des Romans* , vol. de Juillet 1776 , pag. 109 & suiv. )

*Noms & Armes de quelques uns de ceux contre lesquels Artus & ses Chevaliers ont fait la guerre.*

*Brehus* , ennemi des Dames : il portoit de sable à un serpent , ou dragon volant d'argent.

*Collehaut* , Roi des Isles lointaines , qui finit par devenir l'amid' Artus qui le fit *Chevalier* de la Table ronde : il aima la Dame de Malheaut , confidente & amie particulière de la Reine Genièvre.

*Gynas de Blaguestan* qui fut vaincu par *Hector des Mares*.

*Lydouas Manaffes*.

*Bertolac le Vieil* , le Roi de Gore , *Baudemagens & Méleagant* son fils : ces quatre *Chevaliers* accusèrent la Reine Genièvre d'être supposée & conséquemment de n'être point fille du Roi *Léodégan* ; mais ils furent vaincus & confessèrent leur trahison : le Roi de Gore portoit de gueule à trois gants d'argent.

*Karados de la douloureuse tour* : il trahit *Gauvain* qu'il emporta sur son cheval , & lui fit souffrir les plus grands tourmens, Il portait d'or à une tour de fable.

*Quadras Levior*, frère de la mère de *Karados* : il fut tué par *Gauvain*.

*Morgain la Fée* : la Reine *Genièvre* la trouva un jour couchée dans son lit avec un *Chevalier* de la *Table ronde* qu'elle aimait & qu'elle avait enchanté ; la Reine offensée, défendit à ce *Chevalier* de revoir jamais *Morgain*, il le promit, & *Morgain* jura de se venger de *Genièvre* : pour y parvenir, elle alla consulter l'Echanteur *Merlin* qui lui communiqua toute sa science, au moyen de laquelle ayant endormi *Lancelot*, elle lui ôta la bague que *Genièvre* lui avait donnée secrètement, & la porta au Roi qui découvrit les amours de la Reine & de *Lancelot*.

*Méléagant*, *Chevalier* perfide : il enleva *Genièvre* par adresse, & l'aurait emmenée si *Lancelot* ne l'eût secourue.

*Margondes*, *Méliadus* & dix de leurs *Chevaliers* : ils furent vaincus par *Lancelot* qui les envoya prisonniers à *Genièvre* pour lui demander pardon d'avoir mal parlé d'elle.

*Galindres*, le Roi *Vandalons*, le Roi *Agrippe*, & *Aggravain* l'orgueilleux : ce dernier portoit de pourpre à un aigle à deux têtes d'or membré de gueule, & une face de synople sur le tour.

*Le Roi de Brangore* : il eut une fille avec laquelle coucha *Boort l'exilé*, *Chevalier de la Table ronde* : il en naquit *Hélain* ou *Hélias le Blanc* que les Romains disent avoir été Empereur de Constantinople : il devint *Chevalier de la Table ronde*.

*Margondes*, le Duc *Kerlès*, *Terrigant*, tués par *Lancelot*; *Griffon du Haut-Pas*, *Druas* & *Sernehaalt* son frère; *Gressement*, le Duc de *Rochedon*; *Manduit le Géant*; *Marialles*, *Marchant le Felon*; le Roi *Vagor*, & *Marabron* son fils; *Clotides*, *Bélias*, le Roi *Claudas*, & *Claudin* son fils qui portait pour armes d'Azur à un pin d'or; *Brumant*, dont nous avons parlé plus haut; *Fortes*, Chef de l'armée des Romains : il défia le Roi *Artus* corps à corps, le vainquit & le tua.

Parmi ces Chevaliers on compte encore les deux frères *Brians* & *Célinans*; enfin *Avaolon* qui voulut empoisonner *Gauvin* avec une pomme.

La Reine de *Sobestan* & *Sybille l'Enchanteresse*, n'étaient pas moins ennemies des Chevaliers de la Table ronde, que la *Fée Morgain* à laquelle l'enchanteur *Merlin* avait enseigné les plus grands secrets de la magie; mais ces mêmes Chevaliers étaient sous la protection de la *Dame du Lac*, qui plus savante que les premières, détruisait tous les enchantemens qu'elles employoient pour nuire à ses favoris.

*Amusemens des Cours plénières.*

Les *Cours plénières* n'étaient point un établissement, mais des assemblées solennelles des Seigneurs & Dames de la Cour d'un Souverain, de ses grands Vassaux, des Princes qui lui étoient alliés, en un mot des plus distingués de ses Sujets. Retirés dans leurs Châteaux avec leur famille & leurs Officiers, autrefois les Princes & les Rois même menaient une vie privée, au sein de laquelle ils s'occupaient du produit de leur domaine, & lorsqu'ils voulaient faire éclater leur magnificence, ils envoyaient dans toute l'étendue de leurs Etats, des *Héraults* chargés d'annoncer une *Cour plénière* à laquelle ils invitaient les Tributaires de leur Maître, & les Etrangers de marque. Ces invitations se renouvellaient communément, tant aux Fêtes de Noël que de Pâques, & ordinairement aussi elles avaient lieu à l'occasion d'un mariage considérable, d'un Traité de guerre ou de paix, du Jugement de quelque grand criminel, enfin de quelque circonstance importante.

Si l'on veut en chercher l'origine, on peut la trouver dans les Diètes convoquées par Charlemagne. Les Ducs, les Barons, les Comtes y arrivaient avec une pompe vraiment royale, & traitaient avec leur Souverain des affaires qui concernaient

naient l'administration de son Empire. Quand Hugues Capet fut sur le Trône, il sentit combien sa Puissance avait perdu de son ancienne splendeur; &c. jaloux d'en imposer au moins par l'extérieur, il substitua les *Cours plénières* aux Diètes dont nous venons de parler. Ses successeurs les continuèrent; &c. bien-tôt il n'y eut pas de Prince qui ne suivit leur exemple. S. Louis même, qui croyait ne rien devoir épargner quand il fallait représenter en Roi, S. Louis ne voulut pas s'en dispenser; & l'on a donné le nom de *Cour non pareille* à celle qu'il tint à Saintur. Lorsqu'il reçut *Chevalier* son frère Alphonse. C'est une des plus superbes dont l'Histoire fasse mention. Cependant ces *Cours plénières* ne pouvaient être aussi brillantes que les *Députés de l'Allemagne* à qui des Souverains envoient leurs députés pour rendre leurs hommages, au lieu que les Princes qui se regardaient comme les égaux des successeurs, dédaignaient de venir augmenter la pompe de leur Cour; &c. se piquaient eux-mêmes de tenir dans leurs châteaux des assemblées auxquelles ils convoquaient tous leurs vassaux. Les malheurs de la guerre firent cesser ces fêtes ruineuses; Charles VIII. exempt de ses longues querelles contre les Anglais, se garda d'en indiquer, son usage en fut abolir. Le *Conseil* & la *Comptabilité* régnaient dans ces assemblées, &c. on y faisait au peuple des présents

en étoffes & en linge , on y jetait de l'argent en criant : *Largeſſe du magnifique Prince Monſieur* \* \* \* mais c'étoit ce peuple même qui en ſupportait tous les frais , puifque chaque vaffal étoit obligé de faire à ſon tour , des préfens à ſon Seigneur qui en témoignait ſa reconnaissance ſuivant l'importance de l'hommage qu'il recevait : la ville où ſe tenait la *Cour plénière* , étoit principalement chargée de fournir la plus grande partie des contributions.

Il étoit de la grandeur du Maître d'y procurer des plaiſirs de tous les genres , & les feſtins , les danſes , les *ménéſtriers* , les *jongleurs* , les *joueurs de gobelets* , les *ſaucours* , rien n'y étoit épargné. Ce fut donc dans ces aſſemblées que ſe multiplièrent les Poètes connus ſous le nom de *Troubadours* , & les Souverains , ainſi que les Princes , les attirèrent à l'envi , ou dans leurs Cours , ou dans leurs Châteaux dans leſquels ils trouvèrent la fortune & la conſidération. Les Belles dont ils célébrèrent les charmes , les arçonnèrent , les comblèrent de préfens , & quelquefois même leur donnèrent des preuves de l'amour le plus tendre. Ils en témoignèrent leur reconnaissance par l'aideur avec laquelle ils ſe diſputèrent la gloire d'enlever les ſuffrages , mais le talent de compoſer des vers , n'eſt pas toujours accompagné de celui de les réciter , & dans le même tems , il y eut des

*Don* leurs dont le métier était de chanter la Poésie des *Troubadours*.

Les uns & les autres célébraient le courage des guerriers, les vertus des Princes, les plaisirs & le pouvoir de l'amour, les faveurs & les rigueurs; ils contaient des *Fabliaux*, ils faisaient la satire des mœurs de leur siècle, & ces pièces galantes, historiques ou critiques, s'appelaient, comme nous l'avons dit, *Sirventes*, *Tençons*, ou *Jeux-partis*, *Pastourelles* ou *Novelles*.

C'était principalement dans ces *tençons*, ou *jeux-partis*, que les *Troubadours* cherchaient à se signaler : ils s'attaquaient & se répondaient dans ces dialogues en couplets alternatifs, ils y soutenaient leurs sentimens sur diverses questions qui, presque toutes, concernaient la galanterie, & les principaux personnages de la *Cour plénière* distribuaient les prix aux vainqueurs.

Leurs *fabliaux* ou contes étaient les plus amusans de sous leurs opuscules, & ce sont encore ceux qui nous intéressent davantage : on peut en tirer quelques sujets de Scènes, même de *Dramas*, & d'après le plan de notre ouvrage, nous allons faire connaître ceux qui nous ont paru propres au Théâtre : ces fragmens seront plus agréables & plus relatifs à notre objet, que des ré-

cherches sur l'origine, l'histoire & les noms des *Troubadours*.

Guillaume IX, Comte de Poitou & Duc d'Aquitaine, né en 1071, & mort en 1122, est le premier *Troubadour* qui soit connu. Il raconte qu'en allant du Limousin dans l'Auvergne, il rencontra Ermalette & Agnès qui suivaient la même route; ces Dames le saluent, il s'en approche, s'avise de contrefaire le muet, & ne leur parle que par signes. « Oh pour le coup, dit l'une, voici un homme à qui l'on pourrait se fier, l'occasion ne s'offre pas tous les jours, que n'en profitons-nous? il faudroit l'emmener au logis ». L'autre approuve & consent, Guillaume accepte & se laisse mener au gîte où il trouve un très-bon souper. Il mange beaucoup, boit de même & se couche, mais les deux Dames avoient encore quelque inquiétude. « Il n'étoit pas aussi muet qu'il se paraît, où en serions-nous? comment s'assurer de la vérité? » elles se regardent, rêvent quelque temps, & enfin elles imaginent de glisser leur chat dans le lit de Guillaume. Le chat se fâche, se déchire avec ses griffes, mais Guillaume sourient l'épreuve, & jette seulement quelques cris confus propres à dissiper tout soupçon. Cependant Ermalette & Agnès n'ont pas encore l'esprit tranquille, elles recommencent l'épreuve, le prétendu muet la subit de nouveau avec la même constance, & alors les Dames concluent qu'elles peuvent se fier à lui.



Le Poète termine ce Conte par un envoi à son *Jongleur* qu'il charge de présenter la pièce à ses deux hôtesses, & de les prier de sa part, d'exterminer leur maudit chat.

NOUVELLE DE RAIMOND VIDAL DE BÉSAUDAN.

Je veux, dit le *Troubadour*, vous conter une nouvelle que j'ai ouï dire à un *Jongleur* dans la Cour du plus sage Roi qui ait été, savoir Alphonse Souverain de la Castille, chez qui régnoient la bonne chère, la magnificence, la loyauté, la valeur, l'adresse, le maniement des armes & des chevaux. Un jour il tenoit assemblée nombreuse de *Chevaliers* & de *Jongleurs* : lorsque sa Cour fut toute remplie, arriva la Reine Eléonore, ayant le visage couvert d'un voile, & le corps envelopé d'un manteau qui la ferroit étroitement. (Alphonse IX, mort en 1214, avait pour femme Eléonore d'Angleterre, fille de Henri II.) Ce manteau étoit bordé d'argent, & avoit un lion d'or pour blason. Elle s'inclina devant le Roi, alla s'asseoir à quelque distance de lui, & en ce moment, un *Jongleur* s'approcha doucement du Monarque. Roi, lui dit-il, *je suis venu pour vous supplier de me donner audience.* Le Prince défendit d'interrompre le récit que le *Jongleur* avoit à faire, & celui-ci raconta

une aventure arrivée à Alphonse de Balbastre, Baron d'Arragon.

Voici, c'est le *Jongleur* qui parle, voici le malheur qui l'a précipité sa jalousie : il avoit une belle & aimable femme, irréprochable dans sa conduite, & qui ne voulut jamais prêter l'oreille aux discours des hommes de sa contrée, si ce n'est à un seul dont on murmuroit, qui étoit de sa maison, & tenoit un fief de son mari. Ce Gentilhomme étoit si éperduement amoureux de la Dame Alvira, femme d'Alphonse de Balbastre, qu'il ne pouvoit s'empêcher quelquefois de la solliciter d'amour. Elle en étoit bien fâchée, mais encore aimoit-elle mieux l'écouter, que d'en porter des plaintes à son mari, & de l'exposer à quelque accident, car le *Chevalier* étoit homme de mérite, n'ayant pas son pareil dans l'Arragon pour la valeur & l'habileté dans les armes, & le mari l'estimoit fort. C'étoit Bascol de Cotenda ? dit le Roi : oui, répondit le *Jongleur*, mais écoutez comme il fut récompensé de la belle Alvira.

Tous les autres *Chevaliers* avertissant le mari de la trahison de Bascol assez hardi pour prier d'amour la femme de son Seigneur, il leur répondit qu'ils n'en parloient que par envie, à cause que Bascol valoit mieux qu'eux tous, mais que le premier qui oseroit ouvrir la bouche sur le compte de la dame Alvira, il le feroit pendre sans ré-

mission. Menacez tant qu'il vous plaira, dit l'un d'eux, mais pour vous assurer si Bascol aime votre femme ou non, faites semblant que vous voulez aller au secours du Roi Léon dans une guerre qu'il a : si vous déterminez le galant à vous suivre, je vous livre dès-à-présent ma personne pour en ordonner tout ce que vous jugerez à propos. Je l'accepte, répondit Balbastre, & tout de suite, un des assistans alla trouver Bascol pour l'inviter à suivre son Seigneur à la guerre. Très-volontiers, dit-il, je suis tout prêt. Le Messager vint aussi-tôt rendre réponse à Balbastre, en l'assurant que Bascol ne tiendrait pas sa parole, mais Balbastre étoit persuadé du contraire, & prit le parti d'aller le voir.

Le malheureux amant étoit dans une grande perplexité. Refusera-t-il, pour la première fois, d'obéir à son Seigneur auquel jamais il n'a manqué au besoin ? C'est s'exposer à perdre la vie, parce que l'on verra bien le motif de son refus. D'un autre côté, abandonnera-t-il la femme qu'il aime si tendrement ? Il ne peut s'y résoudre. Après y avoir bien pensé, il se décide à feindre une maladie, & de dire que son Médecin lui a ordonné une saignée. Il se fait bander le bras & la tête, Alphonse vient frapper à la porte avec grand bruit, on le fait entrer, Bascol s'excuse, & Alphonse se retire.

Le lendemain matin, le Seigneur part bien fâché ; il va dans un autre Château, & attend la nuit pour revenir sur ses pas, résolu de se venger s'il en trouve le sujet. Enfin la nuit arrivée, il s'approche à petit bruit de son logis, & laissant son cheval à la garde de son Ecuyer, il frappe doucement à la porte de sa femme. Aussitôt elle fait lever sa Demoiselle pour savoir ce que c'étoit. Je n'attends personne, dit-elle, mais il me semble que c'est mon mari qui vient pour surprendre Bascol. On frappe à coups redoublés ; elle crie qu'elle va ouvrir elle-même si la Demoiselle n'y va pas au plus vite. Celle-ci se presse d'obéir, & le mari introduit dans la chambre, fait semblant d'être l'amant, se jette à genoux, vante la hardiesse qu'il a eue de ne pas suivre son Seigneur à la guerre, fait les protestations de l'amour le plus violent, & se flatte qu'il en obtiendra la récompense.

A tous ces propos, la Dame reconnoissant bien son mari, se jette hors du lit, crie à la trahison, menace de le faire pendre comme un infâme suborneur qui vient souiller la couche de son maître. Elle le prend à deux mains par les cheveux, & le tire de toute sa force ; mais la force d'une femme étant peu de chose, elle se laisse bientôt de faire du mal, & d'une grande massue, elle donne de foibles coups. Après l'avoir ainsi injurié

& batta, elle sort de sa chambre dont elle tire la porte, & laisse son mari enfermé, mais ravi de la presque non-équivoque qu'il venoit d'avoir de la fidélité de sa femme.

La dame bien assurée de la personne d'Alphonse, va trouver le *Chevalier* Bascol, & lui ayant conté de point en point toute l'histoire : laissons, dit-elle, le bonc dans le puits jusqu'à ce qu'il fasse jour, & le tems fut mis à profit, comme entre deux amans qui se trouvent en toute liberté. Dès que le soleil paroît, la Dame va crier par-tout contre le perfide qui l'avoit voulu séduire, & tout le peuple en furie jure de la venger, de faire mourir le traître. On court aux armes, on arrive avec des torches, Alphonse effrayé des clameurs & du tumulte, barricade les portes & s'écrie : Calmez-vous, ce Bascol que vous croyez tenir, c'est moi, c'est votre Seigneur, mais rien ne les peut arrêter. Ils brisent portes & serrures, renversent les barricades, & le mari fut obligé de se sauver dans le beffroi par une échelle qu'il jeta dehors.

Le peuple courut au lit, croyant y trouver Bascol, & c'étoit à qui donneroit le plus de coups, mais voyant qu'il n'y étoit pas, ils visitèrent tous les coins de l'appartement pour le découvrir. L'échelle que le mari avoit jetée, fit qu'à la fin la Dame reconnut où il étoit. Aussi-tôt de crier : le

voilà le maître ; prenez l'échelle , montez là-haut , mettez-le en pièces. Hé quoi , s'écria encore Balaïstre tout éperdu , quoi vous ne connoissez pas votre bon maître ! C'est moi , sauvez-moi la vie.

Ne pouvant plus feindre lorsqu'elle le voit descendre , la Dame pousse un profond soupir , pleure , se désespère de la méprise , lui en demande pardon , & gémit sur le danger auquel il s'est exposé par son imprudence. Ce n'est point vous , lui dit le mari confus , c'est moi qui dois demander pardon après l'offense que je vous ai faite , de soupçonner une vertu si pure. Non , jamais je ne croirai la médisance. Vivons , je vous en prie , vivons désormais comme deux cœurs que rien ne pourra diviser. La Dame y consent , pourvu qu'il envoie un Messager à Bascol , lui rendre compte de ce qui s'est passé ; encore exige-t-elle qu'il aille en personne lui faire réparation.

Le mari trop heureux d'en être quitte pour cela , fuit de près son Messager , se rend chez Bascol , s'approche du lit où il étoit bien tranquille & dans une grande obscurité , car il avoit pris ses précautions : Hé bien , comment vous va ? lui dit Alphonse : Le prétendu malade feint d'être surpris d'un si prompt retour , & Alphonse prenant prétexte de la maladie d'un Vassal dont il ne peut se passer , dit qu'il n'ira point à la guerre jusqu'à ce qu'il le voye en état de le suivre. Je guérirai , s'il plaît à

Dieu, & serai à vos ordres, répondit le Chevalier, après quoi Alphonse s'en retourna chez lui, fort content de connoître si évidemment la fausseté de ses soupçons.

Je vous supplie donc Roi & Reine, en qui honneur & beauté résident, ajoute le Jongleur, de défendre dans toute l'étendue de vos Etats, à tous les maris d'être jaloux, car les femmes sont si habiles, qu'à leur gré la vérité paroît mensonge, & le mensonge vérité. Le Roi dit : Jongleur, je trouve ta nouvelle plaisante & gentille, & tu en seras bien récompensé; mais pour te faire mieux voir combien elle m'a plu, je veux qu'à jamais on l'appelle ici : le Jaloux charitable.

LE SIÈGE PRÊT ET RENDU.

Le Fabliau suivant, rapporté par Barbazan, & renouvelé par M. le Grand, donne tout-à-la-fois l'idée & la parodie d'une Cour plénière : c'est un double-motif pour le placer ici.

Un Comte nommé Henri, avoit pour Sénéchal & Intendant de son Palais, un homme avare envers le pauvre peuple, fier & brutal envers les petits. Il crevoit de dépit quand son Seigneur faisoit du bien à d'autre qu'à lui. Tel serviteur n'étoit pas attaché à la personne du Prince, ou porté pour ses intérêts; au contraire, il le voloit tant que duroit la journée; il étoit prompt & adroit à

escamoter bons morceaux pour en faire son profit ; enfin il ne songeoit qu'à lui seul , & son humeur revêche occasionnoit par fois des scènes plaisantes dont le Comte s'amusoit , les Grands rient de tout : cependant ceux qui étoient le jouet de ce Maître Valet n'étoient pas contents , & plus d'un lui donnoit sa malédiction , mais tout bas , car il étoit plus dangereux de l'irriter , que le Seigneur.

Un jour le Comte Henri , qui étoit un Prince magnifique & libéral , fit annoncer par ses *Hérauts* qu'il tenoit *Cour penière*. Aussitôt *Chevaliers*, Dames, *Ecuyers*, grands & petits *Vassaux*, Sujets, *Etrangers* accourent de toutes parts. Rien n'appelle tant que le plaisir , & le plaisir qui ne coûte rien. Figurez-vous dans ces circonstances, l'air revêche & l'humeur terrible du Sénéchal bourru ! Il souffroit de toute cette dépense , & il étouffoit du bon appétit du peuple. « Courage, disoit-il, Messieurs, » prenez, demandez, n'ayez pas honte : manger » de toutes vos forces : oh ! qu'on voit bien que » vous n'êtes pas à votre cuisine ! »

Arrive à cette heure un bon Manant , gaillard , & sans façon , il se nommoit Raoul. « Que viens- » tu faire ici ? lui dit l'Ordonnateur : Eh parbleu , » repart le villain , j'y viens manger , puisque Mon- » seigneur régale son peuple... Allons , donnez- » moi une place , ou cherchez-m'en une , car il » me semble qu'elles sont déjà toutes occupées ».



Le bonru lui répliqua par un violent coup de pied dans le derrière, en lui disant : *tiens, malotru, assis-toi, voilà un siège que je te prête.* Quand le coup fut donné, notre Sénéchal réfléchit que c'étoit mal répondre à l'invitation du Comte, & que cette violence pourroit lui attirer une méchante affaire. Il voulut donc réparer ses torts, & dit au Manant : *excuse, l'ami, prends cette place, assis-toi, bois, mange, & ne t'en fais faute.* Raoul n'étoit pas tant content en apparence, il se prit à rire, se mit dans un coin, & faisant son profit du bon conseil du Sénéchal, il s'en donna tant qu'il put ; puis il passa dans la grande salle.

Le Comte venoit d'y faire appeller les *Ménétriers* & des *Jongleurs* pour divertir l'assemblée, & afin de les exciter à bien faire, il promit sa belle robe noire & écarlate à celui qui feroit le plus rire. Tous aussi-tôt se piquèrent à l'envi de se surpasser. On vit les uns conter des *Fabliaux*, faire des *renfols* & des *jeux partis*, représenter gentilles pastourelles, d'autres amuser par des tours de passe-passe, par des sauts périlleux, par des danses & singeries d'animaux, celui-ci contrefaire l'ivrogne, celui-là le niais, plusieurs firent des querelles plaisantes, de femmes se disputant & se faisant des reproches comiques, enfin, chacun s'ingénia qui imagineroit quelque chose de drôle & de ridicule. Raoul debout au milieu de tous ces

*jongleurs & ménestriers*, tenant encore sa serviette à la main, les regardoit & rioit de tout son cœur. Le Sénéchal vint aussi d'un air fort empressé, le Manant le voit, court à lui & lui lance un coup de pied qui lui fait donner du nez en terre, ajoutant aussi-tôt : *Beau Sire, voilà votre serviette & votre siège que je vous rends comme vous me l'avez prêté ; rien n'est tel que les honnêtes gens, voyez-vous, on ne perd rien avec eux.*

Cependant toute l'assemblée surprise jette un cri & demande raison de cette insulte. Les Vassaux s'emparent du Manant, s'apprêtant à l'emmener pour le châtier. Lors le Comte non moins surpris que les autres, le fait approcher & lui demande pourquoi il avoit frappé son Sénéchal. « Monseigneur, répond Raoul, on m'a dit que je pouvois aujourd'hui faire bonne chère au Château, & j'y suis venu comme les autres. On avoit été plus alerte que moi, car j'ai trouvé toutes les places prises. J'ai prié M. votre Sénéchal de m'en procurer une petite, & lui, fort obligeant, m'a allongé un bon coup de pied en disant qu'il me prêteroit celui-là. Maintenant que j'ai bien dîné & que je n'ai plus besoin du siège qu'il m'a prêté, je le lui rends ; je vous prends à témoin, Monseigneur, avec toute l'assemblée, que je n'ai plus rien à lui, car quoiqu'un pauvre homme, j'ai de la conscience. Cependant s'il a

« prétendu me louer son siège, je suis prêt à le payer, il n'a qu'à dire. »

A ces mots, le Comte & les Spectateurs partirent de rire aux éclats, & la mine fâchée du Sénéchal, ajoutoit encore au comique de la situation. Enfin, on rit si fort & si long-temps, que l'on trouva que Raoul avoit surpassé *Jongleurs* & *Ménestriers*, à leur jugement même. Le Comte adjugea au Manant sa belle robe, & toute l'assemblée applaudit.

En s'en allant, le villain faisoit cette réflexion : « On dit que pour avoir bonne fortune, il faut sortir de chez soi : le proverbe a peut-être raison, car si je n'étois pas venu ici, je n'aurois pas eu un bon repas, belle fête, & robe d'écarlate qui me vaudra bien de l'argent. »

#### LES TROIS AVEUGLES DE COMPIÈGNE.

Ces trois bonnes gens, dit le *Ménestrier* Courte-Barbe, rencontrent un écolier qui aimoit à rire. Wantant donc riser parti, pour son amusement, de ces aveugles qui lui demanderont l'aumône, il leur dit : Tenez, mes amis, je vous donne ce beson pour vous réjouir : (c'étoit une pièce d'or.) chacun de ces trois compagnons pensant que l'honnête charitable avoit donné cette monnaie à son samarade, ils l'en remercièrent d'une commune voix. Ils cheminèrent ensuite bien contents de

leur bonne fortune, & après avoir fait quelque chemin, le plus ancien d'eux s'arrêta & commence à dire aux autres : Mes frères, il y a long-tems que nous n'avons fait bonne-chère, retournons à Compiègne, & allons nous réjouir, puisque nous en avons le moyen. On approuva le bon sens du Doyen, les trois aveugles allèrent se loger dans une hôtellerie où ils entendirent dire : *« Ici, bonne chère & bon vin »*. Ils convinrent qu'on ne regardât pas à leur habit, & qu'ils avoient un *besoin* d'or pour payer leur régal. Cependant le maître Clerc les suivoit, étant sous cap de leur interprète, ainsi que de leurs propos, & s'arrêta dans la même auberge, à côté d'eux. Les aveugles se firent servir chair délicate, beaux poissons & bons vins. Ils se régalerent jusqu'à la nuit, & puis s'allèrent coucher. Le lendemain matin, long-tems après le soleil levé, on vint les éveiller, & il falloit payer. Les trois aveugles se disent comme par échos, l'un à l'autre : *« allons, donne-le besoin, & qu'on nous rende notre argent »*. L'Hôte à qui l'on ne donnoit rien, insistoit toujours, & les aveugles de dire : Robert, tu marches le premier, c'est toi qui as reçu le *besoin*, paye donc ; & Robert juroit qu'il n'avoit rien reçu, & les autres juroient après lui, & il y avoit entre eux une grande dispute, & des injures ils en ybrant aux coups, & l'Hôte vit qu'il avoit été pris pour dupe, & se piégla d'écouter

colier rioit aux éclats. L'Aubergiste furieux vou-  
 loit affommer ces trois aveugles, il appelloit déjà ses  
 garçons : mais le Clerc étoit témoin de tout ce va-  
 carme, & voyant que loin d'entendre raison, l'Hôte  
 alloit se faire justice lui-même, il lui dit : laissez-les  
 tranquilles & mettez leurs écots avec le mien, je  
 payerai le tout ensemble. On loua sa générosité  
 & on laissa aller les trois aveugles bien repus &  
 bien satisfaits. Le Clerc s'habilla, & entendant  
 sonner la Messe, il dit à l'Aubergiste qu'il alloit  
 voir M. le Curé son ami, & que s'il le trouvoit  
 bon, c'étoit lui qui le payeroit de la petite somme  
 qu'il devoit pour lui & pour les pauvres aveugles.  
 Le crédit de M. le Curé étoit trop bien établi,  
 pour qu'on le refusât, & la proposition fut ac-  
 ceptée. Ayez donc attention, dit le Clerc, que  
 mon cheval soit sellé & bridé, afin que je parte  
 quand vous aurez eu satisfaction. Cela dit, il  
 va à l'Eglise, il prend son Hôte par le doigt, le  
 mène à l'autel où il trouve le Prêtre vêtu de son  
 aube & prêt à dire la Messe, lui conte tout bas que  
 l'homme qui étoit avec lui, étoit un frénétique,  
 & le prie de lui réciter un évangile sur la tête,  
 lorsque sa Messe sera finie. Le Curé se tournant du  
 côté de cet homme, dit : Mon ami, je ferai ce que  
 vous me demandez. Alors le Clerc se fait amener  
 son cheval, monte dessus & pique des deux. Ce-  
 pendant l'Hôte attend, & le Curé lui faisant signe

de s'approcher , il croit que c'est pour lui compter son argent , mais il est bien étonné , quand au lieu de le payer , on vient lui dire un évangile. L'Hôte ne voulant pas se prêter à cette dévotion & persistant à demander son argent , le Curé pensa qu'il tomboit dans sa frénésie , & appella du monde pour le lier : ainsi il fut amené de force , obligé de se soumettre à la cérémonie , puis renvoyé comme un insensé. Il eut beau conter son aventure , on rit du bon tour du Clerc , & l'on se moqua de la simplicité de l'Aubergiste.

#### LE SEIGNEUR ET LE FABLIER.

Un de ces hommes riches & puissans qui disent à leurs flatteurs & courtisans , *amusez-moi , faites-moi rire* , avoit à ses gages un Fablier chargé de le divertir : une nuit que ce Seigneur étoit au lit & qu'il ne pouvoit dormir , il appella son Auteur & lui demanda une historiette : le *Fablier* avoit plus envie de se reposer que de causer , cependant il fallut obéir , & il imagina ce conte pour se tirer promptement d'affaire : « Sire , lui dit-il , un homme avoit cent *besans* d'or avec lesquels il acheta deux cens moutons : il les chassoit devant lui & il les menoit à son village , mais il vit que les eaux l'empêchoient de traverser , parce qu'il avoit beaucoup plu , que la rivière étoit débordée & qu'il n'y avoit point de pont. Il étoit fort em-

barassé pour faire passer son troupeau, lorsqu'il trouva un bateau, mais si petit, qu'il ne pouvoit contenir que deux moutons à-la-fois. Alors le *Fablier* resta court. Eh bien, lui dit le Seigneur, quand les deux moutons furent passés, qu'arriva-t-il ? Ah ! Sire, repartit le *Jongleur*, songez qu'il y en a deux cens à embarquer deux à deux, & que nous aurons le tems de dormir tandis qu'ils passeront.

#### ARISTOTE ET LA JEUNE INDIENNE.

Quand ce fut le tour du *Jongleur* d'amuser l'assemblée, il dit : Messieurs, vous aimez les contes qui sont en même-tems instructifs & plaisans, écoutez donc celui-ci :

Vous avez ouï parler des exploits de ce fameux Alexandre qui fit trembler toute la terre : tout-à-coup, ce grand Conquérant s'arêta au milieu de sa brillante carrière, & si vous en demandez la raison, je vais vous la dire : c'est que le petit Dieu qui maîtrise les Rois comme les Bergers, l'amour se fit un jeu d'enchaîner ce Héros formidable. Il lui montra dans son expédition de l'Inde, une douce amie jeune & charmante, & dès ce moment, le Monarque guerrier ne se trouva plus le courage de courir après la gloire ; il lui fit infidélité pour le plaisir. Alexandre ne pouvoit plus quitter sa mie, il se sentoit retenu auprès d'elle

par un charme invincible. Cependant ses braves Capitaines gémissaient de voir ses lauriers se flétrir, & ses grands projets demeurer sans exécution : ils ne comprenoient point comment deux beaux yeux pouvoient arrêter ainsi une armée, le mécontentement étoit général, mais aucun de ces Guerriers n'étoit assez hardi pour faire entendre ses plaintes : Aristote qui avoit été son Précepteur, crut avoir encore les droits de représentation envers son disciple & ne le ménagea point ; il lui fit sentir la honte de sa conduite & la juste indignation de ses Officiers. Alexandre occupé de sa passion, laissa discourir le Philosophe & lui dit pour toute réponse : Ah ! je vois bien qu'ils n'ont pas aimé : la remontrance eut pourtant son effet ; le Vainqueur de tant de nations essaya de triompher aussi de lui-même, il ralentit ses visites chez la belle Indienne & chercha les moyens de s'en éloigner. La douce amie se voyant délaissée, pleura, gémit, & ne pouvant résister davantage aux inquiétudes de son amour, elle alla un soir trouver son perfide Amant. Alexandre l'embrassa, s'excusa comme il put, rejeta tous ses torts sur son maître Aristote, & la Belle connoissant la cause de sa peine, se promit bien de tirer vengeance du Pédagogue. En conséquence, elle engagea le Roi à se trouver le lendemain matin à l'une des fenêtres de son Palais, parce qu'elle



vouloit lui faire voir que le Précepteur , malgré sa Philosophie , avoit lui-même besoin de remontrances. Le lendemain donc , la belle Indienne descendit dans le verger , au lever de l'aurore : elle étoit dans un négligé voluptueux , sa blonde chevelure flotloit sur son sein , en un mot , elle n'étoit couverte que d'une étoffe transparente & légère qui attiroit les regards & ne les trompoit pas. Dans cet état , elle s'avança vers la fenêtre d'Aristote , & chanta doucement cette chansonnette :

J'étois jeune & tendre fillette  
Lorsqu'à l'école on m'envoya ;  
Mais rien on ne m'enseigna  
Fors jolis mors d'amourette  
Que nuit & jour , je répète  
Au doux ami qui mon cœur a.

Le Philosophe ne put entendre sans une douce émotion , les accens amoureux de cette voix séduisante , & quitta l'étude pour lui donner toute son attention. Bientôt il cède au désir de connoître celle qui chante si délicieusement : il se lève , s'approche , ouvre tout doucement sa fenêtre , se tient de côté dans sa cachette , voit sans être vu , & considère à loisir cette jeune beauté. L'amour se glisse dans son cœur , il lui fait admirer tant de charmes , & pour tout dire enfin , il lui fait envier en secret le bonheur du Roi qui a su triompher d'un objet si ravissant. La petite rusée

T ;

ressé, exigea la récompense de ses services : c'étoit là que la Dame l'attendoit. Elle ne dit pas non, & feignant de consentir à ses desirs, elle demanda à son tour un peu de complaisance. C'étoit une fantaisie, lui dit-elle, qui la tourmentoit, une folie qu'il falloit lui pardonner, & qui devoit le flatter, puisqu'il en étoit l'objet. Quoi donc, répliqua-t-il, que désirez-vous ? Que puis-je faire pour vous plaire ? C'est que depuis long-tems, répondit la jeune Indienne, je meurs d'envie de me promener, montée sur votre dos, & je ne doute point, si vous m'aimez, que vous ne consentiez à me satisfaire sur un point dont l'exécution dépend de vous. La passion rend tout facile, & le Philosophe aveuglé n'osa faire résistance. Il sort dans le verger, & là, se courbant vers la terre, il se présente comme un animal à quatre pattes. La malicieuse Indienne avoit eu soin qu'il y eût là une selle toute prête ; elle l'arrangea sur le Philosophe, ne lui épargna pas même la bride, & montée sur son Coursier d'une nouvelle espèce, elle paroît en chantant à haute voix :

Ainsi va celui qu'amour mène.

Alexandre qui avoit été prévenu par sa jeune amie, étoit à la fenêtre de son Château, & rioit aux éclats en voyant son ancien Maître promener ainsi ses amours. Aristote leva la tête, & aussi

honteux de sa folie , que de l'étrange posture dans laquelle il se trouvoit , il fut bien obligé de convenir que le jeune Héros étoit excusable de s'être laissé maîtriser par l'Amour , puisque tout vieux Philosophe qu'il étoit , il n'avoit pu se garantir de ses ruses. Cette histoire fait connoître qu'il ne faut blâmer ni les amies , ni les amans , car le petit Dieu règle tout le monde comme il l'entend.

FABLIAU D'HIPPOCRATE.

Un autre *Jongleur* s'avança dans l'assemblée , & dit : on vient de vous conter le *Fabliau* d'Aristote , le Prince des Philosophes , & moi je vais vous réciter celui d'Hippocrate , le Prince des Médecins. Voici ce qui lui arriva. Ecoutez.

Une jeune & charmante Courtisane Grecque vint à Athènes pendant que le fameux Hippocrate y séjournoit. Elle apprit que ce Médecin déclaroit beaucoup contre les plaisirs qu'elle procuroit à quelques jeunes Athéniens fort riches , & que sans la connoître , il s'étoit déclaré son ennemi. Résolue de s'en venger avec éclat , elle chercha l'occasion de le voir , employa pour le séduire , tous les secrets de la coquetterie la plus recherchée ; & comme elle avoit autant d'esprit que de gaité , elle sut l'amuser & le captiver. Epris de ses charmes , le Médecin lui demanda un rendez-vous , mais alors la fine Courtisane affecta beaucoup de

décence, & paroissant ne céder qu'à son inclination, elle lui dit : Je suis obligée de tromper l'œil vigilant d'une mère, mais ayant un appartement éloigné du sien, je puis vous y recevoir, pourvu que ce soit par la fenêtre, & voici le stratagème que j'ai imaginé. Vous connoissez la tour que j'habite sur le Pyrée, trouvez-vous y vers le milieu de la nuit, avec une corbeille capable de vous contenir ; moi de mon côté, pendant que l'on sera endormi, je veillerai avec deux de mes femmes qui sont dans mes intérêts, je vous descendrai une corde à laquelle vous attacherez le panier, & nous vous enlèverons sans danger & sans bruit. Ce sera pour lors que nous pourrons nous livrer l'un & l'autre à des plaisirs d'autant plus doux, qu'ils seront inconnus, & que notre réputation ne sera point exposée à la langue médisante des Censeurs & des Philosophes. Hippocrate trouva cet expédient un peu dangereux, mais le mystère qui l'accompagnait, & la violence de sa passion, lui firent tenter l'aventure, & au milieu de la nuit il se rendit au bas de la tour avec sa corbeille. Il aperçut avec ravissement son Amante qui lui donna le doux signal d'amour, & qui lui jeta une corde bonne & forte qu'il attachait solidement à son panier, puis il se mit dedans avec quelque crainte : on l'enleva aussi-tôt, mais à moitié chemin de la fenêtre, la belle accroche la corde à un crampon, fait un

beau discours de morale au Médecin , lui souhaite une bonne nuit & se retire. Hippocrate pris au piège , parut à *vue d'oiseau* dans son panier , au grand étonnement de tous les habitans. Il eut beau se cacher le visage avec ses mains , chacun le reconnut , les Athéniens , peuple railleur , applaudirent à ce tour dont la maligne Courtisane eut soin de détailler les circonstances , & Hippocrate n'osa plus mal parler des jeunes Grecques qui s'étoient vouées au service de l'amour.

## LES DEUX AMIS.

Deux Marchands s'étoient liés par une correspondance suivie & par les intérêts mutuels de leur commerce ; ils s'estimoient & s'aimoient de l'amitié la plus tendre , sans s'être jamais vus. L'un demouroit en Syrie , & l'autre en Egypte. Le Syrien céda le premier au désir qu'il avoit de connoître & d'embrasser son ami. Il part , après l'avoir averti de son arrivée. L'Egyptien au comble de sa joie , va au-devant de son ami , l'emmène dans sa maison , & là , lui montrant son or , ses richesses , ses marchandises , ses possessions ; « voilà ce qui est à vous , dit-il , usez-en comme de votre bien propre ». Il invita les personnes les plus aimables de la Ville pour amuser son hôte , & tous les jours il lui procura des fêtes , des festins , des amusemens de toute espèce. Parmi les belles que le Syrien

remarqua, il y eut une jeune Egyptienne qu'il n'avoit vue qu'une fois, mais qui lui laissa dans le cœur une impression si profonde, que rien ne put le distraire de cette image ravissante; il voulut cependant dissimuler sa passion, mais il tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour sa vie. Les habiles Physiciens du pays ne tardèrent point de juger à sa mélancolie, aux battemens précipités de son cœur, que l'amour l'avoit rendu malade, & que c'étoit l'amour seul qui pouvoit le guérir. L'ami sachant la cause de son mal, conjura son cher Syrien de lui déclarer l'objet de sa passion. Il avoua en effet qu'il aimoit, mais il ne pouvoit nommer, ni désigner la beauté qui l'avoit enflammé.

« Cependant mon mal est au comble, dit-il, si je  
 » ne la puis trouver, & si je n'obtiens celle que  
 » j'aime, c'en est fait de moi. Mes yeux ne l'ont  
 » vue qu'un instant, & ce fut hélas! pour mon mal-  
 » heur, mais mon cœur la voit sans cesse, & la  
 » nuit & le jour, je n'éprouve aucun repos ». A peine finit-il de parler, qu'il tomba dans une syncope telle qu'on le crut mort. Son ami se précipita sur lui, pénétré de douleur. La consternation étoit dans sa maison. Cependant le malade revint à lui. Son premier mouvement fut de chercher des yeux celle qu'il aimoit, & ne la voyant pas, il laissa échapper de profonds soupirs. Ah! si elle se représentoit à mes regards, s'écrioit-il! qua-

je serois heureux ! mais où la trouver ? Ces derniers mots frappèrent l'ami, & lui donnèrent l'idée de faire venir au lit du malade toutes les jeunes personnes qu'il avoit pu voir depuis son arrivée. Aucune de celles qui se présentoient n'étoit l'amie de son cœur, & il disoit toujours : non ce n'est pas elle. Enfin on se rappella que dans une chambre retirée d'une maison voisine, il y avoit une jeune personne que le Maître du logis aimoit éperduement, qu'il faisoit élever avec le plus grand soin, & qu'il destinoit à être son épouse. On alla donc là chercher. La voilà, la voilà, dit le Syrien, la voilà, celle qui peut me faire vivre ou mourir ! L'Egyptien combattu par sa tendresse, hésita un moment, mais enfin l'amitié triompha. La présence de son ami, la violence de sa passion, le danger où le mettoit son amour, tout lui fit un devoir de faire ce sacrifice, & il lui céda sa Maîtresse avec une dot considérable. L'ami ne tarda point à se rétablir. Les noces se firent avec éclat, & après avoir passé encore quelque tems chez l'Egyptien, les deux époux fort contents l'un de l'autre, reprirent la route de la Syrie, où ils vécurent dans la joie & l'abondance.

Cependant, après quelques années, la fortune de l'Egyptien se trouve anéantie, & par une suite d'entreprises malheureuses, il se voit réduit à l'extrême pauvreté. Dans cette affreuse situation, sans

espoir & sans ressources, il prit le parti de recourir à son ami de Syrie, & il pouvoit compter sur sa reconnoissance, après le sacrifice qu'il lui avoit fait de sa maitresse. Il entreprit donc le chemin à pied, souffrant la soif & la faim, le froid & le chaud, tristes compagnons de son indigence. Il arriva vers le commencement de la nuit à Bandac, mais au moment d'approcher de son ami, la honte de sa misère s'empara de lui, & il craignit de se montrer dans un état si différent de celui dans lequel il l'avoit vu. Il appréhenda même d'être méconnu, & se retira dans un Temple en attendant le retour du jour. Seul, dans cette vaste solitude, il eut mille pensées funestes. » Abandonné, » manquant de tout, ne vaudroit-il pas mieux, » disoit-il, que je fusse mort? « Comme il parloit ainsi, une grande rumeur se fit entendre dans l'asyle où il étoit retiré; un assassin inconnu venoit de s'y réfugier, & des Archers le poursuivoient pour le saisir. On ne le trouva point, mais à sa place on entraîna le malheureux Egyptien qui, sans rien dire, se laissa garotter & mener en prison. Il desiroit la mort, & crut ne la devoir point repousser, toute infâme qu'elle se présentoit en ce moment. Le lendemain on fit venir le prisonnier, on l'interrogea, il ne répondit rien pour sa défense, & se laissa envoyer au supplice. Cet ami chez lequel il venoit chercher une retraite, le vit,



& par bonheur le reconnut. Que faire dans une telle extrémité ? Il suspendit l'exécution, en criant : ne punissez point cet homme , il est innocent , c'est moi , c'est moi qui ai commis le meurtre. Cette déclaration répandit dans tout le peuple l'étonnement & la consternation. Cependant on arrêta le second prétendu criminel , les deux amis qui se retrouvent dans cette funeste occasion , s'embrassent en pleurant , ne peuvent proférer une seule parole , & on les conduit ensemble au cachot. Celui qui a commis le meurtre , est témoin du débat étrange des deux innocens , il ne peut retenir en lui la terrible voix du remord , il se trouble , il s'écrie : c'est moi , oui c'est moi qui suis l'assassin , le véritable assassin , & de lui-même il va chercher des fers. Cette aventure surprit tellement les Juges , qu'ils consultèrent le Roi sur la sentence qu'ils avoient à prononcer. Le Monarque , non moins étonné de la déclaration de ces trois hommes , les fit venir , & leur ayant promis leur grace s'ils disoient l'exakte vérité , chacun d'eux alors raconta naïvement ce qui lui étoit arrivé. Le Roi admira & récompensa la générosité des sentimens des deux amis , & renvoya le coupable absous.

Alors le Syrien rentra chez lui bien content d'y recevoir son cher Egyptien , & lui dit : » Si tu veux vivre avec nous , doux ami , jamais rien ne te manquera , tu seras le maître autant que moi de

tout ce que je possède. Si tu préfères ta patrie , la moitié de ma fortune te suivra «.

Après quelque tems de séjour , l'Egyptien résolut de retourner dans son pays , & il y revint comblé de biens.

Voilà de ces amis comme il n'y en a guère , ou pour mieux dire comme il n'y en a point : aussi Voltaire dit-il quelque part, en parlant d'Oreste & de Pylade :

Ces noms sont beaux , mais ils sont dans les Fables.

M. Durosoy a mis ce Conte en Pièce , & en a fait pour les Italiens une Comédie en trois Actes , qui n'a eu qu'une représentation. Les larmes & les grands sentimens sont déplacés sur ce Théâtre , la gaieté seule doit y être admise , & nous ne connaissons qu'un moyen de l'y faire renaître , c'est d'y donner des intermèdes en vaudevilles. Le couplet délassera de l'ariette , & l'ariette moins prodiguée , n'en deviendra que plus agréable.

#### LA BOURSE PLEINE DE SENS.

Parmi les *Fabliaux* de différens genres que nous nous attachons à faire connaître , nous choisissons ceux qui renferment quelque situation Dramatique , & nous ne changeons dans le style que les mots qui seraient inintelligibles pour nos Lecteurs : nous avons recueilli sur le Théâtre une foule de traits

traits qui successivement se trouveront placés dans cet Ouvrage, & nous allons terminer cet article par deux ou trois historiettes qui donneront une idée suffisante des amusemens des *Cours Pléniers*. Un bon conteur était alors un homme très-rare & très-recherché.

Jean Galois, ancien *Fablier*, natif d'Aubepierre, raconte qu'un riche Marchand de Décise, ville située près de la Loire, fut marié à une jeune personne de son pays, qu'il aimoit assez, non sans partage; car il faisoit cadeaux & amourettes à une autre femme qui estimoit beaucoup son argent : Renier entendoit bien son commerce, mais il avoit d'ailleurs l'esprit très-borné. Un jour il étoit sur le point d'aller à la foire de Troye; tant pour y vendre ses marchandises, que pour y faire ses emplettes, & il se chargea des commissions que chacun voulut lui donner. Mabilie, sa Maitresse, lui demanda une robe de fine étoffe, & sa femme le pria de lui apporter une *bourse pleine de sens*, de la valeur d'un denier seulement, ce qu'il eut grand soin de noter dans son mémoire, de peur de l'oublier. Il part, fait un bon voyage, tire un grand profit de ses marchandises, s'occupe ensuite de ses commissions, achète la robe & cherche la bourse en question. Il s'informe où l'on vendoit cette denrée, mais il falloit qu'elle fût rare, car on la connoissoit à peine dans le pays, & on le renvoyoit de boutique

en boutique. Cependant il fut adressé à un vieux Espagnol auquel il fit part de son embarras , & le vieux Espagnol qui avoit plus de ce *bon sens* qu'aucun de la foire , répondit au Marchand qu'il lui fourniroit ce qu'il désiroit ; mais afin de le servir selon son besoin , il voulut s'informer un peu des particularités de sa vie. Renier ne lui cacha ni son amitié pour son estimable épouse qui lui avoit demandé la bourse , ni son amour pour sa gentille Maitresse à laquelle il avoit acheté une robe de fine étoffe , & l'Espagnol profitant de cet aveu , lui représenta la faute qu'il commettoit , ayant femme jeune & aimable , de porter à une étrangère ses largeesses & ses caresses ; mais comme on est porté à aimer qui nous aime , il lui conseilla , pour éprouver l'attachement de sa femme & de sa Maitresse , de devancer ses chariots d'un jour ou deux , de prendre de pauvres habillemens , de leur faire croire qu'il étoit ruiné , & qu'il jugeroit de leurs sentimens par la réception que l'un ou l'autre lui feroit. Renier commençant à se douter que c'est là du *bon sens* , remercie l'Espagnol & se met en route. Au moment de rentrer dans sa Ville , il s'arête , se couvre de haillons & chemine comme un homme qui a tout perdu. Dans cet état , il va trouver sa jeune Maitresse , & lui demande un asyle dans lequel il soit caché à ses créanciers qu'il n'a pas le moyen de satisfaire , mais

Mabille qui ne l'aimoit que par intérêt, lui répond d'aller chercher un gîte ailleurs : il lui rappelle tout ce qu'il a fait pour elle, tous les présents dont il l'a comblée, paroles inutiles, elle lui ferme la porte au nez. Outré de cette réception, Renier tout pensif va sous les fenêtres de sa maison & appelle sa femme d'une voix pitéuse : elle aussi-tôt d'accourir, de lui ouvrir, de l'embrasser, & enfin de lui marquer toute la joie qu'elle a de le revoir. Il entre, il raconte ses prétendus malheurs qu'il agrandit au point de faire croire que rien ne peut les réparer, & son honnête épouse le console, ranime ses espérances, lui fait accepter tout l'argent de son patrimoine qu'elle lui abandonne pour payer ses dettes. Tout en lui disant cela, elle lui ôte ses méchans habits, le couvre d'une belle robe, lui prépare un bon souper, & après, l'emmène joyeusement coucher, plus charmée de son retour que fâchée de son désastre.

La nouvelle de la ruine de Renier se répandit le lendemain dans toute la Ville; l'ingrate Mabille avoit eu soin de l'y publier, & à ce bruit, tous les créanciers du Marchand accoururent à sa porte. Renier se présente, leur fait dolente figure & demande grace, mais tandis qu'il détaillait sa mésaventure, arrivent ses Valets suivis de chariots richement chargés de toutes sortes de marchandises précieuses. On se demande ce que cela signifie, &

alors Renier raconte naïvement l'histoire de sa feinte, ainsi que de l'épreuve qu'il a faite des fausses & véritables amours. Tu m'as rapporté, lui dit sa femme, *la Bourse pleine de sens* que je t'ai demandée, & moi, lui répliqua-t-il, j'ai appris à distinguer un cœur honnête d'un cœur qui ne l'est pas. Il lui donna la robe qu'il avoit achetée pour Mabilie, & il promit bien de rester fidèle à son épouse dont il avoit reconnu les sentimens.

#### LE SACRISTAIN DE CLUNI.

Il y avoit à Cluni une sage & belle Dame mariée depuis peu, à un Bourgeois de la ville, nommé *Hue*, & cette Dame avoit l'habitude d'aller tous les jours aux Offices que les Moines faisoient en grande cérémonie, & il arriva que celui qui avoit la Charge de Sacristain, s'éprit pour elle d'un amour très-violent. Un matin qu'elle étoit fort dévotement près d'un pilier, il se hazarda de l'approcher, & prenant sa main, il lui dit : » Ma-  
 » dame, je ne puis plus vous taire la passion que vous  
 » m'avez inspirée : il y a long-tems que ce feu secret  
 » me consume, car lorsque j'étois encore petit  
 » Clerc & que vous étiez enfant chez votre mère,  
 » je me sentoís déjà une vive inclination pour vous ;  
 » elle a toujours été en grandissant avec mon âge, &  
 » je vous prie d'y répondre. Je puis vous rendre  
 » heureuse, vous faire riche & vous donner de

» nombreux cadeaux , ayant la garde & la disposition du trésor de notre Couvent. «

La Dame vertueuse & discrète lui répondit :  
» Sire Sacristain , ne me tenez plus semblables  
» discours , ils me déplaisent , ne voulant jamais  
» manquer à mon devoir , ni à mon attachement  
» pour mon mari , & si vous continuez de m'adresser de tels propos , craignez que je n'en porte  
» mes plaintes à votre Seigneur Abbé «. Le Sacristain se retira tout confus & n'osa plus faire d'autres instances.

L'époux de cette sage Dame étoit joueur & libertin : il vendit successivement ses terres , ses maisons , ses vignes , ses meubles , enfin il dissipa toute sa fortune & fut obligé d'avouer à sa femme la nécessité dans laquelle il étoit de quitter le pays où il n'avoit plus ni bien , ni crédit. La Dame lui répondit qu'elle avoit à Paris des parens assez riches auprès desquels ils pourroient se retirer , mais elle voulut qu'il gardât le secret , & convint avec lui que le jour de leur départ , ils iroient à l'église demander au ciel de les conduire. Ils disposèrent donc leur voyage , firent partir devant eux ce qui leur étoit le plus nécessaire , & le Dimanche , ils furent aux Marins où , séparés l'un de l'autre , ils s'abandonnèrent à leurs tristes réflexions. Par aventure , le Sacristain tenant une bougie à la main , voit sa Dame , &

l'amour se réveillant plus que jamais dans son cœur, il l'aborde en lui disant : » Hé par quel  
 » bonheur vous vois-je de si grand matin ?  
 » Mais vous me paroissez abattue ! quel chagrin  
 » avez-vous ? que ne puis-je faire cesser vos inquié-  
 » tudes ! Ah ! si vous vouliez répondre à mon ar-  
 » deur ! . . . . je vous jure qu'aucune Dame de la  
 » ville ne feroit plus contente & plus riche que  
 » vous. — » Comment, après cinq ans, lui re-  
 » partit cette Dame, vous me parlez encore de  
 » votre tendresse ! — » Oui, elle n'a jamais dimi-  
 » nué . . . . Tenez, voilà une bourse pleine d'or,  
 » prenez-la & accordez - moi seulement un baiser  
 » à-présent.

La nécessité, les circonstances décidèrent la  
 Dame ; elle reçut la bourse & donna le baiser :  
 » Avant ce soir, continua le Sacristain, les richesses  
 » seront chez vous en abondance, si vous voulez...  
 » La Dame lui demanda du tems pour y réfléchir,  
 » & lui dit qu'à l'heure des Primes, elle lui feroit  
 » sa réponse. «

Aussi-tôt elle se lève de sa place, va trouver son  
 mari, lui remet la bourse, en l'assurant qu'elle  
 ne lui a coûté qu'un baiser, l'instruit des propo-  
 sitions qu'on lui fait, du rendez-vous qu'on la  
 presse d'indiquer, & finit par lui demander s'il  
 aura le courage de punir le téméraire qui ose at-  
 taquer son honneur. Hue prend son parti sur-le-



champ, conseille à sa femme de paroître consentir à tout, & d'ouvrir la porte au Moine qu'il se promet de bien recevoir. La Dame se rend à l'église suivant sa promesse, le Sacristain qui avoit l'œil au guet, la voit arriver, court à elle & la félicite de son exactitude. » Mardi prochain à minuit, lui » dit la Dame en rougissant, mon mari sera absent, ne manquez point à ce que vous m'avez » promis. . . . Adieu. «

Le Sacristain pensa sauter de joie, jura qu'il feroit plus qu'il n'avoit proposé, donna un nouveau baiser à la Dame, & se retira bien joyeux, attendant avec la plus vive impatience l'heure que l'amour lui avoit marquée. Le mari averti de tout ce qui se passoit, feignit de partir pour un long voyage, mais le soir, il revint sans être vu, & se cacha dans la chambre la plus écartée de sa maison.

Cependant l'amoureux Sacristain remplit un grand sac de tout ce qu'il peut trouver de plus précieux dans le trésor de l'Abbaye, sort & vient frapper doucement à la petite porte par laquelle il étoit convenu qu'on l'introduiroit. L'huis s'ouvre, il entre avec son butin, court au devant de sa Dame, étale à ses pieds les richesses qu'il lui apporte, & presse d'en recevoir la récompense, il veut la prendre dans ses bras, mais le mari tapi

dans un coin , voit le geste du galant , se lève & lui décharge sur les oreilles un coup de masse si violent , que ce malheureux tombe mort sans jeter un seul cri. » Il faut bien vite nous délivrer de ce » diable , dit le meurtrier à sa femme qui pleure » & lui répond : Hélas ! que ferons-nous quand au » lieu de nous tirer de la misère , nous nous sommes rendus coupables d'un assassinat : on va venir nous prendre & nous entraîner dans un cachot. Tais-toi , lui réplique son mari , & laisse-moi faire : prends soin seulement de bien ferrer cet or , & va te mettre dans ton lit. «

Hue étoit grand & vigoureux , il charge le Moine sur son dos , le porte à l'Abbaye , passe par-dessus un petit mur , le pose sur la lunette des latrines communes , lui met un linge à la main , s'en retourne chez lui à pas de loup , bien content de n'avoir été vu de personne , & raconte à sa femme la manière dont il s'est débarrassé de son homme.

A l'heure des Matines , le Sacristain appelle son camarade , ne le trouve point dans sa cellule , le cherche dans tout le Couvent , l'aperçoit sur son siège , lui parle , lui fait plusieurs questions auxquelles il ne répond point , le croit endormi , s'approche & lui dit : » Dom Sacristain , vous buvez » tant tous les soirs , qu'il n'est pas étonnant que

« vous vous assoupissiez par-tout où vous vous trou-  
 vez, mais l'Office nous appelle, ne vous faites  
 pas attendre. »

Il insiste, pas le mot; il le pousse, le secoue, le heurte assez rudement pour l'éveiller, enfin le tire de telle sorte par son chaperon, que Dom Sacristain tombe le nez en terre, & l'on juge bien qu'il reste sur la place. Le petit Moine le voyant sans mouvement, croit l'avoir tué, se désole, se tourmente, & dans la crainte qu'on ne lui fasse une affaire, il prend le parti de traîner le corps devant la petite porte de Madame Hue pour laquelle il se rappella que son camarade avoit de l'inclination : on croira, se disoit-il à lui-même, que le mari l'aura tué par jalousie, & sans le savoir, il avoit assez bien deviné.

Madame Hue, selon sa coutume, veut aller à l'église de bon matin, elle veut passer par la petite porte, mais à peine l'a-t-elle ouverte, que le défunt qui étoit appuyé contre, tombe sur elle & la renverse : effrayée de cette aventure, elle appelle Hue à son secours. » C'est le Sacristain, lui  
 » crie-t-elle; il vient nous reprocher sa mort,  
 » Ah ! malheureuse ! nous allons être pendus, ou  
 » brûlés. »

A ce bruit, Hue s'éveille, saute du lit, s'habille, accourt & dit à sa femme : » Tu fais un

» vacarme à épouvanter tous les voisins , tais-toi ,  
 » va-t-en & laisse-moi : j'ai fait le coup , & s'il en  
 » arrive malheur , c'est à moi de le supporter. «  
 La femme s'enfuit toute tremblante & s'enferme  
 dans sa chambre. Hue ne perd point la tête ,  
 prend le Moine & s'en va le long de la rue avec  
 sa charge , mais à peine a-t-il fait quelques pas ,  
 qu'il entend une rumeur dont il est effrayé : il  
 réfléchit sur le danger auquel il est exposé , si on  
 le trouve avec le mort , & s'enfonce dans une  
 ruelle assez profonde , près de laquelle il se trouve :  
 il entrevoit quelque chose de loin , se cache dans  
 l'embrasure d'une porte & aperçoit deux hom-  
 mes qui se glissent le long du mur avec un paquet :  
 ces deux hommes étoient deux fripons qui ve-  
 noient de voler à Thomas le Boulanger un cochon  
 qu'il avoit tué la veille & qu'il avoit pendu à sa  
 fenêtre.

Un de ces coquins disoit à l'autre : » Je suis  
 » d'avis qu'il ne faut pas encore vendre notre prise  
 » au Tavernier , il vaut mieux attendre que nous  
 » sachions quel est son prix , pour inviter les pas-  
 » sants à venir chez lui : mettons ce cochon dans ce  
 » sac & cachons-le sous ce tas de fumier , nous  
 » viendrons le reprendre «. L'autre fut de son  
 avis , & tous les deux s'évadèrent après avoir exé-  
 cuté leur projet. Hue se félicite de l'occasion que  
 le hasard lui présente de se débarrasser de son

Moine, court au cochon, l'ôte de son sac, met Dom Sacristain à sa place, le recouvre de fumier & se sauve avec le cochon. Agitée par la crainte & par le remord, inquiète de ne point revoir son mari, la femme erroit autour de la maison : elle l'apperçoit encore chargé, & elle se dit en elle-même : je crois que cet homme est enragé de rapporter ce corps ; il veut donc le montrer à toute la ville & nous faire périr : Hue l'aborde en riant & lui dit : » Notre bien va en croissant, j'ai changé le moine contre un cochon gros & gras, il faut le faler & le ferrer, nous en aurons, ma foi, pour notre année : à-présent allons dormir : « la crainte de la Dame se change en joie, & les deux époux vont se mettre au lit.

Tandis qu'ils reposoient, les deux fripons bien éveillés songeoient à tirer parti de leur capture, & avant le jour ils entrèrent dans une taverne où, après s'être fait tirer à boire, ils dirent à l'Hôte que s'il avoit de bon vin, ils avoient un bon cochon dont ils pourroient s'accommoder. Le Tavernier répond qu'il fera volontiers le marché, mais qu'il est bien-aïse de voir la marchandise avant de la prifer, sa coutume n'étant point d'acheter chat en poche. Les voleurs convinrent qu'il avoit raison, coururent au tas de fumier, & fort joyeux, portèrent le sac à la taverne. A peine l'eurent-ils délié, que la tête du Moine qui étoit très-ferrée,

en fort comme par miracle : l'Hôte le reconnoît ; crie au meurtre , proteste aux deux Larrons qu'il va avertir les parens , les Moines , la Justice , & les faire pendre. Ceux-ci ne savent que penser d'une aventure aussi étrange , employent tous leurs efforts pour adoucir l'Hôte qui continuoît de faire du train , lui jurent qu'ils ne sont pas assassins , lui représentent que leur innocence est prouvée par leur confiance même , qu'il seroit dangereux pour lui que l'on trouvât dans sa maison un mort de cette espèce ; qu'il étoit de son intérêt de garder le silence , & lui promettent qu'ils vont remettre ce malheureux sac dans l'endroit où ils l'ont pris. Allez vous-en donc , repartit l'Aubergiste , allez vous-en à tous les diables avec votre Moine.

A ce mot , les voleurs reprennent tristement leur fardeau , le chargent sur leurs épaules , & chemin faisant , ils se disent l'un à l'autre : » Mais , camarade , que penses-tu de cela ? est-ce que nous nous ferions mépris au lard ? Par dieu , en voyant la graisse , on auroit juré que c'étoit un pourceau. Comment donc cela est-il arrivé ? « Tout en devisant ainsi , ils vont à la maison de Thomas le Boulanger , ils grimpent au pignon , ils accrochent le Moine à la place où ils avoient trouvé le cochon , & se retirent fort étourdis de leur méprise.

Pendant ce tems , le jour commence à pointer , & la femme du Boulanger se met à crier de toutes

ses forces : Robin , lève-toi , nous avons beaucoup d'ouvrage. Le garçon s'éveille en sursaut , se frotte les yeux , & à peine est-il hors du lit , qu'il demande à déjeuner. — Prends du pain. — Je veux du lard avec. — Il n'est pas cuit. — Je le mettrai dans le four. — Tu gâteras le cochon. — Oh je n'en couperai qu'un petit morceau. — Fais-donc vite & dépêche-toi de sortir.

Joyeux de la permission , Robin prend une échelle , l'appuie contre le sac & monte avec son couteau à la main , mais le sac mal accroché , tombe & entraîne avec lui l'échelle & Robin. Effrayés de ce vacarme , le Boulanger & sa femme demandent ce que ce peut être : — Mon Maître , c'est que je suis tombé. — Robin , t'es-tu blessé ? — Non , car je suis étendu sur le cochon , mais au diable soit celui qui l'a si mal pendu.

Dame Thomas se lève & allume la lampe , le Boulanger saute du lit , & tous les deux vont trouver Robin : le sac s'étoit dénoué , le Moine en étoit presque sorti , & à son aspect , tous les trois jetèrent un cri d'effroi. La femme pleure , Robin jure , & Thomas , plus tranquille , rêve aux moyens de se tirer de cette mauvaise affaire. Tais-toi , dit-il à Robin , & délivrons-nous promptement de ce Moine : je ne fais d'où il vient , ni comment il s'est trouvé-là , ni pourquoi il tient la place de mon cochon , mais il faut s'en défaire : va me chercher

ce poulain qui est si farouche, Robin obéit & il amène l'animal : on le selle, on le bride, on pose le Sacristain dessus, on l'attache si ferme, qu'il ne peut broncher, on lui met des éperons aux talons, un fouet à la main, & l'on chasse le fougueux poulain qui se sentant piqué par les éperons, galope de toutes ses forces. Les habitans effrayés se sauvent, & après avoir parcouru toute la ville, l'animal va se précipiter dans une grande cour où il s'arrête, c'étoit celle du Couvent. Plusieurs Novices qui s'y promenoient, reconnoissent leur Sacristain, imaginent que c'est un tour du Démon; se signent, se sauvent en criant, & vont se renfermer dans leurs cellules. Le poulain s'effarouche de nouveau, fait des caracoles sur de la terre nouvellement remuée qui s'écroule sous ses pieds & qui l'entraîne avec le Moine dans un trou que l'on creusoit pour faire un puits. Témoins de ce qui se passoit, l'Abbé & les autres Pères crurent que c'étoit un coup éclairant du ciel qui punissoit Dom Sacristain de ses déportemens scandaleux, & en conséquence, on assembla tous les Moines auxquels on ordonna de combler la fosse, de manière que le Diable y fût enseveli, ce que l'on a exécuté sur-le-champ. On ne regretta point ce que le Sacristain avoit emporté du trésor, puisqu'il avoit subi la peine de ses crimes; les Moines se regardèrent comme trop heureux de s'être ainsi délivrés du malin esprit, on sonna



toutes les cloches , & ce jour passé en oraison , fut célébré comme un jour solemnel.

MERVEILLEUSES AVENTURES DE RICHARD I. ET  
DE SON MÉNESTREL.

Nous ne pouvions terminer cet article par un *Fabliau* plus agréable & plus piquant. C'est le triomphe des *Troubadours* , la gloire de leur art d'avoir su découvrir la prison d'un Roi & de l'en avoir délivré par des chanfonnettes. Cette même histoire est rapportée dans l'un des premiers Volumes de la *Bibliothèque des Romans* , & le Public la doit à M. le M. de P. qui alors s'amusait à enrichir cet ouvrage des morceaux les plus curieux & les plus intéressans : on ne nous pardonnerait point de changer quelque chose à son style , & nous allons le rapporter tel qu'il l'a donné.

„ Richard I, Roi d'Angleterre, surnommé *Cœur-de-Lion* , étoit de l'illustre Maison des Plantagenettes, Comtes d'Anjou , & fils de Henri II qui du côté maternel descendoit de Guillaume le Conquérant. Il avoit un frère aîné nommé Henri , qui d'abord monta sur le Trône , mais il ne le remplit pas long-tems , & mourut en 1192 sans laisser d'enfans de Marguerite de France , fille du Roi Louis VII. Richard devoit épouser Alix , sœur de cette Princeesse , & l'on prétend même qu'il la fiança avant de partir pour la Palestine ; mais le mariage

n'eut pas lieu , parce que son cœur s'étoit soumis aux charmes d'une autre Marguerite qui donna la main au Comté de Hainaut , & que par cette union elle fit Comté de Flandre. Ce fut elle que Richard choisit pour la Dame de ses pensées , & l'objet de ses chansons ; mais il ne la vit plus depuis le malheur que nous allons raconter , & elle mourut presqu'en même - tems qu'il sortit de sa prison. Avant cette cruelle captivité , Richard se distingua dans la Palestine par les exploits les plus éclatans. A peine fut-il en possession du Royaume d'Angleterre ; du Duché de Normandie , de celui de Guienne , des Comtés de Poitou & d'Anjou , qu'il transporta en Asie les forces ruineuses que lui procuroit la réunion de tant d'Etats , pour les employer contre les ennemis de la foi. De concert avec Philippe Auguste & avec l'Empereur Henri VI , il fit les conquêtes les plus rapides , & reprit sur les Sarrafins une partie de la Palestine. Saladin qui les commandoit , & qui passoit pour le Général le plus brave & le plus heureux , Saladin voulut en vain lui résister , il le défit dans une bataille rangée qui dura trois jours. La réputation du Monarque Anglois , & la terreur qu'inspiroient ses armes , furent telles , que quand on vouloit faire peur aux petits enfans dans toute l'Asie , on les menaçoit du Roi Richard. Jérusalem eût été prise , si la division ne se fût répandue parmi les Princes

Princes Chrétiens ; mais le Roi d'Angleterre leur inspira bientôt de la jalousie, & le refus d'épouser Alix irrita le Roi de France, Des prétentions fondées sur l'étendue de ses Domaines & sur la grandeur de sa puissance, aliénèrent l'Empereur qui, en vertu de son titre, prétendoit la supériorité sur les autres Princes croisés. Une vive querelle qu'il eut avec Léopold, Duc d'Autriche, lui fit de ce Prince un ennemi implacable ; enfin le Comte de Hainault trouva mauvais qu'il s'annonçât pour le *Chevalier* de la Comtesse son épouse. Tous ces alliés menacèrent de l'abandonner & de s'en retourner en Europe. » Allez, leur dit-il, regagnez vos Etats ; je saurai bien, sans vous, défendre ce que j'ai conquis, & soumettre le reste de la Palestine ; c'est sans votre concours que j'ai repris l'Isle de Chypre, les Villes d'Escalon & de Joppé, je saurai bien de même joindre le titre de Roi de Jérusalem à tant d'autres dont je suis décoré ».

Ces paroles imprudentes eurent toutes les suites qu'on pouvoit en attendre. L'Empereur, le Roi de France & les autres Princes repassèrent en Europe. Le fier Anglois, seul à la tête de ses troupes, soutint long-tems avec courage les efforts des infidèles ; mais au lieu de recevoir de son Royaume les secours qu'il en attendoit, il apprit bien-tôt que son frère Jean, Comte de Mortain, avoit excité contre lui la plus terrible révolte. Il prend aussitôt le parti de

retourner secrètement dans ses Etats, en laissant le commandement de ses troupes à son fidèle allié, le Comte de Champagne. Il frette deux vaisseaux, & s'embarque sur l'un avec une partie de sa suite; le second navire porte le reste de ses gens, & entr'autres, l'aimable Blondel de Nesle, son *Menestrel*. Cet homme, doué du talent singulier de composer sur-le-champ des chansons dont les airs étoient aussi agréables que la poésie, avoit aussi celui d'imaginer des contes dont les sujets étoient aussi heureux que les détails en étoient charmans. Amené en Palestine par Philippe Auguste son Souverain naturel, il s'étoit attaché à Richard qui avoit lui-même le génie & le goût propres à réussir dans ces sortes de compositions; il ne le quittoit plus, & ne crut pas s'en séparer en s'embarquant dans un bâtiment qui marchoit avec celui de son Prince. Ils avoient déjà traversé l'Archipel, lorsqu'à l'entrée du Golphe Adriatique une tempête horrible les y entraîne & les force à échouer sur les côtes de l'Istrie. L'un des deux bâtimens se perd dans les sables qui avoisinent Trieste, c'étoit celui qui portoit le Roi d'Angleterre: celui où étoit Blondel gagne assez heureusement les terres de Venise. Le Monarque Anglois n'aborde qu'avec peine dans le Domaine soumis à Léopold d'Autriche, avec qui il avoit eu des querelles si vives en Palestine. Il prend le parti de le traverser déguisé, dans l'espérance de pénétrer

en Allemagne, & de se rendre avec le même bonheur en Angleterre ; mais la fortune ne permit pas qu'un dessein si hardi eût un heureux succès. En passant par Vienne, Richard est reconnu, Léopold le fait arrêter, en donne aussi-tôt avis à l'Empereur, & ces deux Souverains prennent le funeste parti de l'emprisonner, & même de cacher le secret de sa captivité à toute la terre. Le Château de Lintz est choisi pour lui servir de prison. Il y est détenu sous la garde d'un Gouverneur sévère qui se pique d'exécuter à la lettre les ordres rigoureux qui lui étoient donnés contre l'infortuné Monarque. Déjà un an s'étoit écoulé sans que Richard eût pu donner de ses nouvelles, & que personne eût deviné le secret de sa détention, lorsqu'un *Menestrel* passant sur les bords du Danube, s'arrête au pied du Château de Lintz.

C'étoit Blondel. Son premier & unique soin depuis qu'il étoit débarqué à Venise, avoit été de chercher son Prince & d'en apprendre des nouvelles. Il étoit entré en Allemagne par le Tyrol, & de-là il avoit pénétré jusqu'aux extrémités de l'Empire, & même jusques dans les Pays-Bas. Il avoit eu le bonheur d'y voir la belle Comtesse de Flandres, qui, l'ayant reconnu, ne lui avoit pas caché le tendre intérêt qu'elle prenoit au triste sort de Richard, & lui avoit dit qu'elle soupçonnoit le traître Léopold de s'en être fait, & de le garder

secrètement, d'accord avec l'Empereur. Il n'en fallut pas davantage pour engager Blondel à revenir sur ses pas, & à s'approcher de tous les Châteaux d'Autriche, dans l'espérance de découvrir s'ils ne renfermoient pas son Roi. Ses talens pour ce qu'on appelloit alors l'art de la *jonglerie* ou la *science gaie*, c'est-à-dire, la fable, la poésie & la musique, le faisoient bien recevoir par-tout ; ses contes & ses chansons étoient en langue *Romance*, qui étoit la langue Française de ce tems, ou souvent même en langue Provençale, qui passoit pour plus agréable, & plus propre à exprimer les sentimens tendres & la vivacité des desirs. Ces deux langues étoient connues dans toute l'Europe, quoique le peuple en parlât de plus grossières ; tous ceux qui avoient eu quelque éducation, possédoient au moins la *Romance* ; c'étoit la langue des chrétiens croisés en Asie, & la langue naturelle du Roi d'Angleterre, qui étoit François d'origine & Maître d'un tiers de ce qui compose aujourd'hui le Royaume de France. C'étoit tantôt en *Romance*, tantôt en Provençale qu'il composoit lui-même, & tout ce que nous allons rapporter de sa façon ou de celle de Blondel, ne sera traduit que de ce vieux langage dans lequel leurs histoires, contes & poésies sont écrits.

Pour revenir à Blondel, il chercha pendant quelques mois inutilement son Maître, & ne parvint qu'à s'assurer qu'il n'étoit pas dans plusieurs Châ-

teaux qu'il avoit visités , lorsque la difficulté qu'il éprouva à pénétrer dans celui de Lintz , lui fit comprendre qu'il renfermoit quelque prisonnier de conséquence , & il fut persuadé que c'étoit Richard. Alors il imagina un moyen de s'en convaincre : ce fut de chanter sous les fenêtres grillées un *lay* que le Monarque même avoit composé dans la Palestine , lorsqu'il avoit le bonheur de voir souvent la Comtesse de Hainault : le refrain lui en étoit par conséquent bien connu , & Richard , si c'étoit lui , ne pourroit manquer d'achever la chanson , dès qu'il en auroit entendu le commencement.

Blondel , après avoir préludé quelque tems sur l'air qui étoit aussi du Roi , commença ainsi :

Une fièvre brûlante  
Un jour me dévoroit  
Et de mon corps chassoit  
Mon ame languissante.  
Ma dame approche de mon lit ,  
Et loin de moi la mort s'enfuit.

Il s'arrête un moment ; une voix foible , mais juste & harmonieuse sortant du fond de la tour , achève ainsi le couplet.

Un regard de ma Belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur.

## B L O N D E L.

Au milieu du carnage ,  
D'ennemis accablé ,  
J'allois être immolé  
Par leur brutale rage ;  
J'invoque ma Dame & l'Amour ,  
A travers tout je me fais jour.

## R I C H A R D.

Un regard de ma Belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur.

## B L O N D E L.

Que mes rivaux s'unissent  
A ceux que je combats ;  
Que mes braves soldats  
A mes côtés périssent.  
Rien ne peut m'inspirer d'effroi ,  
Si ma Dame a merci de moi.

## R I C H A R D.

Un regard de ma Belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur.

Blondel ne pouvoit presque plus douter qu'il  
n'eût enfin trouvé son Prince, mais pour s'en assu-



rer davantage , il imagina de faire sur-le-champ ces quatre vers sur le cruel état de Richard :

Dans une tour obscure  
Un Roi puissant languit ;  
Son serviteur gémit  
De sa triste aventure. . . .

La voix s'interrompit aussi-tôt & acheva ainsi le couplet :

Si Marguerite étoit ici ,  
Je m'écrierois , plus de souci ;  
Un regard de ma Belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur.

Le *Ménéstrel* ravi de joie , ne put s'occuper , dans ce premier moment , que du plaisir d'avoir retrouvé son Maître , & sans penser qu'il étoit encore bien loin de pouvoir lui procurer la liberté , il laissa éclater ses transports en dansant & chantant à pleine voix :

Un regard de ma Belle  
Fait dans mon tendre cœur  
A la peine cruelle  
Succéder le bonheur.

Il fit tant de bruit , que la garde du Château fut obligée de s'avancer & de lui ordonner d'aller se divertir plus loin ; il céda à la force & se retira

dans la maison la plus voisine où il passa la nuit. Le lendemain matin, étant un peu revenu de son enthousiasme, il sentit qu'il étoit important de s'informer exactement des goûts du Gouverneur du Château, de chercher à s'y introduire, à pénétrer dans la prison de son Maître, & même, s'il étoit possible, à le délivrer. Il apprit que Richard étoit confié à la vigilance d'un vieux militaire Autrichien, à qui ce commandement avoit été donné pour retraite, & qui n'avoit pour toute famille qu'une fille unique, jeune, jolie & douée des dispositions les plus heureuses pour les talens agréables, mais qui ne pouvoit les cultiver dans un pays si triste & si écarté. On ajouta que depuis quelques jours, une espèce de *Faâtotum* qui servoit au Gouverneur d'Intendant, de Valet & de Géolier, étoit mort, & que cet Officier cherchoit un homme qui réunît aux talens du précédent, celui de savoir la Musique & de pouvoir achever l'éducation de sa fille.

On juge bien que Blondel saisit avec empressement cette occasion & ne tarda pas à s'offrir pour remplir tous les rôles que le Gouverneur exigeroit. Il s'achemine donc vers le Fort, & se présentant d'un air humble au vieil Officier : Seigneur Capitaine, lui dit-il, vous voyez devant vous un malheureux *Trouvere* dont j'ose dire sans vanité, que

la fortune est fort inférieure aux talens , car je n'ai pas une obole , & j'ai au moins quelque mérite dans mon genre : je fais aisément des vers , je les mets en chant avec la même facilité , & je m'accompagne avec le violon , le luth , ou la harpe ; je porte avec moi ces instrumens qui font la plus grande partie de mon mobilier : d'ailleurs , quand je me trouverois dans un pays assez maudit de Dieu pour qu'on y méprisât la musique , j'ai encore d'autres ressources : je fais lire , écrire en *Romance* & en Provençal , compter en chiffres Romains & Arabes , régir une maison , administrer une terre , & même , en cas de besoin , faire la barbe & la cuisine. . . . Monsieur , lui répondit le Gouverneur , je ne suis pas étonné que malgré vos talens agréables , vous ne fassiez pas fortune dans ce pays-ci ; peu de gens sont en état d'apprécier vos mérites , excepté celui de la barbe & de la cuisine auquel on rend par-tout justice. Pour moi qui ai voyagé , qui ai passé les mers pour aller faire la guerre en Asie , & qui , comme vous le voyez , ai appris à parler assez joliment la Langue *Romance* , quoique je ne sache ni lire , ni écrire , je fais cas des gens de science & d'esprit comme vous ; je vous retiendrai volontiers à mon service , si vous voulez vous prêter à tout ce que j'exigerai.

Blondel promit tout & se soumit aux conditions qu'on voulut lui prescrire. Il fut reçu & présenté à

la demoiselle Hedwige : vous voyez ma fille , dit au *Menestrel* le brave Diétrick ( c'étoit le nom du Gouverneur ) , elle fait déjà parler *Romance* aussi bien que moi , quoiqu'elle ne soit jamais sortie de notre Province , mais elle a passé ses premières années dans la Capitale , elle a même quelques commencemens de musique que feue ma femme lui avoit fait donner par un Maître Italien qui nous assura être un homme sans conséquence ; mais une fille ne va pas loin avec ces gens là. Il me paroît qu'elle a grande envie d'en savoir davantage ; si dans vos momens de loisir vous pouvez lui donner quelques instructions , je vous en ferai obligé & elle aussi. Hedwige prenant la parole , ajouta avec modestie , qu'elle le désiroit infiniment. Eh bien , dit le père , j'y consens , & j'en prie même Monsieur. = A propos , comment vous appelez-vous ? = Blondel de Nesle pour vous servir. = Qui me répondra de vous ? = Seigneur *Chevalier* = Alte-là , dit le Gouverneur , je n'ai jamais été qu'*Ecuyer* , mais qu'importe : quelle est votre caution ? Seigneur , répondit Blondel , vous pouvez vous informer de moi dans toute la Provence , chez l'illustre Comtesse de Baux ; j'ai assisté à la *Cour d'Amour* ; chez les Vicomtes de Narbonne , chez ceux de Marseille , dans la Palestine même. = Vous m'envoyez chercher des informations un peu loin , reprit le Gouverneur , mais passons. Vous

avez été en Palestine ? & moi aussi : j'étois dans la première croisade de Godefroi de Bouillon , j'ai assisté au siège de Jérusalem , l'attaque fut vive , je vous conterai cela quelque jour. = Seigneur , mes campagnes ne datent pas de si loin ; il n'y a que trois ans que je commandois en Asie la Musique des troupes Normandes. Mais , reprit le Gouverneur , en quoi consiste cet Art que ma fille a tant envie d'apprendre ? = Seigneur , l'Art de la *Jonglerie* consiste à savoir composer des contes , des *fabliaux* en vers , & des chansons de toute espèce. Les contes servent admirablement à former l'esprit des Demoiselles & à développer chez elles les sentimens du cœur. = Oh ! oh ! l'ami Blondel , ne vous pressez pas tant , ce développement viendra bien assez tôt ; mais enfin , si vos contes sont bons pour les Demoiselles , nous les entendrons. = J'en ai une ample provision , dit le *Trouvere* , je mettrai bientôt la belle Hedwige & vous en état d'en juger.

Quant aux *Fabliaux* , ce sont aussi des historiettes. Ils ont l'avantage d'être en vers , mais la morale en est un peu moins pure que celle des Contes : ils sont plus gais & plus vifs. = Cela étant , fort peu de cela pour ma fille , s'il vous plaît ; mais afin que votre marchandise ne soit pas perdue , si vous en avez beaucoup & de bons , c'est à moi que vous les conterez. Nous autres vieux Militai-

res , nous aimons toujours les gaudrioles ; & j'imagine qu'il y en a dans les *Fabliaux* dont vous parlez ; cela ne vaut rien pour ma fille , mais cela fera bon pour moi. A propos , il me vient une idée : j'ai ici un prisonnier qui m'est très-recommandé , je ne fais pas précisément qui c'est , mais j'ai lieu de croire que c'est un personnage très-considérable ; j'ai ordre de le veiller de près , mais de ne le laisser manquer de rien : je me conforme à mes instructions sans en demander davantage , car j'ai pour maxime d'obéir , sans chercher la raison des ordres qu'on me donne. Mais depuis quelque tems , je m'apperçois que mon prisonnier maigrit & qu'il s'ennuie ; je serois fâché qu'il mourût , car on me paye pour lui une grosse pension. Comme il m'est défendu de lui laisser prendre l'air , si tes *Fabliaux* me paroissent plaisans , je te conduirai dans sa chambre pour lui en conter.

Blondel dissimulant tout le plaisir que cette espérance lui caufoit , assura Diétrick que ses *Fabliaux* étoient capables de dissiper l'ennui de toutes les prisons du monde : pour mes chansons , ajouta-t-il , j'en ai composé un grand nombre , & je fais par cœur l'air & les paroles de celles de mes confrères les *Trouveres* ; elles sont tantôt gaies , tantôt tendres , souvent pleines d'esprit , quelquefois naturelles. = Ayez soin , je vous prie ,

dit le Gouverneur, que celles que vous apprendrez à ma fille ne soient pas trop tendres; j'aime mieux qu'il y ait de l'esprit que du naturel; l'esprit est bien moins dangereux, car il est moins séduisant pour une jeune personne. Ah ça, demain nous commencerons à voir si vous ne promettez pas plus que vous ne pouvez tenir.

En effet, dès le lendemain le père & la fille demandèrent à Blondel d'abord un Conte, & il leur débita celui de *Ricdin-Ricdon*, dont voici l'abrégé.

Il y avoit un jour un Roi & une Reine qui n'avoient qu'un fils unique fort aimable, mais dont le cœur languissoit encore dans l'indifférence. Il aimoit beaucoup la chasse, prenoit presque toujours ce divertissement, & s'écartoit quelquefois bien loin de la résidence du Roi son père. La poursuite du cerf l'avoit un jour mené jusqu'au près d'un hameau. Il apperçut une vieille femme, espèce de petite bourgeoise ou de paysanne renforcée, qui faisoit marcher devant elle une jeune fille qu'elle menoit fort rudement vers sa maison. Cette fille avoit à son côté une quenouille, un fuseau & du lin; mais elle tenoit dans son tablier des fleurs qu'il paroïssoit qu'elle avoit été cueillir dans les champs pour sa parure.

Le Prince vit que la vieille les jettoit avec indignation, & entendit qu'elle disoit à la jeune

personne : rentrez petite misérable , rentrez dans la maison ; je vais vous apprendre ce que c'est que de me défobéir. Le Prince eut pitié de cette pauvre enfant , & s'approchant de la barbare paysanne , il lui demanda pourquoi elle maltraitoit ainsi cette enfant ? la vieille le voyant vêtu en grand Seigneur , n'osa refuser tout-à-fait de lui répondre ; mais s'en retirant par un mensonge : c'est ma fille , lui dit-elle , & j'ai bien raison de la gronder ; elle file toujours quand je ne le veux pas , & me fait plus de fil que je n'en demande ; elle me ruine en lin. — Eh bien , dit le Prince , puisque ce talent vous est à charge & occasionne des chagrins à cette belle , laissez-moi la mener à la Cour de la Reine ma mère qui emploie une grande quantité de fileuses , & fait cas des plus adroites & des plus expéditives. La vieille y consentit très-volontiers , & la Cour du Prince étant venue le rejoindre , il fit monter en croupe la belle Rosanie derrière un de ses *Ecuyers* , & la conduisit dans son palais , où il la présenta à la Reine , comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses Etats. La Reine la reçut fort bien , la trouva jolie , & lui fit quitter ses habits de paysanne pour prendre un ajustement tel que le portoient les filles qui avoient l'honneur de lui être attachées. Cette parure releva bien l'éclat des charmes naturels de Rosanie , qu'elle fut admirée de toute la Cour , & que le



Prince ne fut pas le dernier à sentir naître pour elle dans son cœur une flamme qu'il fut encore long-tems sans faire éclater.

Cependant il n'étoit pas vrai que la jeune paysanne fût aussi habile fileuse que la vieille l'avoit dit au Prince , par malice ; elle y étoit adroite à la vérité , mais travaillense assez lambine , parce qu'elle étoit un peu dissipée & aisée à distraire : dès le lendemain on voulut la mettre à l'ouvrage , elle éluda pendant quelques jours , sous prétexte qu'elle avoit mal aux doigts , & la Gouvernante des filles de la Cour la promena pendant ce tems dans les jardins du palais & dans le jardin public de la ville , où elle fut admirée de tous les hommes & enviée de toutes les femmes. Enfin ces prétextes durent cesser , & commencèrent même à devenir suspects , & Rosanie vit approcher avec désespoir l'instant où elle seroit forcée de travailler. Le matin du jour où elle devoit commencer , elle se leva avant l'aurore , & courant dans les jardins du palais , égarée , éperdue , elle étoit prête à se précipiter dans un bassin pour y finir ses jours , lorsqu'un grand homme sec , vêtu de noir & de sinistre physionomie , se présenta devant elle & lui demanda le sujet de son trouble. Elle refusa d'abord de lui répondre , mais cet homme l'ayant assurée qu'il étoit assez habile pour la tirer d'embaras , quelque fâcheuse que

fût sa situation , elle lui confia enfin ses peines. Elle lui avoua qu'elle étoit fille d'un payfan très-honnête homme qui avoit eu de son enfance les soins les plus tendres ; bien différent en cela de sa mère qu'elle avoit toujours connue pour méchante & acariâtre ; que ce père étoit parti il y avoit près de deux ans pour un voyage dont malheureusement il n'étoit point revenu , qu'elle avoit été livrée à sa mère qui l'avoit rendue la plus malheureuse personne du monde , jusqu'à ce que le Prince l'eût tirée de ses mains , mais que comme elle n'en étoit sortie qu'à la faveur d'une supposition à laquelle elle ne pouvoit satisfaire , elle se trouvoit dans le plus cruel embarras : Eh bien , lui dit l'homme noir , je vais vous en tirer : prenez cette baguette , elle vous servira à filer avec toute la promptitude & toute la perfection que vous pouvez désirer , tout le lin qu'on vous donnera à travailler : vous ferez plus , & vous pourrez employer dessus des broderies charmantes , mais ce ne sera que pendant trois mois que vous jouirez de ces avantages : au bout de ce tems je viendrai vous redemander ma baguette , & vous me la rendrez en m'appellant par mon nom qui est *Rudin-Ricdon* : si vous l'oubliez je vous emporte , & vous tombez en ma puissance , sinon vous aurez joui de mes bienfaits & ils vous serviront à faire votre fortune. Rosanie enchantée , saisit la baguette ,

guette , remercie à la hâte l'homme noir & retourne au château.

A peine y fut-elle revenue , qu'elle s'offrit d'elle-même à remplir la tâche qui lui avoit été réservée , & le soir même , elle se trouva si parfaitement remplie , qu'elle en reçut de la Reine & de toute la Cour les complimens les plus flatteurs. Ces succès continuèrent , & bientôt elle parut joindre le talent de la broderie à celui de la filature. Elle ne demanda pour toute grace à la Reine , que celle de travailler seule & sans témoins ; elle l'assura que pouvant , sans s'incommoder , employer une partie de la nuit à son travail , elle demandoit qu'on lui permît de se promener une partie du jour. Cette grace lui fut accordée , & les succès de sa figure égalèrent bientôt ceux de son art. Les Seigneurs les plus aimables s'empresèrent à lui faire la Cour ; mais elle n'en vouloit écouter aucun. Le Prince se mit enfin sur les rangs , mais Rosanie parut insensible à une conquête aussi brillante , persuadée que l'obscurité de sa naissance ne lui permettroit pas d'être unie légitimement à l'héritier d'une couronne , & que la sagesse de son éducation lui défendoit de l'écouter sur un autre pied. Cependant dans quelques conversations qu'ils eurent en présence de Vigilantine , elle convint que le Prince lui inspiroit de tendres sentimens , mais il n'en fut pas plus avancé : d'ailleurs la belle

dans la maison la plus voisine où il passa la nuit. Le lendemain matin, étant un peu revenu de son enthousiasme, il sentit qu'il étoit important de s'informer exactement des goûts du Gouverneur du Château, de chercher à s'y introduire, à pénétrer dans la prison de son Maître, & même, s'il étoit possible, à le délivrer. Il apprit que Richard étoit confié à la vigilance d'un vieux militaire Autrichien, à qui ce commandement avoit été donné pour retraite, & qui n'avoit pour toute famille qu'une fille unique, jeune, jolie & douée des dispositions les plus heureuses pour les talens agréables, mais qui ne pouvoit les cultiver dans un pays si triste & si écarté. On ajouta que depuis quelques jours, une espèce de *Factotum* qui servoit au Gouverneur d'Intendant, de Valet & de Geolier, étoit mort, & que cet Officier cherchoit un homme qui réunît aux talens du précédent, celui de savoir la Musique & de pouvoir achever l'éducation de sa fille.

On juge bien que Blondel saisit avec empressement cette occasion & ne tarda pas à s'offrir pour remplir tous les rôles que le Gouverneur exigeroit. Il s'achemine donc vers le Fort, & se présentant d'un air humble au vieil Officier : Seigneur Capitaine, lui dit-il, vous voyez devant vous un malheureux *Trouvere* dont j'ose dire sans vanité, que

la fortune est fort inférieure aux talens, car je n'ai pas une obole, & j'ai au moins quelque mérite dans mon genre : je fais aisément des vers, je les mets en chant avec la même facilité, & je m'accompagne avec le violon, le luth, ou la harpe ; je porte avec moi ces instrumens qui font la plus grande partie de mon mobilier : d'ailleurs, quand je me trouveroïs dans un pays assez maudit de Dieu pour qu'on y méprisât la musique, j'ai encore d'autres ressources : je fais lire, écrire en *Romance* & en Provençal, compter en chiffres Romains & Arabes, régir une maison, administrer une terre, & même, en cas de besoin, faire la barbe & la cuisine..... Monsieur, lui répondit le Gouverneur, je ne suis pas étonné que malgré vos talens agréables, vous ne fassiez pas fortune dans ce pays-ci ; peu de gens sont en état d'apprécier vos mérites, excepté celui de la barbe & de la cuisine auquel on rend par-tout justice. Pour moi qui ai voyagé, qui ai passé les mers pour aller faire la guerre en Asie, & qui, comme vous le voyez, ai appris à parler assez joliment la Langue *Romance*, quoique je ne sache ni lire, ni écrire, je fais cas des gens de science & d'esprit comme vous ; je vous retiendrai volontiers à mon service, si vous voulez vous prêter à tout ce que j'exigerai.

Blondel promit tout & se soumit aux conditions qu'on voulut lui prescrire. Il fut reçu & présenté à

la demoiselle Hedwige : vous voyez ma fille , dit au *Meneftrel* le brave Diétrick ( c'étoit le nom du Gouverneur ) , elle fait déjà parler *Romance* aussi bien que moi , quoiqu'elle ne soit jamais sortie de notre Province , mais elle a passé ses premières années dans la Capitale , elle a même quelques commencemens de musique que feue ma femme lui avoit fait donner par un Maître Italien qui nous assura être un homme sans conséquence ; mais une fille ne va pas loin avec ces gens là. Il me paroît qu'elle a grande envie d'en savoir davantage ; si dans vos momens de loisir vous pouvez lui donner quelques instructions , je vous en serai obligé & elle aussi. Hedwige prenant la parole , ajouta avec modestie , qu'elle le désiroit infiniment. Eh bien , dit le père , j'y consens , & j'en prie même Monsieur. = A propos , comment vous appelez-vous ? = Blondel de Nefle pour vous servir. = Qui me répondra de vous ? = Seigneur *Chevalier* = Alte-là , dit le Gouverneur , je n'ai jamais été *qu'Ecuyer* , mais qu'importe : quelle est votre caution ? Seigneur , répondit Blondel , vous pouvez vous informer de moi dans toute la Provence , chez l'illustre Comtesse de Baux ; j'ai assisté à sa *Cour d'Amour* ; chez les Vicomtes de Narbonne , chez ceux de Marseille , dans la Palestine même. = Vous m'envoyez chercher des informations un peu loin , reprit le Gouverneur , mais passons. Vous

avez été en Palestine ? & moi aussi : j'étois dans la première croisade de Godefroi de Bouillon , j'ai assisté au siège de Jérusalem , l'attaque fut vive , je vous conterai cela quelque jour. = Seigneur , mes campagnes ne datent pas de si loin ; il n'y a que trois ans que je commandois en Asie la Musique des troupes Normandes. Mais , reprit le Gouverneur , en quoi consiste cet Art que ma fille a tant envie d'apprendre ? = Seigneur , l'Art de la *Jonglerie* consiste à savoir composer des contes , des *fabliaux* en vers , & des chansons de toute espèce. Les contes servent admirablement à former l'esprit des Demoiselles & à développer chez elles les sentimens du cœur. = Oh ! oh ! l'ami Blondel , ne vous pressez pas tant , ce développement viendra bien assez tôt ; mais enfin , si vos contes sont bons pour les Demoiselles , nous les entendrons. = J'en ai une ample provision , dit le *Trouvère* , je mettrai bientôt la belle Hedwige & vous en état d'en juger.

Quant aux *Fabliaux* , ce sont aussi des hystoriettes. Ils ont l'avantage d'être en vers , mais la morale en est un peu moins pure que celle des Contes : ils sont plus gais & plus vifs. = Cela étant , fort peu de cela pour ma fille , s'il vous plaît ; mais afin que votre marchandise ne soit pas perdue , si vous en avez beaucoup & de bons , c'est à moi que vous les conterez. Nous autres vieux Militai-

res , nous aimons toujours les gaudrioles ; & j'imagine qu'il y en a dans les *Fabliaux* dont vous parlez ; cela ne vaut rien pour ma fille , mais cela fera bon pour moi. A propos , il me vient une idée : j'ai ici un prisonnier qui m'est très-recommandé , je ne fais pas précisément qui c'est , mais j'ai lieu de croire que c'est un personnage très-confidérable ; j'ai ordre de le veiller de près , mais de ne le laisser manquer de rien : je me conforme à mes instructions sans en demander davantage , car j'ai pour maxime d'obéir , sans chercher la raison des ordres qu'on me donne. Mais depuis quelque tems , je m'apperçois que mon prisonnier maigrit & qu'il s'ennuie ; je serois fâché qu'il mourût , car on me paye pour lui une grosse pension. Comme il m'est défendu de lui laisser prendre l'air , si tes *Fabliaux* me paroissent plaisans , je te conduirai dans sa chambre pour lui en conter.

Blondel dissimulant tout le plaisir que cette espérance lui caufoit , assura Diétrick que ses *Fabliaux* étoient capables de dissiper l'ennui de toutes les prisons du monde : pour mes chansons , ajouta-t-il , j'en ai composé un grand nombre , & je fais par cœur l'air & les paroles de celles de mes confrères les *Trouveres* ; elles sont tantôt gaies , tantôt tendres , souvent pleines d'esprit , quelquefois naturelles. = Ayez soin , je vous prie ,



dit le Gouverneur, que celles que vous apprendrez à ma fille ne soient pas trop tendres; j'aime mieux qu'il y ait de l'esprit que du naturel; l'esprit est bien moins dangereux, car il est moins séduisant pour une jeune personne. Ah ça, demain nous commencerons à voir si vous ne promettez pas plus que vous ne pouvez tenir.

En effet, dès le lendemain le père & la fille demandèrent à Blondel d'abord un Conte, & il leur débita celui de *Ricdin-Ricdon*, dont voici l'abrégé.

Il y avoit un jour un Roi & une Reine qui n'avoient qu'un fils unique fort aimable, mais dont le cœur languissoit encore dans l'indifférence. Il aimoit beaucoup la chasse, prenoit presque toujours ce divertissement, & s'écartoit quelquefois bien loin de la résidence du Roi son père. La poursuite du cerf l'avoit un jour mené jusqu'au près d'un hameau. Il aperçut une vieille femme, espèce de petite bourgeoise ou de paysanne renforcée, qui faisoit marcher devant elle une jeune fille qu'elle menoit fort rudement vers sa maison. Cette fille avoit à son côté une quenouille, un fuseau & du lin; mais elle tenoit dans son tablier des fleurs qu'il paroïssoit qu'elle avoit été cueillir dans les champs pour sa parure.

Le Prince vit que la vieille les jettoit avec indignation, & entendit qu'elle disoit à la jeune

personne : rentrez petite misérable , rentrez dans la maison ; je vais vous apprendre ce que c'est que de me désobéir. Le Prince eut pitié de cette pauvre enfant , & s'approchant de la barbare paysanne , il lui demanda pourquoi elle maltraitoit ainsi cette enfant ? la vieille le voyant vêtu en grand Seigneur , n'osa refuser tout-à-fait de lui répondre ; mais s'en retirant par un mensonge : c'est ma fille , lui dit-elle , & j'ai bien raison de la gronder ; elle file toujours quand je ne le veux pas , & me fait plus de fil que je n'en demande ; elle me ruine en lin. — Eh bien , dit le Prince , puisque ce talent vous est à charge & occasionne des chagrins à cette belle , laissez-moi la mener à la Cour de la Reine ma mère qui emploie une grande quantité de fileuses , & fait cas des plus adroites & des plus expéditives. La vieille y consentit très-volontiers , & la Cour du Prince étant venue le rejoindre , il fit monter en croupe la belle Rosanie derrière un de ses *Ecuysers* , & la conduisit dans son palais , où il la présenta à la Reine , comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses Etats. La Reine la reçut fort bien , la trouva jolie , & lui fit quitter ses habits de paysanne pour prendre un ajustement tel que le portoient les filles qui avoient l'honneur de lui être attachées. Cette parure releva si bien l'éclat des charmes naturels de Rosanie , qu'elle fut admirée de toute la Cour , & que la

Prince ne fut pas le dernier à sentir naître pour elle dans son cœur une flamme qu'il fut encore long-tems sans faire éclater.

Cependant il n'étoit pas vrai que la jeune paysanne fût aussi habile fileuse que la vieille l'avoit dit au Prince , par malice ; elle y étoit adroite à la vérité , mais travailleuse assez lambine , parce qu'elle étoit un peu dissipée & aisée à distraire : dès le lendemain on voulut la mettre à l'ouvrage , elle éluda pendant quelques jours , sous prétexte qu'elle avoit mal aux doigts , & la Gouvernante des filles de la Cour la promena pendant ce tems dans les jardins du palais & dans le jardin public de la ville , où elle fut admirée de tous les hommes & enviée de toutes les femmes. Enfin ces prétextes durent cesser , & commencèrent même à devenir suspects , & Rosanie vit approcher avec désespoir l'instant où elle seroit forcée de travailler. Le matin du jour où elle devoit commencer , elle se leva avant l'aurore , & courant dans les jardins du palais , égarée , éperdue , elle étoit prête à se précipiter dans un bassin pour y finir ses jours , lorsqu'un grand homme sec , vêtu de noir & de sinistre physionomie , se présenta devant elle & lui demanda le sujet de son trouble. Elle refusa d'abord de lui répondre , mais cet homme l'ayant assurée qu'il étoit assez habile pour la tirer d'embarras , quelque fâcheuse que

fût sa situation , elle lui confia enfin ses peines. Elle lui avoua qu'elle étoit fille d'un payfan très-honnête homme qui avoit eu de son enfance les soins les plus tendres ; bien différent en cela de sa mère qu'elle avoit toujours connue pour méchante & acariâtre ; que ce père étoit parti il y avoit près de deux ans pour un voyage dont malheureusement il n'étoit point revenu , qu'elle avoit été livrée à sa mère qui l'avoit rendue la plus malheureuse personne du monde , jusqu'à ce que le Prince l'eût tirée de ses mains , mais que comme elle n'en étoit sortie qu'à la faveur d'une supposition à laquelle elle ne pouvoit satisfaire , elle se trouvoit dans le plus cruel embarras : Eh bien , lui dit l'homme noir , je vais vous en tirer : prenez cette baguette , elle vous servira à filer avec toute la promptitude & toute la perfection que vous pouvez desirer , tout le lin qu'on vous donnera à travailler : vous ferez plus , & vous pourrez employer dessus des broderies charmantes , mais ce ne fera que pendant trois mois que vous jouirez de ces avantages : au bout de ce tems je viendrai vous redemander ma baguette , & vous me la rendrez en m'appellant par mon nom qui est *Rudin-Ricdon* : si vous l'oubliez je vous emporte , & vous tombez en ma puissance , sinon vous aurez joui de mes bienfaits & ils vous serviront à faire votre fortune. Rosanie enchantée , saisit la baguette ,

guette , remercie à la hâte l'homme noir & retourne au château.

A peine y fut-elle revenue , qu'elle s'offrit d'elle-même à remplir la tâche qui lui avoit été réservée , & le soir même , elle se trouva si parfaitement remplie , qu'elle en reçut de la Reine & de toute la Cour les complimens les plus flatteurs. Ces succès continuèrent , & bientôt elle parut joindre le talent de la broderie à celui de la filature. Elle ne demanda pour toute grace à la Reine , que celle de travailler seule & sans témoins ; elle l'affura que pouvant , sans s'incommoder , employer une partie de la nuit à son travail , elle demandoit qu'on lui permît de se promener une partie du jour. Cette grace lui fut accordée , & les succès de sa figure égalèrent bientôt ceux de son art. Les Seigneurs les plus aimables s'empresèrent à lui faire la Cour ; mais elle n'en vouloit écouter aucun. Le Prince se mit enfin sur les rangs , mais Rosanie parut insensible à une conquête aussi brillante , persuadée que l'obscurité de sa naissance ne lui permettroit pas d'être unie légitimement à l'héritier d'une couronne , & que la sagesse de son éducation lui défendoit de l'écouter sur un autre pied. Cependant dans quelques conversations qu'ils eurent en présence de Vigilantine , elle convint que le Prince lui inspiroit de tendres sentimens , mais il n'en fut pas plus avancé : d'ailleurs la belle

fileuse (c'est ainsi qu'elle étoit surnommée.) faisoit quelquefois réflexion qu'au bout de trois mois il faudroit qu'elle rendît à l'homme noir sa baguette, & malheureusement elle avoit oublié le nom de cette espèce de forcier, & ne se rapeloit que trop la fâcheuse condition qu'il lui avoit imposée.

Pendant qu'elle étoit dans ces agitations, ses rivales, c'est-à-dire celles qui avoient eu des vues sur le cœur du Prince & qui n'avoient pu le toucher, & ceux des Seigneurs de la Cour qui en avoient d'aussi inutiles sur le cœur de Rosanie, employèrent tous les moyens possibles pour traverser leurs amours. Nous passons sous silence les détails des moyens que les uns & les autres employèrent. Enfin un grand Seigneur d'une Cour voisine qui étoit Ambassadeur à la Cour du Roi auprès duquel vivoit Rosanie, entreprend de l'enlever, & ayant conduit l'affaire avec beaucoup d'art, il en vient à bout. Le Prince en est bientôt instruit & se met à la poursuite du ravisseur. Celui-ci avoit plus d'une journée d'avance, & quelque diligence que fit le Prince, s'étant égaré dans les bois, il se trouva le lendemain engagé dans une forêt, & reconnu à travers les arbres, un château abandonné dans les masures duquel il apperçut cependant de la lumière : il attacha son cheval & s'approcha du lieu éclairé. Quel spectacle ! une assemblée de Sorciers, un véritable Sabat auquel

présidoit un démon hideux qui racontoit ses exploits à ses compagnons, & se vantoit de l'espérance d'avoir en peu de jours en sa possession la plus aimable personne du monde. Je lui ai, dit-il, donné une baguette magique qui lui procure actuellement de grands succès, mais je me suis réservé le moyen de la punir de ce bonheur passager; je ne lui ai dit qu'une seule fois mon nom de *Ricdin-Ricdon*; elle l'a déjà oublié & elle est perdue. Je tiens Rosanie, & d'avance, mes amis, vous pouvez m'en faire compliment, d'autant plus qu'elle est Princesse & fille d'une Fée, mais elle ignore sa naissance.

Le Prince aussi étonné qu'intéressé par ce spectacle & par ce récit, s'éloigne avec fureur, & dès que la pointe du jour eut paru, il remonta à cheval & continua sa poursuite. Enfin il trouve & atteint les ravisseurs, les combat, les dissipe, perce de son épée le cœur de leur chef, & quoique blessé, ramène en triomphe Rosanie à la Cour de sa mère.

Le Prince ne put s'empêcher de déclarer à ses illustres parens quelle étoit l'ardeur de ses sentimens pour l'aimable personne qu'il venoit de délivrer. L'opinion où l'on étoit que ce n'étoit qu'une simple paysanne, fit opposer de la part du Roi & de la Reine la plus vive résistance au projet que le Prince avoit formé de l'épouser; mais l'arrivée à la Cour d'une Dame suivie d'un train

magnifique, que l'on reconnut bientôt pour la Reine *Riante-Image* qui étoit Fée & veuve du Roi *Plan-Joli*, leva toutes les difficultés. Elle menoit avec elle un vieillard que Rosanie reconnut pour celui qu'elle avoit toujours cru son père. Il expliqua par quelle suite de circonstances il avoit élevé cette enfant comme étant la sienne, puisqu'elle appartenoit à la Reine qui venoit la réclamer. Il indiqua la marque à laquelle on pouvoit la reconnoître ; c'étoit à une rose très-bien formée qu'elle devoit avoir sur le bras au-dessus du coude. On vérifia cette marque à laquelle elle devoit son nom, & d'après laquelle elle fut reconnue de tout le monde. L'alliance devenoit si sortable pour le Prince, qu'elle ne souffroit plus aucune difficulté, & qu'il sembloit que ces amans n'avoient plus qu'à se livrer à leur tendresse mutuelle. Cependant la Princesse paroissoit encore plongée dans une profonde rêverie.

Le Prince la pressa vivement de lui en déclarer la cause, & tira d'elle l'aveu de son histoire avec l'homme noir, & lui apprit en même-tems qu'elle avoit oublié son nom. Il se souvint parfaitement de l'aventure de la masure, & rappela si bien à la Princesse le nom qu'elle avoit oublié, qu'elle fut absolument rassurée. Le lendemain, jour de leurs noces, au milieu du bal qui se donnoit à cette occasion, l'homme noir paroît, & s'approche de



la Princesse. Elle l'attend sans s'émouvoir, & tirant de son sac la baguette, elle la lui rend, en lui disant : tenez, *Ricdin-Ricdon*, voilà votre baguette.

Le Démon furieux jette un grand cri, se transforme en un tourbillon de fumée noire, disparoit & ne fait d'autre mal que d'éteindre quelques bongies, & de casser un carreau de vitre.

Blondel ayant ainsi fini son Conte : il n'est pas mauvais, dit le Gouverneur, on peut conter cela à des filles; il n'y a point de sottises; cela peut leur apprendre même à ne pas manquer de mémoire; car voyez, ma fille, dit-il à Hedwige, où en auroit été cette pauvre Rosanie, si on ne l'eût pas fait souvenir du mot *Ricdin-Ricdon*, elle alloit au diable. Ah ça, continua le bon Militaire, un petite chanson à présent, & sans nous faire languir, dites-nous tout d'un coup votre plus belle, & celle que ma fille aura le plus de plaisir à apprendre. Je vais vous chanter le *lay de l'oiselet*, dit Blondel, c'est un de nos morceaux les plus agréables; il exige un accompagnement de violon, mais j'espère, en cultivant les heureuses dispositions de Mademoiselle Hedwige, la mettre bientôt en état de l'accompagner aussi bien que moi. (*Le violon était connu dès le tems des Croisades, & nous en avons la preuve dans les miniatures qui ornent les plus anciens manuscrits des chansons du Roi de Navarre,*

res , nous aimons toujours les gaudrioles , & j'imagine qu'il y en a dans les *Fabliaux* dont vous parlez ; cela ne vaut rien pour ma fille , mais cela fera bon pour moi. A propos , il me vient une idée : j'ai ici un prisonnier qui m'est très-recommandé , je ne fais pas précisément qui c'est , mais j'ai lieu de croire que c'est un personnage très-considérable ; j'ai ordre de le veiller de près , mais de ne le laisser manquer de rien : je me conforme à mes instructions sans en demander davantage , car j'ai pour maxime d'obéir , sans chercher la raison des ordres qu'on me donne. Mais depuis quelque tems , je m'apperçois que mon prisonnier maigrit & qu'il s'ennuie ; je serois fâché qu'il mourût , car on me paye pour lui une grosse pension. Comme il m'est défendu de lui laisser prendre l'air , si tes *Fabliaux* me paroissent plaisans , je te conduirai dans sa chambre pour lui en conter.

Blondel dissimulant tout le plaisir que cette espérance lui cauçoit , assura Diétrick que ses *Fabliaux* étoient capables de dissiper l'ennui de toutes les prisons du monde : pour mes chansons , ajouta-t-il , j'en ai composé un grand nombre , & je fais par cœur l'air & les paroles de celles de mes confrères les *Trouveres* ; elles sont tantôt gaies , tantôt tendres , souvent pleines d'esprit , quelquefois naturelles. = Ayez soin , je vous prie ,

dit le Gouverneur, que celles que vous apprendrez à ma fille ne soient pas trop tendres; j'aime mieux qu'il y ait de l'esprit que du naturel; l'esprit est bien moins dangereux, car il est moins séduisant pour une jeune personne. Ah ça, demain nous commencerons à voir si vous ne promettez pas plus que vous ne pouvez tenir.

En effet, dès le lendemain le père & la fille demandèrent à Blondel d'abord un Conte, & il leur débita celui de *Ricdin-Ricdon*, dont voici l'abrégé.

Il y avoit un jour un Roi & une Reine qui n'avoient qu'un fils unique fort aimable, mais dont le cœur languissoit encore dans l'indifférence. Il aimoit beaucoup la chasse, prenoit presque toujours ce divertissement, & s'écartoit quelquefois bien loin de la résidence du Roi son père. La poursuite du cerf l'avoit un jour mené jusqu'au près d'un hameau. Il aperçut une vieille femme, espèce de petite bourgeoise ou de paysanne renforcée, qui faisoit marcher devant elle une jeune fille qu'elle menoit fort rudement vers sa maison. Cette fille avoit à son côté une quenouille, un fuseau & du lin; mais elle tenoit dans son tablier des fleurs qu'il paroïssoit qu'elle avoit été cueillir dans les champs pour sa parure.

Le Prince vit que la vieille les jetoit avec indignation, & entendit qu'elle disoit à la jeune

## CINQUIÈME COUPLET.

Modestement le franc Moineau  
 Aux chanteurs semble dire :  
 « Amis , votre ramage est beau ,  
 « Aussi je vous admire. »

*Ici , l'accompagnement imite le chant de toutes sortes  
 d'Oiseaux.*

« Je ne prétends point avec vous  
 « Avoir une dispute ;  
 « Mais ce que vous exprimez tous ,  
 « Moi seul je l'exécute. »

Ami Blondel , dit le Gouverneur , vos oiseaux étoient un peu savans ; je voudrois bien que ma fille n'apprit pas tout cela. Mais Seigneur , reprit le Musicien , il est indispensable qu'il y ait un peu d'amour dans les chansons que l'on montre aux Demoiselles : que voudriez-vous donc que je lui apprisse ? une chanson à boire ? Ma foi , dit le père , tu me persuades. La chanson à boire sera bonne pour moi ; reviens demain matin me conter quelques-uns de tes *Fabliaux* , s'ils sont bien plaisans , tu en amuseras mon prisonnier.

Blondel ne manqua pas un rendez-vous si intéressant pour lui. Il avoit fait provision de ses meilleures histoires gaillardes , & heureusement elles n'ont point été perdues pour la postérité.

Pour débiter, Blondel conta d'abord au brave Gouverneur, le *Fabliau du Valet avec douze Dames*, puis celui de la *Femme aux cent hommes*; le bon Diétrick en rit aux grands éclats; corbieu, dit-il, je voudrois avoir été, au moins, le héros du premier conte, mais..... Les réflexions sont inutiles, mon Capitaine, dit Blondel: il suffit que mes contes vous plaisent; j'en ai dans mon escarcelle vingt autres aussi plaisans; quand vous voudrez que j'en amuse votre prisonnier, vous ordonnerez. Oui, oui, dit le Gouverneur; mais quels sont les autres. Je vous les conterai tout à votre aise; reprit le Ménestrel, je fais ceux de *Brunain la vache au prêtre*, de la *Bourse pleine de sens*, histoire très-morale & très-intéressante, de la *vieille tricande*, des *braies au Cordelier*, des *perdrix*, du *Chevalier à la robe vermeille*, qui apprend que ce qu'on a cru voir & entendre, souvent on ne l'a que rêvé; celui d'*Estula*; celui du *Chevalier Garin* qui faisoit parler tant de choses, souvent muettes; mais il n'est pas possible que vous ne connoissiez pas celui-là; de *l'année qui faisoit les naviaux grossir*, il doit aussi vous être connu; celui de *Ganteron* & de *Marion*, celui du *Vilain à la cuisse noire*, de la *Demoiselle qui songeoit*, de celle qui se pâmoit, du *Pêcheur de Port-sur-Seine*, celui de la *Grue*, du *fort Chevalier*, du *Fèvre de Creil*, enfin celui

de *Bérenghier*. Corbieu, dit le Gouverneur, en voilà pour amuser long-tems mon prisonnier.

Il ne manqua pas de conduire, dès le lendemain, Blondel dans la prison de Richard qui se gardant bien de faire paroître qu'il connoissoit ce *Trouvère*, témoigna d'ailleurs, qu'il s'amusoit fort de ses contes, & pria instamment le Gouverneur de les lui laisser apprendre par cœur. Blondel s'y offrit de très-bonne grace, & le Capitaine l'établit Répétiteur du Prince, aussi-bien que Précepteur de la jeune Hedwige, mais à condition qu'il seroit présent à toutes les leçons. Le *Conteur* se soumit à tout. Il n'y eut que la patience du Gouverneur qui n'y tint pas. Il s'ennuya bientôt d'entendre Richard répéter, en écolier, des contes qui à la fin lui parurent fastidieux, les études de la fille le fatiguèrent aussi, & bientôt il laissa son *Ménestrel* donner seul les leçons auxquelles il avoit présidé d'abord. On juge bien que Blondel profita de cette négligence pour se concerter avec le Monarque Anglois, & pour presser de la façon la plus séduisante, l'aimable Hedwige de favoriser leur complot. Il chanta tant & si bien l'amour, qu'il en inspira à la jeune Autrichienne & parvint à la déterminer de fuir avec eux, lui promettant de l'épouser dès qu'ils seroient arrivés à la Cour de Richard dont il lui fit un portrait enchanteur.

Il fut convenu qu'au jour fixé, on tiendrait des chevaux prêts à peu de distance du Château, & qu'on profiterait du moment où le Gouverneur seroit profondément endormi, pour prendre ses clefs, ouvrir la prison, descendre dans les fossés avec une échelle de corde, remonter sur la contre-escarpe par le même moyen, & de-là, joindre les chevaux & s'échaper en toute diligence.

Le jour étant venu, tout favorisa leur entreprise. Le Capitaine s'avisa de se rappeler que Blondel lui avoit promis une chançon à boire. = Parbleu, dit-il au *Ménéstrel*, vous m'êtes redevable d'un air à boire. = Je payerai volontiers cette dette, répondit Blondel, quand il vous plaira de me donner à souper, & du bon vin, sur-tout, car sans cela ma chançon bachique seroit tout-à-fait déplacée. = Oh ! oh ! qu'à cela ne tienne, reprit le Capitaine, je vous ferai boire tantôt d'un vin de Hongrie qui n'a point son pareil : il est vieux, car il y a plus de vingt ans que revenant de Jérusalem par Constantinople, je le pris sur un parti de Bulgares; il falloit voir comme j'accommodai ces *Bulgares-là* ! Je les étrillai, & je pris leur vin ; j'en ai encore.

Le Capitaine fit donc préparer un bon souper, garnit la table de bouteilles, s'y assit, invita Blondel à en faire autant, & celui-ci l'ayant assuré que ses chançons à boire étoient très-modestes, la belle

Hedwige eut aussi permission d'y prendre place. Le repas fut très-grai ; le Gouverneur ne s'y épargna pas ; il fit d'abord boire quelques verres à Blondel pour fortifier sa voix , & le pria de commencer. Seigneur , lui dit le *Ménéstrel* , voici ma chanson.

P R E M I E R C O U P L E T.

A Grégoire on disoit un jour :  
De la brunette & de la blonde  
On voit les attraits , tour-à-tour ,  
Partager tous les cœurs du monde.  
Dis-moi laquelle , à ton avis ,  
Sur l'autre doit avoir le prix :  
Peu m'importe , reprit Grégoire ,  
J'aime mieux boire.

S E C O N D C O U P L E T.

Le Sarrafin & le Croisé  
Se font une guerre cruelle ;  
Entr'eux l'Univers divisé ,  
A pris parti dans leur querelle.  
Ami , dis-moi lequel des deux  
Doit être le victorieux ?  
Peu m'importe , reprit Grégoire ,  
J'aime mieux boire.

T R O I S I È M E C O U P L E T.

L'un soutient qu'il faut en amours  
Être constant , discret & sage ;  
L'autre , qu'il n'est point d'heureux jours ,  
Si l'on n'est pressant & volage.



Ami, dis-moi, pour mieux jouir,  
De ces moyens lequel choisir :  
Peu m'importe, reprit Grégoire,  
J'aime mieux boire.

## QUATRIÈME COUPLET.

Nos Demoiselles autrefois  
Laissoient flotter leur chevelure ;  
Aujourd'hui de plus de vingt doigts  
On voit s'élever leur coëffure.  
Leurs appas en sont-ils accrus ?  
Ou la plume est-elle un abus ?  
Peu m'importe, reprit Grégoire,  
J'aime mieux boire.

## CINQUIÈME COUPLET.

Mode, que ton pouvoir est grand !  
Tout se soumet à ton empire,  
Les vers, l'éloquence, le chant,  
L'art de faire pleurer & rire.  
La Philosophie à tes loix  
Soumet même ses justes droits.  
Peu m'importe, chante Grégoire,  
J'aime mieux boire.

Ce que cette chanson avoit de commode & d'agréable pour le Gouverneur, c'est que chaque couplet fournissoit un prétexte très-légitime de vider un grand *wilcom* qu'il remplissoit autant de fois en répétant gaîment, *parbleu, je suis de l'avis de Grégoire, j'aime mieux boire : buvons.*

Comme Blondel chantoit , & que la D<sup>emoiselle</sup> ne buvoit point de vin , il n'y avoit que le bon Capitaine qui s'enivrât. L'affaire étoit déjà bien avancée , & déjà l'on songeoit à sortir de table , lorsque pour faciliter sa digestion , le Gouverneur s'avisa de dire au *Trouvere* : Ah ça , à présent que nous sommes repus , & que je fais la chanson , fais moi un peu quelqu'un de ces beaux contes de Fées , que tu m'as dit que tu apprenois à ma fille ; je m'imaginerai que cela m'amusera ; car l'histoire de *Ricdin-Ricdon* , quoiqu'assez bête , m'a divertie. Oh très-volontiers , dit Blondel , écoutez bien la *Robe de sincérité* , c'est une histoire assez plaisante.

Alors il lui débita tout du long , un conte qui ne pouvoit manquer de produire l'effet désiré ; car il endormiroit tous les Gouverneurs de l'Europe. Comme nous n'avons aucun intérêt à produire cet effet sur nos Lecteurs , nous leur en épargnerons le récit. Il leur suffira de savoir que pendant que Blondel récitait cette belle histoire de ce ton monotone , & toujours également cadencé , qui non-seulement provoque le sommeil , mais le fortifie , Hedwige eut le tems de tirer de la poche de son père les clefs de la prison , d'aller ouvrir la porte au Roi Richard , de le conduire sur le rempart , de jeter l'échelle de corde dans le fossé ; & pendant que le Prince y descendoit , d'aller avertir Blondel.

Tous deux sortirent sans bruit de la chambre

dans laquelle ils enfermèrent Diétrick , suivirent le prisonnier délivré , & enfin exécutèrent pleinement le projet de leur fuite. La Demoiselle monta en croupe derrière Blondel. En moins de vingt-quatre heures ils furent sortis des Etats d'Autriche ; ils traversèrent le reste de l'Empire d'Allemagne avec toute la rapidité possible , & arrivèrent sur les frontières des Pays-Bas. Etant alors hors de tout danger , le premier soin du vaillant & galant Roi d'Angleterre fut de demander des nouvelles de la belle Comtesse de Flandres : Hélas ! on ne lui répondit que par des pleurs. Blondel qui comprit bien que la funeste nouvelle de la mort de cette Princesse affecteroit son Maître , ne le quitta point d'un moment , & par attachement pour son ravisseur , Hedwige partagea ses soins : ils séjournèrent quelque tems inconnus dans une petite Ville de la Gueldre , où , sans l'attention la plus constante de leur part , Richard se seroit lui-même privé de la vie. Le *Ménéstrel* adoucit l'excès de sa douleur , en lui jouant d'abord des airs languissans , qui ne sembloient propres qu'à l'entretenir ; ensuite d'autres airs aussi tendres , mais moins tristes ; successivement il y mêla quelques nuances d'agrément & même de gaîté : elles furent souffertes , le Roi commença même à prendre le violon & à s'accompagner en chantant des *lays* douloureux & pleins de ses regrets. Quand on peut chanter son

affliction, elle est déjà diminuée, les grandes douleurs sont muettes. Blondel fut donc assuré d'avoir deux fois sauvé son Prince; il le pressa de s'approcher de la mer, & de s'embarquer pour l'Angleterre; ils s'y rendirent heureusement. Richard ne s'y fut pas plutôt fait reconnoître de ses sujets, qu'ils revinrent tous se jeter à ses pieds; son perfide frère lui-même abandonné de ceux qu'il avoit excités à la révolte, fut obligé de se soumettre. Le Roi se contenta de le priver des Comtés de Mortain en Normandie, & de Lancastre en Angleterre, qu'il lui avoit donnés pour son apanage; de ce moment, ce Prince reçut le sobriquet humiliant, qu'il conserva toute sa vie, de *Jean sans terre*. Richard, remonté sur son Trône, reprit des vues d'ambition & de conquête. Après avoir établi avantageusement à Londres Blondel, Hedwige & même le bon *Ecuyer* Diétrick qui trouva moyen de venir les y rejoindre, il entreprit une guerre contre Philippe Auguste; elle dura plusieurs années avec divers succès. Enfin notre malheureux Héros périt au siège de Charlus en Guyenne, sans laisser de postérité. «

## D É F I S.

Dans les siècles anciens, lorsque les Princes ne pouvaient tirer raison des offenses qu'ils avaient reçues de leurs voisins, ils commençaient par leur envoyer

envoyer des Ambassadeurs qui , après leur avoir exposé le bon droit de leur Souverain , leur avoir déclaré qu'il souhaitait que l'affaire fût terminée à l'amiable , protestaient en son nom qu'il se purgeait & demeurerait innocent de tous les malheurs qui arriveraient si on l'obligeait à en venir aux mains. Si les Rebelles persistaient dans leur défobéissance , on leur députait des *Féciaux & des Héraults d'Armes* qui , jettant à leurs pieds un flambeau & un javelot sanglant , les défiaient à vider par la voie des armes la querelle qu'ils n'avaient pas voulu finir par la douceur.

Quand ces mêmes *Féciaux & Héraults d'Armes* étaient hors la Ville ou sur les frontières de la Province dans laquelle ils venaient de s'acquitter de cette commission , ils s'écriaient à haute voix : *O Dieux tutélaires de ce pays dont les Princes & Gouverneurs ne veulent entendre ni le droit , ni la justice ; & vous tous , Dieux & Déeses qui y êtes adorés , je vous supplie de le laisser à l'abandon des armes du Maître équitable qui nous a dépêchés vers eux , & d'avoir pitié de venir dans ses Etats , où il promet & jure de vous dresser des Temples & des Autels.* Après avoir prononcé ces paroles , ils prenaient encore un javelot sanglant , & le lançaient de toutes leurs forces vers les murailles ennemies. Ce fut ainsi qu'Alexandre en usa au moment d'entrer en Asie avec son armée. Mais l'espèce de défi

fût sa situation , elle lui confia enfin ses peines. Elle lui avoua qu'elle étoit fille d'un payſan très-honnête homme qui avoit eu de ſon enfance les ſoins les plus tendres ; bien différent en cela de ſa mère qu'elle avoit toujours connue pour méchante & acariâtre ; que ce père étoit parti il y avoit près de deux ans pour un voyage dont malheureusement il n'étoit point revenu , qu'elle avoit été livrée à ſa mère qui l'avoit rendue la plus malheureuſe perſonne du monde , juſqu'à ce que le Prince l'eût tirée de ſes mains , mais que comme elle n'en étoit ſortie qu'à la faveur d'une ſuppoſition à laquelle elle ne pouvoit ſatisfaire , elle ſe trouvoit dans le plus cruel embaras : Eh bien , lui dit l'homme noir , je vais vous en tirer : prenez cette baguette , elle vous ſervira à filer avec toute la promptitude & toute la perfection que vous pouvez deſirer , tout le lin qu'on vous donnera à travailler : vous ferez plus , & vous pourrez employer deſſus des broderies charmantes , mais ce ne ſera que pendant trois mois que vous jouirez de ces avantages : au bout de ce tems je viendrai vous redemander ma baguette , & vous me la rendrez en m'appellant par mon nom qui eſt *Rudin-Ricdon* : ſi vous l'oubliez je vous emporte , & vous tombez en ma puissance , ſinon vous aurez joui de mes bienfaits & ils vous ſerviront à faire votre fortune. Roſanie enchantée , faiſit la baguette ,

guette , remercie à la hâte l'homme noir & retourne au château.

A peine y fut-elle revenue , qu'elle s'offrit d'elle-même à remplir la tâche qui lui avoit été réservée , & le soir même , elle se trouva si parfaitement remplie , qu'elle en reçut de la Reine & de toute la Cour les complimens les plus flatteurs. Ces succès continuèrent , & bientôt elle parut joindre le talent de la broderie à celui de la filature. Elle ne demanda pour toute grace à la Reine, que celle de travailler seule & sans témoins; elle l'assura que pouvant , sans s'incommoder , employer une partie de la nuit à son travail , elle demandoit qu'on lui permît de se promener une partie du jour. Cette grace lui fut accordée , & les succès de sa figure égalèrent bientôt ceux de son art. Les Seigneurs les plus aimables s'empresèrent à lui faire la Cour ; mais elle n'en vouloit écouter aucun. Le Prince se mit enfin sur les rangs , mais Rosanie parut insensible à une conquête aussi brillante , persuadée que l'obscurité de sa naissance ne lui permettroit pas d'être unie légitimement à l'héritier d'une couronne , & que la sagesse de son éducation lui défendoit de l'écouter sur un autre pied. Cependant dans quelques conversations qu'ils eurent en présence de Vigilantine , elle convint que le Prince lui inspiroit de tendres sentimens , mais il n'en fut pas plus avancé : d'ailleurs la belle

fleuve (c'est ainsi qu'elle étoit surnommée.) faisoit quelquefois réflexion qu'au bout de trois mois il faudroit qu'elle rendît à l'homme noir sa baguette, & malheureusement elle avoit oublié le nom de cette espèce de forcier, & ne se rapeloit que trop la fâcheuse condition qu'il lui avoit imposée.

Pendant qu'elle étoit dans ces agitations, ses rivales, c'est-à-dire celles qui avoient eu des vues sur le cœur du Prince & qui n'avoient pu le toucher, & ceux des Seigneurs de la Cour qui en avoient d'aussi inutiles sur le cœur de Rosanie, employèrent tous les moyens possibles pour traverser leurs amours. Nous passons sous silence les détails des moyens que les uns & les autres employèrent. Enfin un grand Seigneur d'une Cour voisine qui étoit Ambassadeur à la Cour du Roi auprès duquel vivoit Rosanie, entreprend de l'enlever, & ayant conduit l'affaire avec beaucoup d'art, il en vient à bout. Le Prince en est bientôt instruit & se met à la poursuite du ravisseur. Celui-ci avoit plus d'une journée d'avance, & quelque diligence que fit le Prince, s'étant égaré dans les bois, il se trouva le lendemain engagé dans une forêt, & reconnut à travers les arbres, un château abandonné dans les masures duquel il aperçut cependant de la lumière : il attacha son cheval & s'approcha du lieu éclairé. Quel spectacle ! une assemblée de Sorciers, un véritable Sabat auquel



présidoit un démon hideux qui racontoit ses exploits à ses compagnons, & se vantoit de l'espérance d'avoir en peu de jours en sa possession la plus aimable personne du monde. Je lui ai, dit-il, donné une baguette magique qui lui procure actuellement de grands succès, mais je me suis réservé le moyen de la punir de ce bonheur passager; je ne lui ai dit qu'une seule fois mon nom de *Ricdin-Ricdon*; elle l'a déjà oublié & elle est perdue. Je tiens Rosanie, & d'avance, mes amis, vous pouvez m'en faire compliment, d'autant plus qu'elle est Princesse & fille d'une Fée, mais elle ignore sa naissance.

Le Prince aussi étonné qu'intéressé par ce spectacle & par ce récit, s'éloigne avec fureur, & dès que la pointe du jour eut paru, il remonta à cheval & continua sa poursuite. Enfin il trouve & atteint les ravisseurs, les combat, les dissipe, perce de son épée le cœur de leur chef, & quoique blessé, ramène en triomphe Rosanie à la Cour de sa mère.

Le Prince ne put s'empêcher de déclarer à ses illustres parens quelle étoit l'ardeur de ses sentimens pour l'aimable personne qu'il venoit de délivrer. L'opinion où l'on étoit que ce n'étoit qu'une simple paysanne, fit opposer de la part du Roi & de la Reine la plus vive résistance au projet que le Prince avoit formé de l'épouser; mais l'arrivée à la Cour d'une Dame suivie d'un train

magnifique, que l'on reconnut bientôt pour la Reine *Riante-Image* qui étoit Fée & veuve du Roi *Plan-Joli*, leva toutes les difficultés. Elle menoit avec elle un vieillard que Rosanie reconnut pour celui qu'elle avoit toujours cru son père. Il expliqua par quelle suite de circonstances il avoit élevé cette enfant comme étant la sienne, puisqu'elle appartenoit à la Reine qui venoit la réclamer. Il indiqua la marque à laquelle on pouvoit la reconnoître ; c'étoit à une rose très-bien formée qu'elle devoit avoir sur le bras au-dessus du coude. On vérifia cette marque à laquelle elle devoit son nom, & d'après laquelle elle fut reconnue de tout le monde. L'alliance devenoit si fortable pour le Prince, qu'elle ne souffroit plus aucune difficulté, & qu'il sembloit que ces amans n'avoient plus qu'à se livrer à leur tendresse mutuelle. Cependant la Princesse paroïssoit encore plongée dans une profonde rêverie.

Le Prince la pressa vivement de lui en déclarer la cause, & tira d'elle l'aveu de son histoire avec l'homme noir, & lui apprit en même-tems qu'elle avoit oublié son nom. Il se souvint parfaitement de l'aventure de la mesure, & rappela si bien à la Princesse le nom qu'elle avoit oublié, qu'elle fut absolument rassurée. Le lendemain, jour de leurs noces, au milieu du bal qui se donnoit à cette occasion, l'homme noir paroît, & s'approche de

la Princesse. Elle l'attend sans s'émouvoir, & tirant de son sac la baguette, elle la lui rend, en lui disant : tenez, *Ricdin-Ricdon*, voilà votre baguette.

Le Démon furieux jette un grand cri, se transforme en un tourbillon de fumée noire, disparoit & ne fait d'autre mal que d'éteindre quelques bongies, & de casser un carreau de vitre.

Blondel ayant ainsi fini son Conte : il n'est pas mauvais, dit le Gouverneur, on peut conter cela à des filles; il n'y a point de sottises; cela peut leur apprendre même à ne pas manquer de mémoire; car voyez, ma fille, dit-il à Hedwige, où en auroit été cette pauvre Rosanie, si on ne l'eût pas fait souvenir du mot *Ricdin-Ricdon*, elle alloit au diable. Ah ça, continua le bon Militaire, un petite chanson à présent, & sans nous faire languir, dites-nous tout d'un coup votre plus belle, & celle que ma fille aura le plus de plaisir à apprendre. Je vais vous chanter le *lay de l'oiselet*, dit Blondel, c'est un de nos morceaux les plus agréables; il exige un accompagnement de violon, mais j'espère, en cultivant les heureuses dispositions de Mademoiselle Hedwige, la mettre bientôt en état de l'accompagner aussi bien que moi. (*Le violon était connu dès le tems des Croisades, & nous en avons la preuve dans les miniatures qui ornent les plus anciens manuscrits des chansons du Roi de Navarre,*

*plaisir , car je pense que vous pouvez sçavoir qu'en tout fait d'armes bien advisé le plus brief compte est le meilleur , principalement & généralement aux Roys de France , aux Princes & aux Seigneurs & en advisans , tant par mandemens comme par escrits en cette emprinse , n'en pourroit venir entre nous & moy qu'empêchement de faits nécessaires , qui sont ou peuvent estre en nos mains : & afin que vous sachez & cognoissiez que ce que je vous escris & mande , je vueil accomplir à l'ayde de Dieu , je me suis sous écrit de ma propre main , & se ay scellées du scel de mes armes ces présentes lettres escrites en mon Chastel de Conchy , le septième d'Aoust mil quatre cent deux.*

» La réponse du Roy Henri n'est pas moins singulière ; nous ne la transcrirons pas en entier ; mais en voici l'intitulé & la substance.

*Henri par la grace de Dieu , Roy de Franco & d'Angleterre & Seigneur d'Irlande , à Haut & Puissant Prince Loys de Vallois Duc d'Orléans , nous écrivons , mandons & faisons sçavoir qu'avons veu vos lettres.*

Il ajoute qu'il est très-étonné qu'après avoir juré lui-même les trêves convenues entre le Roy Richard qu'il appelle son très-cher Seigneur & Cousin , & dernier Prédécesseur que Dieu absolve , & le Roy Seigneur & Frère de lui Duc d'Orléans , & après avoir signé & juré une alliance particulière avec

lui , lorsqu'il n'étoit encore que Duc de Lancastre en 1396 , il veuille encore aujourd'huy contre toute raison , le défier & le combattre. Il lui déclare 1°. qu'il casse ladite alliance & ne veut plus qu'il y ait aucune amitié entr'eux ; 2°. que quoiqu'il ne dût accepter de défi que d'un Prince revêtu comme lui de la Dignité Royale ; cependant il veut bien répondre à sa requête : *il est vrai*, dit le Roy Henri , *que nous ne nous sommes pas tant employés en armes & en valeur comme nos progéniteurs ont été ; mais , par la grace de Dieu avons tout mie gardé notre honneur*. Enfin il finit par promettre de par Dieu & Monseigneur Saint-Georges , qu'il se trouvera en armes dans ses Etats de pardela , c'est-à-dire en Guienne ; mais sans fixer précisément le jour ni le lieu , & ne veut point dire que ce sera seulement avec cent Chevaliers , soutenant que les Rois ses prédécesseurs n'ont jamais été bornés dans le nombre de gens qu'ils vouloient mener avec eux à la guerre.

Le Duc d'Orléans répliqua à la lettre du Roy Henri , & cette réplique fut encore plus forte que le premier écrit : il lui fait entendre que les trêves ont été conclues avec le Roy Richard qui ( dit le Duc d'Orléans ) , *étoit mon neveu & votre Seigneur lige , d'errain trespaisé , Dieu fait par quit* ; & lui ajoute que ces alliances qu'il a jurées avec lui comme Duc de Lancastre , ne peuvent avoir effet

depuis son usurpation. Enfin il le menace de lui & de ses alliés , & lui déclare qu'il a pris le parti de la Reine d'Angleterre , veuve de Richard , qui s'est réfugiée en France , & il persiste toujours à croire qu'avec l'aide de Dieu , de la Benoïste Vierge Marie , & de Monseigneur Saint-Michel , il pourra avoir victoire.

Cette réplique attira une duplique du Roi d'Angleterre , dont la copie toute entière est transcrite dans les *Mémoires de Monstrelet* : il se justifie le mieux qu'il lui est possible , & reproche au Duc d'Orléans , que quand il a fait alliance avec lui , c'étoit contre le Roi Richard ; que si par ces termes, *Dieu fait par qui* , il entend qu'il ait eu part à la mort du Roi Richard , il lui soutient qu'il en a menti ; que ce n'est pas sa faute si la Reine Isabelle fille du Roi Charles VI & nièce du Duc d'Orléans , est veuve : il prie toujours que Dieu absolve l'ame du Roi Richard , mais il ne fixe ni tems , ni lieu pour le combat.

Effectivement ce combat ne se fit point. Le Duc d'Orléans gouvernoit alors presque absolument le Royaume de France & s'étoit rendu maître de l'esprit du Roi Charles VI dont la tête n'étoit ni forte , ni saine ; il étoit fort bien dans les bonnes grâces de la Reine Isabeau de Bavière , & conserva cet Empire jusqu'à ce que Jean sans Peur , Duc de Bourgogne , le lui disputa , & ne l'obtint qu'en

le faisant assassiner. Charles, Duc d'Orléans, fils de Louis, épousa cette même Isabelle fille du Roi Charles VI ; on disoit qu'elle avoit été femme de Richard II ; mais elle n'avoit que sept ans quand elle fut menée en Angleterre pour être mariée aussi-tôt qu'elle seroit nubile. Le malheureux Richard mourut avant cette époque.

On trouve encore dans *Monstrelet* un pareil défi fait à Henri par *Waleran* de Luxembourg, Comte de Ligni & de Saint-Pol. Ce Seigneur de qui sont descendus ceux de la branche de Luxembourg en France, & qui étoit de la même maison que les Empereurs Charles IV, *Sigismond* & *Vincelas*, avoit épousé la sœur de Richard II ; ainsi il se crut obligé de défier personnellement le Roi Henri d'Angleterre, qu'il ne traita alors que de Duc de *Lancastre*. Mais il paraît que le Monarque ne fit pas grand cas de cette bravade. *Waleran* de Luxembourg fut Connétable de France en 1410, & mourut en 1413, âgé de 60 ans. «

#### GAGES DE BATAILLE.

Quand un *Chevalier* croyoit son honneur offensé par un autre, ou qu'il avoit à se plaindre d'un crime capital commis par quelqu'un de ses ennemis, il le citait, soit devant le Roi, soit devant le Connétable, soit devant les Maréchaux de France, & au défaut de ces derniers, devant le

principal Juge du lieu : quelquefois un Avocat était chargé de la dénonciation , & lorsqu'il ne pouvait prouver le grief ni par des actes , ni par des témoins , il jettait son *gage* au pied de celui qu'il accusait : le défendeur alléguait ses raisons , & si elles n'étaient pas valables , il levait le *gage* de son accusateur auquel il jettait le sien à son tour. C'était ordinairement un gant , ou ganteter , parce qu'il représente la main que l'on regarde comme le symbole de la foi. Quelquefois même ce ganteler était ensanglanté pour faire entendre que l'injure dont il était question , ne pouvait se laver que par du sang ; tel fut celui que le Roi René d'Anjou envoya au Roi Alphonse qu'il défia de se battre avec lui pour le Royaume de Naples.

Le *gage de bataille* qui , selon Olivier de la Marche , pouvait être aussi un cordon , une ceinture , une dague , un mouchoir trempé dans du sang , ou un chaperon , était autorisé par les Cours de Parlement , qui le nommaient *placitum ensis* , plaide de l'épée. Les autres *gages* consistaient dans quelques effets que l'on obligeait les deux combattans à remettre dans les mains du Juge : ils étaient destinés à payer l'amende , les dommages & intérêts qui appartiendraient au vainqueur : quelquefois ils restaient au Seigneur , & cela dépendait de la coutume des lieux : l'histoire de quelques



duels remarquables nous fournira les détails nécessaires à l'intelligence de cet article.

### D U E L S.

La coutume de se battre en *duel* venait du Nord d'où elle passa en Allemagne, en France, & enfin dans toute l'Europe. On y avait recours, tant en matière civile que criminelle, comme à une preuve juridique, pour connaître l'innocence, ou les justes prétentions d'une partie, même pour décider de la vérité d'un point de droit, ou de fait, & cela d'après le préjugé dans lequel on était que l'avantage demeurerait toujours à celui qui avait raison. En affaire civile, le vaincu payait l'amende, de-là, cette maxime adoptée dans quelques coutumes & passée en proverbe, que *les battus paient l'amende*. En matière criminelle, la Justice réglait la punition que méritait le coupable, & le vaincu la subissait.

Souvent le Roi ordonnait le *duel*, & il suffit d'en citer quelques exemples, tels que celui de Louis le Gros, qui, ayant appris le meurtre de *Milon de Montlhéry*, condamna Hugues de *Crécy* qui en était accusé, à se purger par voie du *duel*. Philippe de Valois en décida aussi un entre deux *Chevaliers* appelés *Vervins* & *Dubois*. L'Eglise les approuvait, & l'on a vu des Evêques assister au combat des Ducs de *Lancastre* & de *Brunswick*.

Les gages donnés & reçus de part & d'autre ; le Juge renvoyait la décision à deux mois pendant lesquels des amis communs cherchaient à connaître le coupable & le pressaient de rendre justice à son adversaire : ensuite on mettait les deux parties dans une prison où des Ecclésiastiques tâchaient de les détourner de leur dessein : si elles persistaient , on fixait le jour du *duel* ; & l'on amenait les deux champions à jeun devant le Juge auquel ils faisaient serment de dire vérité : de-là on les conduisait à table , & lorsqu'ils avaient mangé , on réglait leurs armes qu'on leur remettait , toujours devant le Juge. Alors on les dépouillait en présence de quatre parrains ; on leur oignait le corps d'huile , & on leur coupait en rond la barbe & les cheveux. Après cela , on les menait dans un champ fermé & gardé par des gens armés ( c'est ce que l'on appelait *Lices* , *Champ de bataille* , ou *Champ clos* ) , on les faisait mettre à genoux l'un devant l'autre , & les doigts croisés & entrelassés , ils se demandaient justice ; ils juraient de ne point soutenir une fausseté , en un mot de ne chercher la victoire , ni par fraude , ni par magie. Ces formalités observées , les parrains visitaient leurs armes , leur faisaient faire à genoux leur prière ainsi que leur confession , & leur permettaient d'en venir aux mains , après leur avoir demandé s'ils n'avaient aucune parole à faire por-

ter à leur adversaire. Cependant le combat ne pouvait commencer qu'après le signal du *héraut*, qui criait, par trois fois, de dessus les barrières : *laissez aller les bons combattans.*

A Paris, le lieu destiné pour les *duels* était marqué par le Roi, & c'était ordinairement devant le Louvre, ou devant l'Hôtel-de-Ville, ou dans quelque autre endroit spacieux : le Souverain y assistait avec toute sa Cour, & quand il n'y venait pas, il envoyait le Connétable à sa place.

Le vaincu encourait l'infamie, il était traîné en chemise sur la claie, ensuite pendu & brûlé, en un mot, on proportionnait la peine qu'on lui infligeait, à la grandeur du crime dont il était réputé convaincu ; l'autre s'en retournait triomphant & jouissait de tous les droits que les Juges avaient accordés au vainqueur. La même chose s'observait en Allemagne, en Espagne & en Angleterre : celui qui se rendait pour une blessure, était regardé comme infâme & ne pouvait ni couper sa barbe, ni porter les armes, ni monter à cheval.

Parmi les *duels* remarquables on peut compter celui d'*Edmond* & de *Canut* qui se faisaient une guerre mutuelle pour la possession du Royaume d'Angleterre, auquel ils prétendaient tous les deux, résolurent de combattre seul à seul, aux conditions que la Couronne resterait au vainqueur. En conséquence, ils descendirent dans l'Isle d'Olvey, au-

jourd'hui Olanegey , & firent tous leurs efforts pour triompher l'un de l'autre. *Canut* voyant que l'avantage était douteux, s'âète soudain, & crie à son adversaire : *Quelle nécessité nous presse , à vaillant & belliqueux Prince , de rechercher ainsi la mort , pour la conquête d'un Sceptre ? Il vaut certes mieux mettre les armes bas , dépouiller toute haine , & faire une bonne paix entre nous. Usez de Canut comme il vous plaira , il est tout vôtre , & prêt de vous témoigner son affection par toutes sortes de devoirs.*

*Edmond* donna sa main droite à *Canut* , en signe de confédération; leurs Soldats qu'ils avaient laissés sur le bord du fleuve , suivirent leur exemple , & en 1016 les deux rivaux firent entr'eux un partage égal de toute l'Angleterre. ( *André Duchesne , Hist. d'Anglet. liv. IX.* )

Le même Historien raconte que l'an 1043 , *Canut* II du nom , Roi d'Angleterre , maria sa sœur à l'Empereur *Henri* , fils de *Conrad le Salique* , qu'au bout de quelques années elle fut accusée d'adultère , qu'elle voulut s'en purger par un combat de seul à seul , que ses cliens & ses vassaux refusèrent de s'y présenter parce que l'accusateur était d'une taille démesurée , qu'un petit garçon eut l'audace d'entreprendre sa défense , & fut assez heureux pour couper les jarrets au calomniateur. De ce moment la Princesse répudia l'Empereur , &  
trop

trop fière pour consentir à le recevoir dans sa couche , elle finit ses jours dans un Monastère.

En 1096 , *Geffroy Bainard* accusa *Guillaume* Comte d'Eu , de crime de lèse Majesté , & *Guillaume* se battit à Salisbery , en présence du Roi d'Angleterre. Vaincu par son adversaire , il eut les yeux arrachés & les testicules coupés : son Ecuyer fut fouetté & pendu.

En 1414 , les principaux Seigneurs d'Angleterre étaient venus à Paris pour des affaires d'Etat , & trois Chevaliers de Portugal demandèrent le combat contre trois Français ; trois Gascons acceptèrent le défi , & après les cris accoutumés , les assaillans en vinrent aux mains, au bruit des fanfares sonnées par les trompettes. De part & d'autre , il se fit des prodiges de valeur , mais l'avantage fut accordé aux trois Gascons , & au son des instrumens militaires , aux acclamations de tout le peuple , ils furent menés en triomphe dans les différens quartiers de la Ville. L'amour des Dames servit de prétexte à ce combat , mais le véritable sujet était la haine des Français & des Anglais dont alors les Portugais étaient les alliés.

En 1522 , Charles-Quint séjournant à Valladolid , accorda le combat en *champ clos* à deux Chevaliers Aragonnois qui avaient une querelle ensemble , & l'historique de ce *duel* offrira tout-à-la-fois & la description des lices que l'on dressait dans

ces sortes d'occasions , & le détail des cérémonies que l'on y observait.

Micéofme *Anca* , & *Pierre Toreilla* , tous deux natifs de Sarragoffe , étaient liés par le sang & par l'amitié : un jour ils se piquèrent au jeu , & fans suite , fans témoins , ils furent sur le pré vuider le différend qu'ils venaient d'avoir. *Toreilla* défarmé se confessa vaincu , & jaloux de conserver sa gloire , il pria son adverfaire de ne point dire qu'ils s'étaient battus. *Anca* le promit , les deux amis s'embrasèrent & revinrent chez eux , bien persuadés qu'ils n'avaient été vus de personne.

Deux ou trois jours après , *Toreilla* fut que toute la Cour était informée de ce qui lui était arrivé , & il en fit des plaintes à *Anca* auquel il reprocha vivement d'avoir voulu le déshonorer. *Anca* protesta qu'il avait été fidèle à sa promesse , mais qu'il savait qu'un Curé s'était trouvé de loin à leur combat , & qu'il en avait raconté l'histoire : le Curé interrogé répondit assez douteusement pour augmenter les soupçons de *Toreilla* , & malgré les sermens de son ami , il fut présenter à l'Empereur une requête dans laquelle il lui demanda la permission de se battre *en champ clos* avec *Anca*. L'Empereur envoya cette requête au Connétable *Don Inigo Fernandez de Velasco* qui fit tout son possible pour accorder les deux ennemis , mais il

ne put y réussir, & il adjugea le champ de bataille selon les formalités ordinaires.

En conséquence, on dressa dans la place de Valladolid des barrières & des clôtures de cinquante pas de long sur trente-six de large, on éleva en dehors de ces mêmes barrières des échafauds pour l'Empereur, pour le Connétable & pour les principaux Seigneurs de la Cour, on les orna de riches tapisseries, de tapis, d'oreillers, & l'on mit une chaise couverte de drap d'or dans celui de l'Empereur, ainsi que dans celui du Connétable. Aux côtés qui faisaient la largeur de la lice, on construisit d'autres échafauds destinés pour les parens & amis des deux combattans, & près de ces échafauds étaient tendus les deux pavillons, celui du *Demandeur* à main droite, & celui du *Défendeur* à gauche. C'était-là que l'un & l'autre devaient prendre leurs armes.

A onze heures, l'Empereur arriva suivi d'une foule de Nobles, de Maréchaux-de-Camp & de Gardes, tant à pied qu'à cheval : il prit sa place, & on lui remit une verge dorée qui, jetée par lui dans l'arène, indiquait que le combat devait finir. Le Connétable parut vêtu d'une robe de drap d'or, qui lui descendait jusqu'aux talons, & monté sur un genest d'Espagne, superbement enharnaché. Il mit pied à terre, & passa devant l'Empereur auquel il fit une grande révérence : il était précédé

de quarante Gentilshommes, d'un *Ecuyer* qui portait l'épée royale renfermée dans son fourreau, d'un autre chargé de ses armes & de son blason, enfin de jeunes *Ecuyers* & de *Pages* habillés de satin bleu, brodé en or & en argent. Ce cortège fit le tour de la lice, & après avoir examiné si tout y était en ordre, le Connétable vint s'asseoir sur son siège à l'opposite de celui de l'Empereur, environné de Gardes dont la fonction était d'empêcher le peuple d'entrer dans la barrière.

*Toreilla* vêtu d'une *roupille*, ou juste-au-corps de soie, relevé d'une broderie d'or & fourré de martre, y parut accompagné de son parrain le Duc de Béjar, d'*Albuquerque*, de l'Amiral de Castille & de plusieurs autres Seigneurs. Devant lui on portait une hache d'armes, une épée & un écu sur lequel étoient peintes ses *armoiries* & sa *cotte-d'armes*. Il fit un salut à l'Empereur, un autre au Connétable, & de-là il entra dans son pavillon. *Anca* se rendit aussi dans le sien, mais après avoir observé les mêmes formalités. Il avait pour parrain le Marquis de Brandebourg, & pour suivans, le Marquis d'*Aquilar*, les Ducs de *Vagéra*, d'*Alva*, de *Bénévent*, & quantité d'autres Seigneurs de la Cour. De part & d'autre ensuite, au son des tambours & des trompettes qui continuaient toujours de se faire entendre, les écussons des *armoiries* & les *cottes-d'armes* des combattans furent apportés



devant l'échafaud du Connétable, & le bruit des instrumens ayant été interrompu, *Anca & Toreilla* y vinrent avec leurs parrains. On leur présenta le livre des Evangiles & un Crucifix, ils mirent la main sur l'un & sur l'autre, jurèrent qu'ils venaient défendre une juste querelle dans laquelle ils n'useraient ni de fraude, ni de charmes, ni de la vertu naturelle d'aucunes herbes, & protestèrent que n'ayant de confiance qu'en Dieu, en la sainte Vierge, en saint George, ils n'emploieraient que la force de leur corps, l'adresse de leur esprit & les conseils de leurs parrains : alors ceux-ci firent apporter un coffre dans lequel étaient les armes dont les combattans se serviraient & qui furent pesées en présence du Connétable dont la fonction était encore d'examiner leur poids que les Ordonnances des *Duels* avaient fixé à quatre-vingt-dix livres du pays. Cela fait, elles furent choisies & remises dans chaque pavillon où les combattans s'en revêtirent sous les yeux de quelques Nobles désignés pour voir s'il n'y avait point quelque supercherie. Cependant les tambours & les trompettes sonnant derechef, le Connétable descendit de son siège, plaça douze *Chevaliers* à un coin de la lice, & pareil nombre à l'autre, auxquels il commanda de n'en sortir que lorsque le combat serait terminé. Il envoya trois Seigneurs aux deux autres coins & leur donna les mêmes ordres. Ensuite on enjoignit le plus grand silence, &

de par l'Empereur, un des Maréchaux de camp dit à haute voix qu'il était défendu à qui que ce fût, sous peine de la vie, de se moucher, d'éternuer, de siffler, battre des mains, ou des pieds, remuer la tête, en un mot, de hasarder aucun mouvement qui pût intimider, encourager, ou avertir les combattans de ce qu'ils auraient à faire, & que les parrains seuls avaient le droit de jouir des privilèges attachés à leur Charge.

A ces mots, les deux *Chevaliers* entrèrent dans le champ, armés de toutes pièces, l'épée au côté & la hache d'armes à la main. *Toreilla* s'avança le premier, parce qu'il était l'appellant, & conduit par son parrain, il s'approcha du Connétable qui lui demanda qui il était & pour quelle cause il était armé : *Toreilla* lui répondit, le Connétable lui ordonna de se découvrir la tête afin qu'il pût le reconnaître, & de là il l'envoya dans un des coins de la lice où il fut reçu par les trois Seigneurs qui y étaient placés. Le Connétable fit les mêmes demandes à *Anca*, & lui donna ordre d'aller dans le coin opposé. Le Connétable remonta sur son siège, les tambours & les trompettes sonnèrent, on les fit cesser, & les combattans se mirent à genoux ainsi que leurs parrains : les uns & les autres firent leurs prières, & après avoir embrassé chacun le sien, l'avoir exhorté à combattre vaillamment, les deux parrains se retirèrent dans leur pavillon,

après quoi les *Héraurs* crièrent, qu'on *laiffât aller les deux combattans.*

Ils s'attaquèrent courageusement, se chamaillèrent long-tems à force égale, se portèrent des coups de hache si violens qu'elles se rompirent, & se trouvant trop près l'un de l'autre pour mettre l'épée à la main, ils en vinrent aux prises dans l'espoir de se terrasser. L'Empereur qui les aimait trop pour ne pas chercher à les conserver, jeta le bâton qui était le signe de paix, & dit tout haut qu'ils s'étaient conduits si bravement, qu'il les tenait pour bons *Chevaliers*. Les Gentilshommes que le Connétable avait placés aux quatre coins, accoururent aussi-tôt, & les deux combattans étaient si fort animés l'un contre l'autre, que l'on eut beaucoup de peine à les séparer: cependant le respect qu'ils avaient pour les ordres de l'Empereur, & les remontrances que leur fit le Connétable les forcèrent de lâcher prise, mais leur haine mutuelle éclata en invectives dont ils furent punis par quelque tems de prison: ils n'en sortirent qu'après une réconciliation apparente; & l'estime de leur Souverain, le rémoignage de tous ceux qui avaient assisté à leur combat, rien ne put faire renaître l'amitié qui les avait unis.

Un des plus fameux *duels* dont il soit fait mention dans l'histoire, est celui de *Jarnac* & de *la Chasteneraye*, en 1547, la première année du règne

de Henri II, fils & successeur de François I. Ces deux *Chevaliers* étaient amis, quelques personnes mal intentionnées supposèrent que Jarnac s'était vanté à *la Chasteneraye* d'avoir couché avec sa belle-mère, le père de Jarnac en fut informé, en fit des plaintes à son fils; & résolu d'en tirer la vengeance la plus éclatante, le fils vint à la Cour où *la Chasteneraye* piqué de ses propos, soutint qu'il était vrai que Jarnac avait commis l'indiscrétion dont on l'accusait. Le combat fut demandé de part & d'autre, Henri l'accorda, en désigna le jour, s'y rendit à l'heure indiquée, & après avoir observé les formalités ordinaires, les deux combattans se présentèrent dans la lice

Dans les premiers momens, l'avantage fut égal des deux côtés, mais *la Chasteneraye* fut ébranlé & renversé par deux coups d'estocade que Jarnac lui porta au jarret. *Rens-moy mon honneur*, lui dit-il aussi-tôt, & crie *mercy à Dieu & au Roy de l'offense que tu m'as faite : rens-moy mon honneur*. Voyant que *la Chasteneraye* ne pouvait rien lui répondre, il alla vers Henri qui était sur son échaffaut, mit un genou en terre, & lui adressa les paroles suivantes : *Sire, je vous supplie que je sois si heureux que vous m'estimiez homme de bien. Je vous donne la Chasteneraye : prenez-le, Sire, que mon honneur me soit rendu. Ce ne sont que nos jeunesses qui sont cause de tout cecy : qu'il n'en soit*

rien imputé aux siens ; ny à luy aussi pour sa faute , car je vous le donne. Henri n'ayant rien répliqué , Jarnac retourna vers son ennemi qu'il pressa de reconnaître sa faute , mais celui-ci qui tenait encore son épée , s'efforça de se lever & d'atteindre Jarnac qui lui dit vivement : ne te bouge , je te tueray & tue moy donc , répondit la Chasteneraye en retombant : alors , & pour la seconde fois , Jarnac retourna vers le Roi auquel il répéta : Sire , je vous supplie que je vous le donne , & le prendre pour l'amour que vous l'avez nourry , & que vous m'estimiez homme de bien : il me suffit que mon honneur me soit rendu , & que je demeure vostre , & si vous avez jamais bataille à faire , que j'y sois employé , ou en quelque autre occasion : vous n'avez Gentilhomme qui de meilleur cœur vous voulust faire service : car je vous promets que je vous aime & désire monstrier la nourriture que j'ai reçue du feu Roi vostre père & de vous ; & pour ce Sire , prenez-le. Le Roi garda encore le silence , Jarnac retourna , revint , & sa troisième demande n'aurait pas été plus écoutée que les précédentes , sans l'Amiral de France qui prit sur lui de dire à Henri : Sire , regardés , car il le faut oster , & si vous ne le lui demandés , il le tuera & fera son devoir. Me le donnés-vous , reprit alors Henri : Oui , Sire , répondit Jarnac , suis-je pas homme de bien ? Je vous le donne pour l'amour de Dieu , & pour l'amour de vous. A quoi le Roi

répliqua : *Vous avez fait votre devoir , & vous est votre honneur rendu.* A ces mots , le Connétable ordonna que l'on enlevât *la Chasteneraye* , & les *Héraults* accompagnés de quatre Gentilshommes , le transportèrent dans sa tente. Après cela , le Roi fit monter Jarnac sur son échafaud , & lui dit : *Vous avez combattu en César & parlé en Aristote.* Pénétré des bontés de S. M. il lui renouvela les témoignages de son attachement , & de - là , il fut pendre ses armes à Notre - Dame où elles ont demeuré fort long - tems. A l'égard de *la Chasteneraye* , les Chirurgiens mirent le premier appareil sur sa plaie , mais il voulait mourir , & l'arracha malgré tous les efforts que l'on employa pour le contenir. Il était de la Maison de Bretagne , & fils d'André de *Vivonne* , Grand Sénéchal de Poitou. Jarnac avait pour père Charles de *Chabot* , Seigneur de *Jarnac* , de *Monlieu* & de *Saint-Aulaye* : les uns le nommaient *Guy de Chabot* , & les autres Sieur de *Monlieu* ou de *Jarnac* , parce qu'il était l'aîné de sa famille. On prétend que durant un mois avant son combat il ne cessa de s'exercer avec un excellent Maître d'Escrime , & que tous les jours il répéta le coup secret qu'il s'était promis de porter à *la Chasteneraye* : on ajoute même qu'au moment où l'action commença , ce Maître dit tout haut à quelques Gentilshommes parmi lesquels il était : *Messieurs , vous verrez bientôt un jarret par terre.*

Si l'on veut jeter un coup-d'œil sur l'histoire, on y trouvera le *duel* de *Caylus*, *Maugiron* & *Livarot*, contre *Riberac*, *Schomberg* & *Entraguet* ainsi nommé, parce qu'il était cadet du Seigneur d'*Entragues*; c'est le premier où les seconds se soient battus. Henri III était alors sur le Trône. On y lira aussi les détails de celui du Baron de *Biron*, depuis Maréchal de France, assisté des Sieurs de *Loignac* & *Jannissac*, contre le Seigneur de *Carancy* qui de son côté prit *Estissac* & la *Bastide*; de celui de M. de *Créquy* contre *Dom Philippe* bâtard de Savoye; de celui des Sieurs de *Villemor* & de *Fontaines*, qui se tuèrent l'un & l'autre; de celui du Comte de *Saut* & de *Nantouillet*, du Baron de *Bresieux* & du Baron de *Balagny*, du *Chevalier* de *Guise* & du Baron de *Lux*, qui se battirent à cheval; du Baron de *Gouvernet* & du Baron de *Poet*; du combat à la lance ou joute mortelle du sieur de *Marolles* contre de *l'Isle-Marivaut*. Ces mêmes détails renferment quelques particularités intéressantes; mais pour ne rien laisser à désirer sur cet objet, nous raconterons au commencement du volume suivant l'affaire du *Chevalier Bayard* contre *Alonze*, & la joute d'un Gentilhomme contre un chien: ces deux traits suffiront pour faire connaître ce que l'on appelait le *combat à outrance*, & nous allons terminer cette seconde partie par le *duel* des deux Juifs: voici quel en fut le sujet.

» *Pierre*, Roi de Castille, qui reçut le surnom odieux de Cruel, épousa une Princesse du Sang de France, de la Branche de Bourbon; il la maltraita fort, étant devenu amoureux d'une de ses Demoiselles d'honneur, nommée Marie de Padille, ensuite il la confina dans un Château de la Castille, qu'il lui assigna pour sa résidence. Il y avoit des fiefs qui relevoient de ce Château; un entr'autres avoit été acheté par un Juif qui voulut prêter, à raison de son Donjon, foi & hommage à la Reine, & y fut d'abord admis, parce qu'il ne se fit pas connoître pour ce qu'il étoit. Une des cérémonies de l'hommage lige, c'est que le Vassal baisoit le Seigneur (ou même la Dame) sur la bouche. La Reine reçut d'abord le baiser du Juif; mais aussitôt après, ayant appris qu'elle avoit été baisée par un Israélite, elle entra dans la plus grande colère contre ses Barons qui ne l'en avoient pas avertie (*& sans doute contre son Chancelier*). Elle se lava la bouche & le visage, & ordonna que le Juif, qui avoit eu l'audace de lui surprendre un baiser, fût pendu aux crenaux du Château. L'Hébreu feudataire eut le bonheur de s'enfuir, & se retira vers le Roi Dom Pedre, à qui il porta ses plaintes. En ayant obtenu une audience particulière, le cruel Monarque ne lui cacha point qu'il étoit très-mécontent de la Reine, & qu'il désiroit fort en être débarrassé, pourvu qu'il ne parût pas avoir part à



crime. Le Juif se chargea de tout, & alla avec quelques autres coquins de sa Religion trouver la Reine dans son Château. Ils l'assassinèrent avec des circonstances horribles qui sont racontées dans un Poëme de ce tems, avec une naïveté qui fait pitié, dans quelque sens qu'on puisse entendre ce terme. Dom Pedre crut devoir déclarer que ce n'étoit point par son ordre que ce meurtre avoit été fait; mais il ne s'empressa point d'en punir les auteurs, se contentant de les bannir. Cette barbarie acheva de porter ses sujets à la révolte, & Henri, Comte de Transfamare (*le Poëme dit Trichemare*), frère naturel de Dom Pedre, profitant de ces dispositions, aspira à la Couronne de Castille. Il fonda les droits qu'il prétendit y avoir sur le rapport d'un autre Juif moins odieux; car celui-ci s'étoit fait baptiser, & déclara qu'il tenoit de son père Juif : 1°. Que le feu Roi de Castille avoit épousé la mère du Comte de Transfamare : 2°. Que s'étant remarié à une Princesse, celle-ci lasso de ne mettre au monde que des filles, étant encore accouchée d'une Princesse, y avoit substitué l'enfant d'un Juif, & que ce petit Juif étoit le Roi Dom Pedre. Sur ce rapport affirmé par le serment du Néophyte, Henri se fit déclarer Roi, & commença la guerre contre son frère.

..... Pierre le Cruel ayant banni pour la forme les assassins de sa femme, les deux prince-

cipaux se retirèrent dans le pays occupé par Henri, & lui proposèrent un projet de finance, consistant à taxer leurs compatriotes les autres Juifs. Le projet fut accepté d'autant plus volontiers, que *Danyot & Turquant*, c'est ainsi que s'appelloient les Traitans, firent des avances. Mais la levée de la taxe occasionna de grandes plaintes; leurs confrères les traitèrent de fripons, & à l'appui de leur accusation, déclarèrent que c'étoient eux qui avoient assassiné la Reine Blanche de Bourbon. Henri les fit arrêter, & ces deux misérables rejetterent tant qu'ils purent ce crime odieux l'un sur l'autre. Le Connétable *Duguesclin* qui étoit alors auprès de Henri, proposa de faire décider cette question par le *duel*, & cela fut convenu d'autant plus volontiers que, de quelque manière que tournât ce combat, il ne pouvoit en résulter que la perte de deux misérables. On jugea donc à propos d'en donner le spectacle à la Cour de Henri. On fit préparer une lice; on les arma l'un & l'autre & l'un contre l'autre; *Duguesclin* voulut être lui-même juge du camp & du combat. Tous deux étoient lâches, mais le Connétable trouva le moyen d'animer *Turquant*, en lui promettant sa grace s'il tuoit *Danyot* qui étoit celui qui avoit rendu hommage à la Reine & l'avoit baisée. Ils furent amenés au champ de bataille, armés chacun d'un *auqueton*, d'un *casque*, d'un *petit sabre* & d'un *poi-*

gnard. Ils en vinrent aux mains , & devoient se  
tuer tous deux ; mais , continue le Romancier ou  
Historien qui raconte ce fait.

Si com les Juifs s'en alloient combattant ,  
Et à deux bras aussi l'un & l'autre tenant ,  
Avint que Danior se jeta sur Turquant ;  
Or écoutez , par Dieu , une merveille grant ;  
Survint une nuée droit au ciel apparant ,  
Lors y vint un tonnoire \* , & un foudre si grant , ( *cohnorre.* )  
Qui sur les Juifs fut du ciel descendant ,  
Qu'aussi-bien que le feu en la bûche allumant ,  
Furent épris & ars \* les deux Juifs mescréant ( \* *brûlés.* )  
Et n'y & si hardi qui ne s'en va fuyant ,  
Et tous réclamoient Dieu & s'alloient tout signant . «

Nous avons recueilli ce trait dans le *iv<sup>e</sup>. vol. des  
Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.* , pag. 213  
& *suiv.* L'Auteur de cet excellent Ouvrage l'a puisé  
dans un Roman en vers , intitulé : *Roman de Ber-  
trand de Gléaquin* , c'était le nom que portait au-  
trefois le Connétable *Duguesclin* , & c'est par cor-  
ruption que ce premier nom s'est altéré. La Poésie  
du Roman est de la plus grande platitude , &  
si l'on n'était pas certain que cet Ouvrage n'a  
que 400 ans d'ancienneté , puisque les faits qui  
y sont rapportés ne sont pas de plus vieille date ,  
on imaginerait , avec raison , qu'il a été composé  
dans le douzième siècle.

*Fin de la seconde Partie du neuvième Volume.*

---

*ERRATA de la première Partie.*

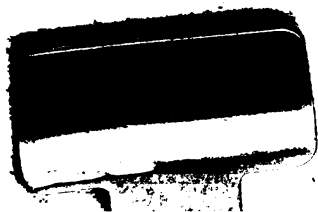
- P**AGE 29, ligne 11, il ne leur venaient, *lisez* ils ne leur venaient.  
P. 125, ligne 15, des patenôures des parfums, *lisez* des patenôures,  
des parfums.  
P. 133, ligne 19, se promettans, *lisez* se promettant.  
P. 147, ligne 26, &c ce n'était point faire, *lisez* &c de ne point faire.  
P. 151, ligne 23, retrait lignagner, *lisez* retrait lignager.  
P. 157, ligne 6, joints avec elle, *lisez* joint avec elle.

*Seconde Partie.*

- P. 253, ligne 22, auxquelles, *lisez* auxquelles.

---

De l'imprimerie de CLOUSIER, rue  
Saint-Jacques. 1780.



A 700,598